



00  
S!

44/10.





Leitzkau



[Antoine François  
Prevost l'Exilé.]



# LE DOYEN

DE

## KILLERINE,

### HISTOIRE MORALE

Composée sur les Mémoires d'une  
Illustre Famille d'Irlande, &  
ornée de tout ce qui peut rendre  
une lecture utile & agréable.

*Par l'Auteur des Mémoires d'un  
Homme de Qualité.*

### TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez Z. CHÂTELAIN.

MDCCLXII.



EDDY

DE

KILLERINE

Composée sur les Mémoires d'un  
de l'illustre famille d'Ulster, &  
autres de son oncle qui fut  
le plus célèbre



A AMSTERDAM

MDCCLII





## P R E F A C E .

**M**ALGRE' les déclama-  
tions qu'on entend  
tous les jours contre le goût  
du siècle, je ne vois pas que  
les bons Ecrivains manquent  
de succès. N'a-t-on pas ren-  
du justice, ces dernières an-  
nées, aux bons Ouvrages  
dans tous les genres? Le  
Traité des Aurores Boréa-  
les, les Mémoires sur les  
Insectes, le Spectacle de la  
Nature, l'Histoire des an-  
ciennes Monarchies, la Vie  
de Julien, celle du Vicom-  
Tome I. \*           tc

## P R E F A C E.

te de Turenne, ont-ils à se plaindre de l'accueil que le Public leur a fait? Et si l'on parle de Poësies & de Spectacles, le Philosophe Marié, le Glorieux, la Pupille, le Préjugé à la mode, Gustave, Didon, Abensaid, n'ont-ils pas été glorieusement distingués?

Oui, dira quelqu'un; mais on nommeroit aussi aisément quantité de mauvaises Productions qui se font fait applaudir: & le bon goût consiste également à discerner les bons & les mauvais Ouvrages.

Je conviens des applaudissemens injustes qu'on donne quelquefois à de fort mau-

vais



## P R E F A C E.

vais Livres ; mais je demande à quel titre ils les obtiennent ? S'il est vrai qu'on prétende y reconnoître un mérite réel & des qualités estimables qui n'y sont pas, il faut passer condamnation sur une erreur si honteuse, & déplorer en effet la perte du bon goût. Mais si les uns ne plaisent que par le misérable agrément de la médisance & de la satire, d'autres par la licence avec laquelle on y fait la guerre aux Mœurs ou à la Religion, il est clair qu'il faut s'en prendre moins à la dépravation du goût qu'à celle du cœur, & plaindre seulement la legereté & la ma-

## P R E F A C E.

lignité des hommes, qui est à peu près la même dans tous les siècles.

Heureux sans doute l'Écrivain qui plaît! Mais c'est lorsqu'il n'a point à rougir de la voie qu'il choisit pour plaire. Autrement j'ose le comparer aux Ministres des honteux plaisirs. Ceux qui les emploient & qui aiment leurs services, ne les regardent pas moins comme des infames.

Si l'Ouvrage que j'abandonne à la Presse n'a pas de quoi satisfaire le bon goût que je reconnois dans notre siècle, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir mieux aimé renoncer aux applau-  
disse-

## P R E F A C E.

dissemens, que de les chercher par des voies que je condamne. L'état de ma fortune ne me permettant point de choisir pour sujet de mon travail tout ce qui demande du tems & de la tranquillité, je me réduis à ce qui se présente à ma plume, de plus simple, de plus honnête, & de plus agréable. Ces trois caractères s'accoutument fort bien à ma situation; le premier, parce qu'il abrege mes peines; le second, parce qu'il convient à ma profession & à mes principes; & le dernier, parce que facilitant le débit de l'Ouvrage, il répond à la principale vue qui me le fait

\* 3



## P R E F A C E.

fait entreprendre.

Ils se trouvent tous trois si parfaitement réunis dans cette Histoire, que je ne puis trop m'applaudir du hazard qui m'en a fait tomber les materiaux entre les mains. Le compte que j'en pourrois rendre à mes Lecteurs, n'auroit rien de fort intéressant pour eux. Il suffit de leur apprendre que l'indulgence avec laquelle on a reçu de moi quelques Ouvrages de la même espèce, a fait croire aux Héritiers des illustres Frères dont on va lire les aventures, que je pouvois retoucher avantageusement leur Manuscrit. Ils ont exigé que la plupart  
des

## P R E F A C E.

des noms propres demeurassent inconnus, & c'est presque l'unique loi qu'ils m'aient imposée. J'ai usé d'ailleurs de la liberté qu'ils m'ont laissée de retrancher certains détails domestiques, que la différence de nos usages auroit fait trouver ennuyeux, & peut-être ridicules.

Je n'ai rien épargné avec tant de respect que la Morale. Ce n'est pas dans une première Partie qu'on peut prendre une juste idée du dessein de l'Auteur; mais aiant cru le saisir en lisant l'Ouvrage entier, j'ai conçu que le Doyen de Killerine s'étoit proposé de réunir dans l'Histoire de sa

## P R E F A C E.

Famille, les regles de Religion qui peuvent s'accorder avec les usages & les maximes du Monde, pour faire connoître jusqu'à quel point un Chrétien peut se livrer au monde, & à quelles bornes il doit s'arrêter. Une entreprise de cette nature deviendroit peut-être importante, si l'exécution répondoit à la grandeur du projet. Quoiqu'il soit, dis-je, impossible d'en juger parfaitement par la lecture d'un seul Volume, on ne laissera pas de remarquer dans le caractère du Doyen & dans celui de ses Freres & de sa Sœur, des ouvertures qui feront entrevoir  
ce



## P R E F A C E.

ce qu'on peut attendre de la suite. George est un honnête homme, mais sans autres principes que ceux de la Morale naturelle. Le Doyen est un Chrétien du premier ordre, & d'une rigueur qui va d'abord à l'excès, mais qui reconnoissant enfin de quelle nécessité il est dans la Société Humaine de se prêter quelquefois à la foiblesse d'autrui, cherche, la balance de l'Evangile à la main, tous les temperamens que la Charité demande, & que la Justice Chrétienne tolere. Patrice & Rose me paroissent deux caractères ambigus; bons, mais foibles, & faits com-  
\* 5 me

## P R E F A C E.

me exprès pour donner occasion aux deux autres d'exercer continuellement leurs principes, & de mettre par conséquent dans un grand jour l'extrême différence qui est entre deux honnêtes gens, dont l'un ne l'est que suivant les maximes du Monde, & l'autre suivant celles du Christianisme.

Croira-t-on qu'un but si sérieux puisse rendre mon sujet susceptible de l'agrément que j'ai fait espérer? Il y auroit de la témérité à l'assurer d'un certain ton. Cependant le fond de la matière me paroît si riche, que je ne crains pas d'exhorter encore mes Lecteurs à l'espérance. Les

## P R E F A C E.

Les Ouvrages que j'ai publiés dans le même genre auroient peut-être beaucoup moins promis, si j'eusse commencé par annoncer leur but. Soit que je l'aie manqué néanmoins, ou que je l'aie rempli, il est certain qu'il n'en est pas sorti un de ma plume qui n'ait été composé dans des vues aussi sérieuses que ce genre d'écrire peut les admettre. Le Cleveland, par exemple, dans lequel on m'a reproché fort injustement d'avoir donné quelque atteinte à la Religion, étoit fait au contraire pour en montrer la nécessité, autant du moins qu'un Ouvrage d'imagination peut y servir; & j'ai eu la satisfaction

\* 6

de

## P R E F A C E.

de forcer mon accusateur à le confesser, aussi-tôt qu'il eut lu ma Reponse. Comme elle n'a jamais été publiée en France, on me pardonnera si je profite de l'occasion qui se présente naturellement, d'en insérer ici quelques traits, qui feront honneur au *Philosophe Anglois*, en apprenant dans quel esprit il a été composé.

„ ... Comment l'Auteur  
„ a-t-il pu méconnoître un  
„ but aussi marqué & un  
„ enchaînement aussi clair  
„ que celui des *Avantures*  
„ du *Philosophe Anglois*? Il  
„ a dû voir dans M. Cle-  
„ veland un homme qui n'a  
„ point eu pendant sa jeu-  
„ nesse



## P R E F A C E.

„ nelle d'autres principes  
„ de Religion que les con-  
„ noissances naturelles ; qui  
„ pendant une grande par-  
„ tie de sa vie n'a point eu  
„ l'occasion d'en acquerir  
„ d'autres ; qui a cru devoir  
„ s'y borner tant qu'elles  
„ ont suffi pour servir de  
„ regle à ses mœurs , &  
„ pour entretenir la paix  
„ dans son cœur , ce qu'il  
„ appelle le bonheur & la  
„ sagesse ; mais qui recon-  
„ noit enfin leur impuissan-  
„ ce dans l'excès de ses in-  
„ fortunes , lorsqu'il sent  
„ qu'elles ne peuvent servir  
„ de remede à ses douleurs ,  
„ & qui les abandonne par  
„ desespoir. Il s'est con-  
„ vain-

## P R E F A C E.

» vaincu néanmoins par le  
» raisonnement, que la jus-  
» tice du Ciel doit un re-  
» mede à tous nos maux,  
» sur-tout lorsqu'ils ne sont  
» pas volontaires. Il le  
» desire, mais sans savoir  
» où le chercher. S'il re-  
» çoit de tems en tems quel-  
» ques idées de Religion,  
» c'est au hazard qu'il les  
» doit, & ses malheurs con-  
» tinuels ne lui permettent  
» pas de les approfondir.  
» Elles ne se présentent  
» point d'ailleurs de cette  
» façon, qui porte la lu-  
» miere dans l'esprit, &  
» qui est capable d'instruire  
» & de persuader. Aussi  
» demeura-t-il si destitué  
» d'ap-

## P R E F A C E.

„ d'appui, qu'il est prêt de  
„ tomber dans les dernières  
„ foibleſſes. Il n'a plus les  
„ ſecours de la Philoſophie,  
„ auxquels il a renoncé; &  
„ il manque de ceux de la  
„ Religion, qu'il ne con-  
„ noit point encore. Il n'eſt  
„ ſoutenu que par un reſte  
„ de ſageſſe, qui ne meri-  
„ te point ce nom, puis-  
„ qu'elle eſt ſans principe,  
„ & qu'elle n'eſt plus qu'un  
„ effet de l'habitude.

„ Cependant un homme  
„ du caractère de M. Cle-  
„ veland ne peut demeurer  
„ longtems dans un état ſi  
„ triſte. Le ſentiment de  
„ ſa miſere devient ſi viſ,  
„ que toute ſon ardeur ſe  
„ ré-

## P R E F A C E.

„ réveille pour en chercher  
„ le remede. Il fait de nou-  
„ veaux efforts. Le hazard,  
„ ou plutôt la Providence  
„ le met en liaison à Rouen  
„ avec le Comte de Claren-  
„ don, & c'est dans les en-  
„ tretiens de cet illustre A-  
„ mi qu'il trouve la paix du  
„ cœur & la véritable sages-  
„ se avec la parfaite con-  
„ noissance de la Religion.  
„ Tel est le plan du Phi-  
„ losophe Anglois. Si mon  
„ accusateur l'a compris,  
„ comment peut-il m'accu-  
„ ser de favoriser le Déis-  
„ me dans un Ouvrage,  
„ dont le but au contraire  
„ est de montrer qu'il n'y a  
„ ni paix du cœur, ni véri-  
„ ta-



## P R E F A C E.

„ table sageffe faus la con-  
„ noiffance & la pratique  
„ de la Religion? Envain  
„ prétendra-t-il qu'on peut  
„ tirer de quelques raison-  
„ nemens particuliers de M.  
„ Cleveland les conféquen-  
„ ces qu'il leur attribue. C'est  
„ entrer mal dans la situa-  
„ tion d'un homme d'esprit,  
„ qui raisonne fur ses lumie-  
„ res présentes, & qui a  
„ toujours foin d'ailleurs de  
„ faire entendre qu'il est ar-  
„ rivé dans la fuite à des con-  
„ noiffances plus parfaites.  
„ Cette derniere réflexe-  
„ xion fervira auffi à préve-  
„ nir une autre objection.  
„ Les derniers Tomes, di-  
„ ra-t-on, n'ont point pa-  
„ ru:

## P R E F A C E.

» ru: on ne fauroit deviner  
» que Cleveland doit un  
» jour devenir bon Chré-  
» tien. Je répons qu'on peut  
» le devenir si l'on fait at-  
» tention que cela est an-  
» noncé dans la Préface, &  
» dans cent endroits de  
» l'Ouvrage; sur-tout au iv.  
» Tome, où M. Cleveland  
» l'apprend lui-même à ses  
» Lecteurs, & où il parle a-  
» vec douleur de ses foibles-  
» ses; ce qui suppose qu'en  
» les écrivant, il est dans un  
» état de lumiere qui les lui  
» fait condamner.

On voit que si le Cleveland  
ne fauroit passer pour un Li-  
vre de devotion, il est bien é-  
loigné aussi de mériter le nom  
d'Ou-

## P R E F A C E.

d'Ouvrage dangereux, du moins dans les Volumes qui sont de moi; car après le desaveu éclatant que j'ai fait du Supplément imprimé en Hollande, sous le titre de Cinquième Tome, il est bien étrange qu'il se trouve encore quelqu'un qui me l'attribue. Pour ôter toute équivoque, à cause de la forme différente des diverses Editions, je proteste de nouveau que ce qui est de moi finit à Saint Cloud, à l'assassinat de Cleveland par Gelin; que je n'ai pas eu la moindre part au Volume suivant, & que je n'en connois pas même l'Auteur. Quel qu'il soit, il verra par ma propre Conclu-

## P R E F A C E.

clusion, qui paroîtra en deux Tomes avant la fin de cette année, qu'il est fort mal entré dans mes vues, quoique dirigé continuellement par ma Préface.

Pour le Doyen de Killerrine, mon dessein est de donner la seconde Partie dans six semaines, & de continuer ensuite d'en faire paroître une tous les mois. J'ai assez d'avance pour être exact à suivre cet arrangement. Tout l'Ouvrage consistera en douze Parties, qui composeront à la fin de l'année six Volumes.

LE





LE

# DOYEN

DE KILLERINE.

AVANT-PROPOS.

**C**EUX qui entreprennent  
d'écrire l'Histoire générale, ou particulière, prennent communément la plume par l'un de ces trois motifs: ou pour se faire un nom, en offrant au Public un recit digne de son attention, & capable par conséquent de faire estimer l'Auteur aussi long-tems qu'on aura quelque estime pour l'Ouvrage: ou par quelque vue d'intérêt propre, qui leur fait souhaiter que certains faits

Tome I.

A

ob

obscurs ou équivoques auxquels ils ont eu part, soient expliqués dans un sens honorable pour eux mêmes, & pour leur parti: ou bien enfin pour satisfaire quelque ressentiment de haine, s'ils ont de fortes raisons de haïr quelqu'un; d'envie, s'ils voyent la fortune & la réputation d'autrui d'un œil jaloux; de malignité naturelle, s'ils font de ce malheureux caractère qui fait trouver du plaisir à médire, & qui porte certaines gens à répandre continuellement le poison de leur cœur par les deux organes dangereux de la langue & de la plume.

Il est clair que de ces trois sources, il y en a deux dont il ne faut attendre ni la fidélité ni le desintéressement qui conviennent à l'Histoire; car la vérité n'a point d'ennemis plus à craindre que les passions déréglées & les intérêts personnels. Pour la première, quoi qu'elle paroisse moins suspecte, parce qu'il est vrai en général que l'amour de la gloire est un éguillon noble, qui peut agir sur l'ame d'un

Ecri

Ecrivain comme sur celle d'un Héros, & les exciter chacun dans leur carrière à ne rien faire qui deshonnore un si beau motif, je ne fais néanmoins si cette ardeur même de mériter les suffrages du Public, ne doit pas faire craindre qu'un Historien qui ne se propose point d'autre but, ne s'écarte encore du chemin droit de la vérité. Comme la vérité simple ne plaît pas toujours, il n'est pas aisé, quand on veut toujours plaire, de se contenir dans des bornes aussi étroites que les siennes. On la déguise du moins, si l'on n'est pas capable de l'altérer; on l'orne trop; on lui prête de l'agrément; & ce qui n'est que plus pernicieux pour elle, ce déguisement se fait avec d'autant plus d'art, que pour le dessein qu'on a de plaire, on fait qu'il faut lui conserver certaines apparences de sincérité, sans lesquelles ce seroit bientôt fait de son crédit. Ainsi cette manière de la détruire, qui est la plus subtile, est dans le fond la plus dangereuse.

Il suit de-là que nous aurions peu



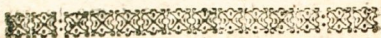
4  
 d'Histoires fidelles, s'il n'y avoit absolument que ces trois motifs qui pussent faire prendre la plume aux Historiens. Mais je n'en ai pas nommé un, qui est infiniment plus relevé que les plus noble des trois autres, & qui est sans doute le seul capable d'élever un Historien à ce degré de perfection qui le feroit regarder comme un modele. C'est *l'envie de se rendre utile*. Tout est si bien renfermé dans ces trois mots, qu'ils n'ont pas besoin d'autre explication pour ceux qui les comprennent.

Oserai-je dire après cela que ce motif est ici le mien; & ne m'accusera-t-on pas dès mon exorde d'aspirer à une perfection qui surpasse mes forces? Je répons qu'en attribuant tant de vertu à l'envie de se rendre utile, je lui suppose pour fondement toutes les qualités naturelles & acquises qui sont nécessaires d'ailleurs pour former un bon Ecrivain; & malheureusement ce ne sont pas celles dont je suis le mieux partagé. Il est donc vrai qu'a-  
 vec



avec des idées assez justes de ce qui seroit nécessaire pour la perfection de l'Ouvrage que j'entreprends, mes talens sont au dessous de mon projet. Mais le motif qui me le fait entreprendre, est tel du moins que je l'ai dit; & je suis si persuadé qu'il est propre à former de bons Historiens, lorsqu'il se trouve soutenu des qualités qui me manquent, que je le crois même capable de suppléer à la médiocrité des miennes. S'il ne me communique point la beauté de l'imagination, qui est un présent de la nature, & les grâces du stile, qui sont ordinairement des effets de l'art, il me rendra sincère dans mon récit, modeste dans mes expressions, & non seulement sage & raisonnable, mais solidement Chrétien dans les principes de ma morale; il m'empêchera d'approuver ou de flatter le vice, dans les personnes même qui m'ont été les plus chères; & il me fera tourner les événemens les plus profanes, à l'instruction de la jeunesse, à l'édification de tous les âges & de toutes les condi-

ditions, & par conséquent à l'honneur du Ciel & à l'avantage de la Societé humaine.



LIVRE PREMIER.

C'Est moins mon histoire que je donne au Public, que celle de mes deux freres & de ma sœur. J'étois parvenu à l'âge de quarante ans, & la profession que j'avois embrassée sembloit me promettre autant de tranquillité pour le reste de ma vie que j'en avois goûté jusqu'alors. Un Bénéfice Ecclesiastique d'un revenu mediocre, une demeure commode, un tour d'esprit & d'inclinations qui me faisoit goûter les devoirs de mon emploi, beaucoup d'amour pour la retraite & pour l'étude, tels étoient les fondemens de ma fortune & de mon repos; & comme c'étoit par choix que je m'étois déterminé à ce genre de vie, il n'y avoit pas d'apparence que je pusse me lasser d'une condition

condition dont j'étois si satisfait.

La nature m'avoit accordé un avantage que j'avois negligé volontairement : j'étois l'ainé de ma famille ; mais je ne cacherai point les raisons qui m'avoient fait renoncer à cette qualité, & dont le Ciel s'étoit servi heureusement pour m'inspirer de bonne heure la haine du monde & le goût de la solitude. J'avois apporté en naissant trois infirmités, dont tous les soins & les remèdes de l'art n'avoient pu me délivrer. Mes jambes étoient crochues, quoique fermes d'ailleurs, & de longueur assez égale pour ne pas m'empêcher de marcher droit. J'étois bossu avec cela par devant & par derrière ; & pour comble de disgrâce, j'avois le visage défiguré par deux verrues, qui étoient plantées régulièrement au dessus de mes yeux, & qui s'avançoient sur mon front avec l'apparence de deux cornes. Ajoutez que j'avois la tête fort grosse, la taille pleine, mais ramassée, & extrêmement courte. Enfin toute ma figure sembloit être une voca-



tion marquée pour un autre état que le monde, où la raillerie épargne beaucoup moins les imperfections du corps que les vices & les déréglemens de l'ame.

Je m'étois donc rendu justice dès le premier moment que j'avois commencé à me connoître, & j'avois eu du moins cette satisfaction en formant le dessein de renoncer au monde, que mes desirs s'accordant avec la nécessité, je n'avois point eu de violence à me faire pour m'y foumettre. Cependant ma mere étant morte en me donnant la naissance, mon pere se trouva si peu d'inclination pour un second mariage, que cette raison l'empêcha long-tems de m'accorder la liberté d'entrer dans l'Etat Ecclésiastique. Il m'aimoit, quoiqu'il eût besoin de toute l'indulgence paternelle pour me trouver aimable. Il tâchoit de diminuer la mauvaise opinion que j'avois de moi-même, en me repetant souvent que l'esprit & le jugement, dont il m'assuroit que j'étois mieux partagé qu'on ne l'est communément

au



au même âge, suppléeroit aux avantages que la nature m'avoit refusés; & lorsque j'insistois sur l'excès de ma difformité, il me répondoit en riant que son dessein étoit de me marier de bonne heure, afin que je pusse lui donner des petits-fils moins laids que moi. En effet, lorsque j'eus atteint ma seizième année, il me chercha une épouse, sans m'avertir des soins qu'il prenoit pour cela: il en trouva une, la plus belle peut-être qui fût dans la Province; & continuant de me laisser ignorer sa résolution, il me conduisit un jour chez elle. Je vis une personne charmante. Mais ce qui paroîtra surprenant après le portrait que j'ai fait de moi-même, je lui trouvai autant de complaisance & de civilité pour moi, que j'en eusse pu souhaiter si j'eusse senti de la tendresse pour elle, & si j'eusse mérité la sienne.

L'ambition produisoit dans son cœur le même effet que l'amour. Elle étoit d'une naissance inférieure à la mienne, & mon pere l'ayant

prévenue sur le dessein de notre visite, elle faisoit moins d'attention à mes qualités personnelles qu'au titre de Comtesse qu'elle se flattoit de porter en devenant mon épouse. Notre maison, quoiqu'extrêmement déchuë de son ancienne splendeur, tenoit encore un des premiers rangs dans le Comté d'*Antrim*. Nous faisons remonter notre origine jusqu'à ce fameux *Donewald O Neal*, qui avoit regné autrefois dans cette partie de l'Irlande que nous nommons *Cui Guilly*, & que les Anglois appellent *Ulster*. A la verité tout avoit changé de face depuis que Cromwel & Ireton avoient achevé de reduire notre malheureuse Patrie à l'esclavage; & la rigueur du joug s'étendant indifferemment sur les Nobles & sur le Peuple, il y avoit peu de familles qui ne se ressentissent de la misere publique. Ajoutez que la nôtre étant demeurée fidelle à l'ancienne Religion, c'étoit un autre obstacle, qui avoit fait perdre à mon pere tous les avantages qu'il auroit pu tirer de

sa naissance, & qui sembloit ôter de même toute espérance de fortune à ses descendans. Cependant nous ne laissons pas de conserver un reste de distinction dans le Pays, & nous nous consolions de l'abaissement où nous tenoient les Anglois, par la considération que nous trouvions encore parmi nos Compatriotes. Notre bien même, dont nous avions perdu la meilleure partie dans les dernières guerres, suffisoit encore pour nous fournir un entretien honorable; en comparaison du moins des autres Nobles de la Province, qui avoient été presqu'entièrement dépouillés par l'avarice & la cruauté de nos vainqueurs.

Mon pere ayant remarqué avec plaisir que ma difformité ne rebutoit point celle qu'il me destinoit pour épouse, crut le succès de son dessein infallible, parce qu'il ne put s'imaginer que les difficultés vinssent de ma résistance. Je ne sai comment il arriva effectivement que je demeurai insensible à tant de charmes; car malgré le fond de



mon humeur qui étoit naturellement sérieuse , j'ai toujours eu le cœur susceptible de tendresse & d'amitié: mais j'étois glacé apparemment, par la forte impression que mes propres défauts faisoient sur moi; ou plutôt le Ciel qui m'appelloit d'un autre côté, veilloit lui-même sur mes sens pour les empêcher des'amollir. Quoi qu'il en soit, rien ne peut égaler la surprise où je vis mon pere, lorsque m'ayant découvert ses vues à la sortie de cette maison, il m'entendit rejeter toutes ses offres, & protester que ma résolution étoit de vivre dans le célibat. En vain renouvela-t-il ses instances & même ses ordres. Tout ce qu'il put obtenir de mon obéissance, fut de l'accompagner dans quelques autres visites qu'il rendit au même lieu. J'y fus reçu avec le même air de satisfaction, & mes intentions paroissant assez expliquées par celles de mon pere, on continua de me traiter avec une bonté qui rendoit la tentation fort dangereuse. Cependant au milieu même du péril, & dans



dans le moment peut-être qu'il étoit le plus pressant, puisque je me trouvois seul avec la belle personne qui le caufoit, je formai un dessein des plus extraordinaires, & dont le succès me fit reconnoître que j'avois l'obligation au Ciel de me l'avoir inspiré.

A l'occasion de quelques questions qu'elle m'avoit faites sur l'âge & la santé de mon pere, je lui dis qu'étant encore au dessous de quarante ans, & jouissant d'une santé parfaite, il étoit étrange qu'il se fût obstiné à renoncer au mariage; que c'étoit un engagement néanmoins qui lui convenoit beaucoup plus qu'à moi; que l'amour-propre ne m'empêchoit point d'ouvrir les yeux sur mes imperfections, de reconnoître que mon cœur & ma personne étoient un triste present pour une Dame de son merite; que la justice que je savois me rendre, & l'estime sincere que j'avois pour elle, me faisoient craindre avec raison qu'elle ne se fît violence pour souffrir ma présence & mon en-

retien ; enfin qu'il eût à souhaiter, pour elle-même, & pour l'intérêt de notre maison, que mon pere au lieu de m'offrir à elle, lui eût offert lui-même & son cœur & sa main. J'ajoutai que pour peu qu'elle goûtât cette ouverture, & qu'elle voulût se prêter à mon projet, je ne desespérois pas de le faire réussir : & remarquant que ma proposition lui causoit de l'embarras, je la priai de s'expliquer naturellement, & de faire fond sur ma sincérité & mon honneur. Après avoir paru balancer un moment, elle me fit une réponse qui ne put me laisser le moindre doute de ses véritables sentimens. Elle s'étoit fait, me dit-elle, un honneur extrême de ma recherche ; mais puisque j'avois si peu de goût pour le mariage, elle se sentoit tellement prévenue en faveur de notre maison, qu'elle recevroit volontiers la main du pere, si elle ne pouvoit obtenir celle du fils. Je marquai une joie infinie de la voir dans cette disposition. Etant ainsi persuadée de ma bonne foi, elle ne  
fit

fit point difficulté de m'abandonner le soin de ses propres interêts, & de me promettre qu'elle n'épargneroit rien de son côté pour triompher de l'indifference de mon pere.

Comme la seule raison qui le faisoit vivre dans l'éloignement des femmes, étoit le souvenir de ma mere qu'il avoit aimée passionnément, il ne fut pas difficile à une jeune personne qui avoit autant d'esprit que de beauté, & qui se fit une étude de lui paroître aimable, d'effacer des idées que le tems seul devoit avoir affoiblies. Je la secondai d'ailleurs de tout mon pouvoir, & mon zele avoit deux causes presque égales; l'envie de voir mon pere heureux par un nouveau mariage, & la crainte d'être forcé moi-même à prendre ce parti, s'il persistoit dans ses premieres résolutions. J'acquis donc à force d'instances & de soins, non seulement une belle-mere qui merita pendant toute sa vie mon respect & mon affection, mais encore la liberté de suivre la vocation du Ciel, qui m'appelloit



à l'Etat Ecclesiastique. Dès la première année de cet heureux mariage, le Ciel m'accorda un frere ; & sa naissance fut comme le signal auquel il me fut permis d'entrer dans une nouvelle carrière.

J'obtins le consentement de mon pere pour aller faire des études plus régulières à *Carickfergus*, sous la conduite de quelques Ecclesiastiques Romains qui y enseignoient secrettement les Sciences divines & humaines. J'y passai plusieurs années, & je ne retournai à la maison paternelle qu'après avoir reçu les Ordres sacrés de l'Archevêque Catholique d'Armagh. Engagé sans retour au service du Ciel, je balançai sur le choix des deux sortes d'occupations auxquelles un Prêtre Romain peut s'attacher en Irlande. Depuis que la Réformation y est devenue dominante, il y a peu de Villes, & peu même de Villages qui soient entierement composés de Catholiques. Cependant il s'en trouve encore un assez grand nombre pour former en quantité d'endroits  
des



des Paroisses considerables, qui sont ordinairement sous la conduite d'un Curé ou d'un Doyen, & quelquefois même de plusieurs Prêtres. Pour les autres lieux du Royaume, où l'on auroit souvent peine à compter deux Catholiques parmi cent Protestans, on n'y reçoit point d'autre secours spirituel que de quelques Missionnaires ambulans, dont le zele s'exerce de Ville en Ville, soit à consoler le petit nombre des fides, soit à ramener à la Communion Romaine les Protestans qu'ils peuvent gagner par leurs exhortations secretes: mais ils ont besoin d'une circonspection extrême pour se contenir dans les bornes qui leur sont accordées par les Loix; & s'ils sont du Clergé regulier, ils ne font pas une seule démarche qui ne les expose au supplice, parce que l'entrée même du Royaume leur est défendue sous peine de mort. Ayant donc le choix de l'un ou de l'autre de ces deux partis, j'aurois peut-être suivi le mouvement de mon zele,

le, qui me faisoit regarder le second comme le plus laborieux & le plus Apostolique ; mais les instances redoublées de mon pere & de ma belle-mere m'arrêterent presque malgré moi dans la Paroisse la plus proche de leur demeure.

C'étoit une petite Ville nommée *Killerine* \*, située sur la Riviere de *Banne* , à l'extrémité du Comté d'Antrim , & dépendante de la Jurisdiction de Londondery. La Religion Romaine s'y étoit si bien conservée, que la plus grande partie des habitans en faisoient ouvertement profession. Le Clergé y étoit nombreux, & le Doyen, qui en étoit le Chef, n'y étoit pas moins respecté qu'un Evêque. Je m'attachai à cette Ville, après avoir reçu la mission de l'Archevêque d'Armagh, & j'y vécus plusieurs années dans une paix profonde, en partageant mon tems entre les fonctions de mon Etat, & l'étude des Saintes Lettres. Dix ans s'étoient passés  
dans

\* *Al. Krine ou Coleraine.*

dans cette tranquillité, lorsque le Doyen étant venu à mourir, ma naissance & la considération qu'on avoit pour mon pere, firent jeter les yeux sur moi pour remplir cette dignité. Je me trouvai obligé de l'accepter, malgré la foiblesse de mes talens; & de renouveler mes efforts, pour apporter du moins à l'exécution de mes devoirs toute l'ardeur & tous les soins dont j'étois capable.

Pendant ce tems-là le Ciel avoit continué de répandre sa benediction sur le mariage de mon pere; son épouse lui avoit donné un second fils, cinq ans après la naissance du premier, & une fille deux ans après celui-ci. Ils étoient tous trois si heureusement partagés des dons de la nature, qu'elle sembloit avoir voulu faire une espece de reparation à notre famille, de la dureté qu'elle avoit eue pour moi. George, qui étoit l'ainé, passoit dès l'âge de quinze ans pour l'homme de notre Province le mieux fait & du meilleur air. Patrice son frere, quoique d'u-  
ne



ne taille moins haute & moins robuste, s'attiroit encore plus d'attention par les graces extraordinaires de son visage & de toute sa figure. Pour leur sœur, qui se nommoit Rose, on n'avoit rien vu depuis longtems dans le Comté d'Antrim de si parfait & de si aimable. Je les voyois crostre avec admiration, & je demandois quelquefois à mon pere s'il se repentoit de m'avoir laissé prendre le parti de l'Eglise, & de s'être chargé lui-même du soin de se donner des héritiers. La Terre où il faisoit sa demeure étant assez proche de Killerinne, j'avois la liberté d'y aller souvent; & sans nuire aux devoirs de mon emploi, je veillois sur l'éducation de ses enfans qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je pris même successivement ses deux fils chez moi, pour commencer à leur former l'esprit & les mœurs, & les mettre en état d'aller suivre le cours ordinaire des Etudes au College de la Trinité à Dublin. Ils s'y distinguèrent par leur application, & par leurs progrès dans  
les



les Sciences. Le Ciel prit ce tems-là pour leur enlever leur mere; mais quoique cette perte fit desirer à mon pere de les rappeler auprès de lui, j'obtins qu'il leur laissât finir leur carrière, & je me chargeai avec Rose du soin de sa consolation. Ils revinrent enfin de Dublin tels que je les avois souhaités, c'est-à-dire, avec les connoissances & les sentimens qui convenoient à leur naissance, & le corps & l'esprit assez formés pour faire honneur à ceux qui avoient pris soin de leur éducation.

Cependant tant d'avantages paroissent leur devoir être inutiles. La Religion étoit un obstacle que le merite personnel ne pouvoit vaincre; de sorte qu'avec tout ce qui sert ordinairement de voie pour se distinguer dans le monde, ils étoient condamnés à mener comme leur pere une vie privée dans le Comté d'Antrim, & à se renfermer dans les occupations domestiques. Cette raison que j'avois toujours eue devant les yeux, étoit ce qui m'avoit porté

porté particulièrement à leur faire prendre du goût pour les Sciences; dans la pensèe qu'ils y trouveroient du moins une ressource honnête & agreable contre l'ennui de l'oisiveté. Ce n'est pas qu'au défaut des emplois civils, dont leur Religion les excluoit absolument, ils ne pussent esperer de s'avancer dans les Armes; mais je n'ignorois pas à quels perils ils seroient exposés par l'ambition; & l'exemple d'une infinité de Seigneurs qui n'avoient changé de Religion que par ce motif, m'apprenoit assez ce que je devois craindre pour eux. J'avois fait entrer mon pere dans ces sentimens, & nous avions conclu qu'il falloit attendre du moins, pour les employer à quelque chose dans le monde, des tems un peu plus libres, & un Regne plus favorable à la Religion Romaine que celui du Roi Guillaume.

Ainsi leurs occupations pendant plusieurs années se réduisirent à l'étude, à la chasse, & aux divertissemens innocens qu'on peut se procurer

curer

curer dans une Province éloignée de la Cour & des grandes Villes. Ils étoient souvent à Killerine, je leur rendois des visites fréquentes dans leur Terre. Si j'avois pour eux autant de tendresse que mon pere, ils me portoient autant de respect & d'amitié qu'à lui. Jamais il n'y eut de famille plus unie & plus tranquille. Nous menions une vie si douce, que le seul amour-propre devoit nous empêcher d'en desirer d'autre. Aussi paroissions-nous encore fort éloignés de tous les projets qui vinrent la troubler; quoiqu'à parler naturellement j'eusse déjà fait quelques remarques, qui auroient dû me rendre plus éclairé sur ce que j'avois à craindre de l'avenir.

Malgré le calme continuel où nous vivions, j'avois eu occasion plus d'une fois de penetrer le fond du caractère de mes freres & de ma sœur. Les inclinations naturelles cherchent d'elles-mêmes à se trahir. Dans leurs opinions, dans le choix de leurs plaisirs, dans l'objet même de leurs études, j'avois  
re-



remarqué que mes deux freres ne s'accordoient pas toujours, & que cette difference venoit de celle de leur humeur. Ils avoient tous deux beaucoup d'esprit; mais la trempe, si j'ose parler ainsi, n'en étoit pas la même. George l'avoit plus penetrant que juste; ou plutôt étant naturellement hardi & décisif, il s'étoit fait une habitude de juger de tout au premier coup d'œil, comme si sa penetration lui eut épargné la peine & la lenteur de l'examen. Quoiqu'il lui arrivât souvent de se tromper, il tiroit du même principe un attachement extrême à son premier sentiment; de sorte qu'on ne venoit gueres à bout de lui faire confesser qu'il eût tort. Un autre effet du même défaut, c'est que tout ce qui se presentoit à lui sous une forme éclatante, & qui se faisoit par consequent fort vite de son esprit & de son imagination, ne manquoit gueres de le prevenir fortement pour ou contre. Ainsi la premiere impression decidoit chez lui de tout le reste. De-là venoit



venoit que malgré la folitude de sa demeure & la tranquillité de ses occupations, il nourrissoit dans le secret de son cœur un amour ardent pour le monde, dont il avoit commencé à prendre quelque connoissance à Dublin, & qu'il se figuroit plus flateur encore sur l'idée qu'il en prenoit dans ses lectures. La noblesse de son origine, le malheur qu'il avoit d'être né dans un Pays tel que l'Irlande, des souhaits continuels pour quelque heureuse revolution qui mît du changement dans le Gouvernement & dans sa fortune, tel étoit le sujet ordinaire de ses entretiens & de ses méditations. Sa Bibliotheque n'étoit composée que de Livres historiques. Histories sérieuses, ou Romans, il avoit le même goût pour tout ce qui pouvoit augmenter dans son imagination ce fantôme du monde dont il étoit charmé: droit d'ailleurs dans tous ses sentimens, bon, sincere, genereux, sobre, intrepide; en un mot, pourvu de toutes les qualités qui forment l'honnête

homme dans les idées communes.

Patrice, quoique moins âgé de cinq ans, étoit d'un caractère beaucoup plus difficile à pénétrer. Comme rien n'étoit si aimable & si prévenant que sa figure, rien ne paroissoit aussi plus doux & plus complaisant que son humeur. On le trouvoit toujours disposé à obliger, à céder, à reconnoître le mérite dans la personne des autres, & la vérité dans leur sentiment, à condamner le sien lorsqu'on lui faisoit remarquer qu'il avoit tort, à témoigner même de la reconnoissance pour ceux de qui il recevoit ce bon office, & cela avec tant de grace & si peu d'affectation, qu'on étoit surpris de trouver cette rare docilité dans un jeune homme qui réunissoit au même degré toutes les qualités de l'esprit & du corps. Mais ce qui étoit difficile à expliquer, c'est que Patrice étoit aussi insupportable à lui-même, qu'il paroissoit aimable aux yeux des autres. Il ne trouvoit rien qui fût capable de le satisfaire, & de lui  
faire

faire goûter un véritable sentiment de plaisir. Les plus fortes occupations n'étoient pour lui qu'un amusement, qui laissoit toujours du vuide à remplir au fond de son cœur. Quelque agrément qu'il eût l'art de répandre dans une conversation, ou dans une partie de plaisir, il ne tiroit aucun fruit pour lui-même de ce qui faisoit les delices des autres. Sous un visage enjoué & tranquille, il portoit un fond secret de melancolie & d'inquietude, qui ne se faisoit sentir qu'à lui, & qui l'excitoit sans cesse à desirer quelque chose qui lui manquoit. Ce besoin dévorant, cette absence d'un bien inconnu, l'empêchoient d'être heureux. Je fais ce portrait de son cœur d'après celui qu'il m'a fait cent fois lui-même, en gemissant amèrement de son propre sort. Au reste, il n'en étoit pas moins exact à remplir les devoirs ordinaires de la société; mais il se trouvoit souvent gêné par les bienseances. Il eût préféré volontiers la solitude au commerce des hommes. Ses Li-



vres étoient sa seule consolation. Un raisonnement juste & solide, une expression heureuse, un tour délicat, un sentiment tendre & bien menagé, lui plaisoient plus que toutes les richesses & que tous les honneurs du monde; parce qu'il y trouvoit du moins de quoi flater pour un moment son cœur & sa raison, & que tout le reste le fatiguoit jusqu'à lui inspirer de la haine & du dégoût.

Voilà Patrice, tel que je l'ai connu pendant toute sa vie. Ce ne fut pas néanmoins tout d'un coup que je parvins à cette connoissance. Dès son retour du College de Dublin, je m'apperçus en l'observant de près, qu'il y avoit quelque chose de fort extraordinaire dans son caractère; mais ce fut longtemps pour moi une énigme très-embarrassante. A force d'observations je crus avoir saisi une partie de son secret, & je l'obligeai enfin, par mes instances & par les plus tendres marques de mon amitié, de me laisser lire clairement dans le fond de son ame. Il me  
fit



fit tous les aveux qu'on vient de lire. Son mal, quoique d'une nature si étrange, ne me parut pas sans remède. Je lui en offris un, qui dès ce tems-là sans doute auroit été propre à le guérir, s'il eût eu la force d'en surmonter la première amertume; mais il étoit question de se faire certaines violences, auxquelles Patrice n'étoit pas encore disposé. Je m'efforçai en vain de lui faire comprendre que ce qu'il regardoit comme un malheur pour lui, étoit peut-être une faveur du Ciel, qui l'appelloit particulièrement à son service, & qui ne lui faisoit éprouver le trouble continuel dont il gemissoit, que pour lui faire desirer le seul bien à la possession duquel le repos du cœur est attaché. Mes exhortations furent alors inutiles: non qu'il eût à vaincre dans son cœur quelque habitude contraire aux devoirs communs de la Religion; mais il n'avoit point encore le goût de cette vertu sublime à laquelle je l'exhortois, & que je croyois ne-

cessaire à son repos. On verra par quels degrés il plut au Ciel de l'y conduire.

Si j'avois eu besoin d'un peu d'étude pour aprofondir le caractere de mes freres, rien ne m'avoit été si facile que de connoître celui de ma sœur. Elle le portoit écrit dans ses yeux & sur son visage. L'heureux temperament de son sang & de ses humeurs qui formoient la beauté de son teint, servoit non seulement à rendre son ame perpetuellement tranquille, mais encore à l'orner de mille qualités aimables, & à communiquer autant de charmes à son esprit qu'il en répandoit extérieurement sur toute sa personne. Douce, complaisante, extrêmement modeste, aussi réglée dans ses desirs que dans ses actions, rien n'étoit si égal que sa conduite & son humeur. Elle n'avoit jamais fait reflexion si une femme est propre à autre chose qu'aux petits soins dont son pere la tenoit occupée; & j'admirois quelquefois qu'avec le fond d'esprit que je lui connoissois, elle  
pût

put se contenir si paisiblement dans un cercle d'amusemens puerils, & moins convenables à sa raison qu'à son âge. Mais cette simplicité venoit de l'innocence de tous ses sentimens. Elle étoit belle sans le savoir; elle plaisoit sans y y penser; & son esprit quoique supérieur à ses occupations, s'y attachoit tout entier, parce qu'il n'en connoissoit point d'autres. Avec des dispositions si heureuses, il sembloit qu'il n'y eût à attendre d'elle que de la sagesse & de la vertu. Pour moi, j'en étois si persuadé, que la pensée m'étant venue plusieurs fois de lui donner des instructions plus sérieuses & plus proportionnées à ses talens naturels, j'avois renoncé à ce dessein, par la seule raison que l'innocence étant le plus heureux partage d'une fille, il me paroissoit inutile, & peut-être dangereux, de lui procurer des connoissances aussi peu nécessaires pour son bonheur que pour sa vertu. Cependant lorsqu'elle eut passé sa quinzième année, je crus m'appercevoir que l'âge la rendoit



un peu différente. Soit que les discours de George eussent étendu ses idées, soit que ce fût uniquement l'effet de la nature, je remarquai plus de vivacité dans ses yeux, & beaucoup moins de simplicité dans ses manières. Son sang qui avoit été jusqu'alors dans un degré de chaleur si modéré, paroissoit s'échauffer lorsqu'il étoit question d'une partie de plaisir. Elle prit du goût pour la lecture, mais elle recevoit ses Livres de George; & le hazard me fit un jour découvrir qu'il ne lui prêtoit que des Romans. Je leur en fis des reproches à l'un & à l'autre. Elle me promit d'abandonner cette frivole occupation. Je crois qu'elle tint sa promesse; mais je ne laissai pas de remarquer de plus en plus, qu'elle commençoit à ouvrir les yeux sur son propre mérite, & qu'elle étoit instruite de bien des choses qu'elle n'avoit pas toujours connues.

Je n'allois jamais à leur Terre, sans leur renouveler mes avis & mes exhortations. Leur considéra-  
tion



tion pour moi, & l'amitié qu'ils me connoissoient pour eux, les avoit accoutumés à les recevoir volontiers. Aussi évitois-je avec soin de prendre un air severe & rebutant. D'ailleurs mon pere se reposoit sur moi de la conduite de toute sa maison. Ils connoissoient là-dessus ses volontés ; de sorte que ce bon pere étant venu à mourir, ils n'eurent pas de peine à lui promettre à sa dernière heure d'avoir toujours la même docilité pour mes conseils, & de prendre pour moi tous les sentimens qu'ils avoient eus pour lui. Rien ne fut si touchant que les dernières marques de tendresse avec lesquelles il quitta sa triste famille. Après avoir exigé de mes freres & de ma sœur la promesse de me respecter & de m'obéir pendant toute leur vie, il m'obligea par un ordre absolu, de m'engager aussi à leur tenir lieu du pere qu'ils alloient perdre, & à les regarder toujours comme le plus cher objet de ma tendresse & de mes soins. Il

m'ordonna de les embrasser en sa présence, pour confirmer nos promesses par ce gage d'une fidélité inviolable; & il nous embrassa lui-même l'un après l'autre, en nous arrosant de ses précieuses larmes. Il mouroit à cet âge où la raison fait abandonner la vie sans regret, parce qu'elle fait considérer la mort comme un tribut nécessaire de la nature; & il emportoit cette douce consolation, que jamais pere n'avoit été plus heureux que lui, par le respect & l'attachement sincere de tous ses enfans.

Quelque douloureuse que cette perte fût pour nous, elle ne mit aucun changement dans nos affaires, ni dans notre condition. George se trouvoit déjà âgé de vingt-cinq ans. Il étoit en état de se charger de la conduite de sa famille; & il s'en chargea effectivement, après m'avoir prié de lui accorder le secours ordinaire de mes conseils. Nous continuâmes durant quelques mois de vivre avec la plus parfaite intelligence. Patrice étoit dans sa  
vingtié.

vingtième année. Rose en avoit environ dix-sept. Leur conduite étoit sage, & ne s'étoit jamais démentie ; car ce que j'ai déjà dit de leur caractère n'y étoit, pour parler ainsi, qu'en semence, & ne se découvroit point à d'autres yeux que les miens. Nous paroissions donc plus tranquilles que jamais, lorsque par des ressorts qui étoient encore dans le secret de la Providence, il se préparoit pour nous un avenir tout différent, une autre patrie, une autre fortune, d'autres occupations & d'autres soins, enfin des aventures, des peines, & des agitations sans nombre. C'est de ce point que je commence proprement notre histoire.

Quoique le Commerce ne soit pas florissant dans toute la partie septentrionale de l'Irlande, & qu'à l'exception de Londondery & de Carickfergus il y ait peu de places maritimes qui soient fréquentées par les étrangers, on ne laisse pas de voir aborder quelques Vaisseaux marchands dans les petites Villes



qui sont situées à l'embouchure des Rivières. Elles tirent de cette situation l'avantage de recevoir directement leurs vins, leurs huiles, & les autres commodités que la nature a refusées à leur Ile. Kille-rine n'étant gueres plus éloigné de la mer que d'une lieue, reçoit de tems en tems cette faveur par la Riviere de Banne qui arrose ses murailles. Environ un an après la mort de mon pere, il y arriva un Vaisseau François, chargé de vins, dont le Capitaine eut la civilité de me faire une visite, comme au Chef des Catholiques de cette Ville. C'étoit un jeune homme, nommé des Pesses, d'une physionomie agreable, & d'une politesse rare dans un homme de mer. Je le reçus avec l'honnêteté que je crus devoir à un étranger, & particulierement à un François; parce qu'y ayant depuis longtems du goût dans notre famille pour la langue de cette Nation, nous la savions parfaitement, mes freres, ma sœur & moi, & nous ne pouvions nous défendre de quelque in-clina-



clination pour ceux qui la parloient. Le merite que je reconnus dans Monsieur des Pesses, fut une nouvelle raison qui me porta à lui vouloir du bien. Je le priai de venir librement chez moi; & non seulement je lui rendis tous les services qui convenoient à ses affaires, mais lorsque je crus le connoître assez pour le traiter avec confiance, je lui proposai d'aller voir ensemble mes freres & ma sœur, à qui j'étois sûr que cette visite seroit agréable. Nous fîmes cette promenade plus d'une fois; & Monsieur des Pesses se fit tellement goûter dès la première, que je n'étois pas bien reçu de mes freres ni de Rosé lorsqu'ils me voyoient arriver sans lui.

On s'imagine aisément que les delices de la France revenoient dans toutes les conversations, & que Monsieur des Pesses ne s'épargnoit pas pour nous tracer de charmantes images du Pays de sa naissance. La description qu'il nous faisoit du Languedoc, de la Provence, & de quelques autres parties

ties du Royaume, nous paroissoit égale au séjour des Dieux ou des Fées. Il avoit demeuré longtems à Paris, & tout ce qu'il nous rapportoit de cette Ville fameuse excitoit notre admiration. Il racontoit d'ailleurs avec grace. Georges & Rose ne se lassoient pas de l'entendre. L'inquietude même de Patrice en recevoit du soulagement. C'étoit Orphée qui suspendoit le tourment de Sisiphe & d'Ixion.

Un jour qu'ils paroissoient charmés de son entretien, il prit un ton plus grave, pour leur dire qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, qu'avec leur naissance, leur âge, & leurs qualités personnelles, ils eussent pris le parti de s'enterrer dans un coin désert de l'Irlande, tandis qu'ils avoient la liberté de la quitter, & de se faire un sort plein d'agrémens dans le plus beau Pays du Monde; que depuis vingt-ans il étoit sorti de notre Ile une infinité d'honnêtes-gens, qui n'avoient gueres été tentés d'y revenir après avoir goûté une fois les charmes de  
la

la France; que d'un nombre infini d'exemples il ne vouloit leur citer que celui de Monsieur Dillon qu'il avoit l'honneur de connoître, & qui s'étoit vu combler de toutes sortes de faveurs presqu'en arrivant à Versailles; que sans compter la voie du service militaire à laquelle ce Gentilhomme s'étoit attaché, il y avoit mille chemins de fortune à choisir, tant à la Cour qu'à Paris; qu'un étranger bien né, & de bonne mine, ne manquoit jamais de protection à la Cour du plus genereux & du plus grand de tous les Rois, dont les principaux sujets pouvoient être regardés comme autant de Princes, qui l'emportoient par les richesses & la magnificence sur un grand nombre de Souverains, & qui mettoient leur gloire à suivre les exemples de bonté & de generosité qu'ils recevoient sans cesse de leur Maître; que pour ceux qui manquoient leur fortune à la Cour, Paris offroit des ressources inepuisables; que le Jeu seul y mettoit tous les jours dans l'opulence une  
quan-



quantité incroyable de François & d'Etrangers; que dans chaque quartier de la Ville on trouvoit des Academies, ou plutôt des sources intarissables d'or & d'argent, où le bonheur d'un moment faisoit puiser dequoi passer heureusement la plus longue vie; qu'un homme bien fait qui étoit sans goût pour le Jeu, pouvoit encore avec moins de hazard, se procurer un établissement par le moyen des Femmes; que les vieilles, les jeunes, les veuves & celles qui ne l'étoient pas, étoient également idolâtres de la bonne mine, & qu'un jeune homme avec cette sorte de mérite, se voyoit marié lorsqu'il y pensoit le moins à la plus riche héritière de Paris; que si les Dames Françoises avoient tant de foiblesse pour les hommes, les Seigneurs & les personnes riches en avoient encore plus pour les Femmes; qu'à la Cour, à la Ville, en Province, une personne du mérite de Rose pouvoit s'affurer d'être adorée; qu'il n'y avoit point de rang, ni de fortune &



& de richesses qui fussent au-dessus d'elle, ou plutôt qu'elle ne dût s'attendre de voir mettre à ses pieds ; enfin pour achever encore plus galamment le tableau, Monsieur des Pesses ajouta que le goût des Arts & des Sciences, celui de l'esprit & de la beauté, étant en France au plus haut degré, il n'étoit permis ni à mes freres ni à ma sœur, qui possédoient tous ces talens réunis, de les ensevelir en Irlande, & de priver son Pays de la satisfaction que tout le monde y trouveroit à les admirer.

Soit que ce discours fût fait dans des vues serieuses, soit qu'il ne vînt que de la politesse ordinaire aux François, je remarquai qu'il avoit fait une impression profonde sur mes freres & sur ma sœur. George regardoit successivement Patrice & Rose, d'un œil qui sembloit les consulter ; & je croyois voir aussi dans les yeux de Patrice & de Rose, une réponse telle que George la demandoit. Cependant, comme s'ils eussent eu de l'embarras à s'expli-

pliquer, ils évitèrent d'abord de répondre directement à la proposition & aux flateries de Monsieur des Pesses. Enfin George, las de cette violence, regarda de nouveau son frere & sa sœur, pour s'assurer de leur consentement, & se tournant vers moi: Je suis bien éloigné, me dit-il, de m'appliquer tout ce qu'il y a de flateur dans les compliments de Monsieur des Pesses, & de me promettre tout ce que son honnêteté nous fait esperer: mais puisque tant d'autres sont passés en France & s'en sont bien trouvés, pourquoi ne pourrions-nous pas les imiter, s'il est certain que nous y sommes engagés par les mêmes raisons? Il me demanda ensuite ce que j'en pensois moi-même?

J'avoue que je me trouvai à mon tour dans un certain embarras, surtout lorsque le silence des deux autres m'eut persuadé qu'ils étoient dans le même sentiment que leur frere. Je connoissois trop bien le fond de leur caractère pour m'y tromper. Ma sœur avoit rougi de  
joie,

joie, lorsque Monsieur des Pesses l'avoit assurée d'un air flatteur qu'elle seroit adorée en France, & qu'il n'y avoit point de Pays où l'on rendit plus de justice au merite des Femmes. George étoit ébloui du tableau brillant qu'on lui faisoit de Paris & de la Cour, & sur-tout de la facilité qu'il y avoit avec un peu d'industrie à trouver les moyens de s'enrichir & de s'élever aux honneurs. A la verité l'exemple de Monsieur Dillon étoit séduisant: ce Gentilhomme avec lequel il avoit été élevé à Dublin, & qui n'étoit ni plus riche ni de meilleure maison que nous, n'avoit point eu d'autre titre que lui pour prétendre aux faveurs de la Cour. Enfin, je voyois bien que ces Academies où l'on jouoit si gros jeu, & où le plus misérable pouvoit esperer de devenir riche tout d'un coup lorsque la fortune vouloit le favoriser un moment, achevoient de gagner George, & ne lui permettoient déjà plus de regarder l'Irlande qu'avec mepris. Pour Pa-  
trice,



trice, il suffisoit de lui proposer quelque chose sous un tour nouveau pour lui en inspirer le desir : non qu'il conçût en effet beaucoup de goût pour ce qu'il commençoit à desirer, mais parce qu'étant dégouté de tout ce qu'il possédoit, son cœur se promettoit plus de satisfaction dans le changement.

La seule réponse que je leur fis, à eux & à Monsieur des Pesses, roula sur les difficultés d'une telle proposition. Un projet de cette importance, leur dis-je, ne s'exécute pas aussi legerement qu'il se forme. Vous ne considerez point ce que c'est que d'abandonner sa Patrie, pour passer dans un Pays inconnu, où l'on est incertain si l'on trouvera du support & de la protection. Croyez-vous qu'on vive de rien en France, sans compter les frais necessaires du voyage? ou vous flatez-vous de trouver de quoi fournir à vos premieres dépenses en arrivant à Paris? Quand vous penseriez à vous défaire ici de votre patrimoine, vous savez bien.



bien que ce n'est point une chose aisée en Irlande; & qu'en supposant qu'il se presente une occasion de le vendre, vous n'en tirerez jamais la valeur. On ne repliqua rien à des objections si fortes: mais si l'on parut s'y rendre dès la première fois, ce ne fut que pour méditer à loisir sur le moyen de les résoudre. En effet, quelques jours s'étant passés, mon frere George me prit en particulier, pour me dire, qu'après avoir délibéré murement avec Patrice & sa sœur, & avoir tiré de Mr. des Pesses toutes les lumieres qui pouvoient favoriser leur projet, ils s'étoient confirmés dans la résolution de quitter l'Irlande; qu'à la verité mes objections les avoient d'abord refroidis, mais qu'il ne tenoit qu'à moi-même de les détruire: que si je voulois non seulement consentir à leur départ, mais devenir le chef de leur entreprise & le guide de leur voyage, ils n'apprehendoient point les difficultés que je leur avois fait prévoir; qu'il n'y avoit point

point de raisons qui dussent nous empêcher de nous défaire de notre patrimoine , lorsqu'il étoit question de former un établissement plus agréable & plus avantageux dans un Pays charmant, où l'on se faisoit honneur de traiter civilement les étrangers , & où l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes sembloit nous inviter; que pour peu que nous pussions tirer d'argent de nos terres, il suffiroit non seulement pour le voyage, mais pour vivre commodément à Paris, jusqu'à ce que la Providence & la generosité des François nous procurassent quelque occasion de nous employer; qu'ayant passé utilement toute ma vie à l'étude, je ne devois pas douter que le Clergé de France ne me traitât avec distinction, & n'offrît aussi-tôt de l'exercice à mes talens; que nous trouverions facilement à nous défaire de notre sœur, soit en la mariant à Paris, où l'on disoit que la beauté étoit un chemin presque infaillible à la fortune, soit en la plaçant honorablement auprès de

de

de quelque Dame de la premiere distinction; que pour lui & Patrice, ils avoient chacun leur épée, & graces au Ciel assez de bon sang dans les veines, pour s'ouvrir une route honorable dans le metier des Armes, s'il ne se presentoit rien de plus avantageux pour leur établissement; qu'ils avoient besoin seulement que je continuasse de leur servir de pere, comme j'avois fait jusqu'alors avec une bonté extrême; & qu'ils avoient tant de confiance dans ma sagesse & dans mon affection, qu'ils se promettoient toute sorte de prosperités sous ma conduite.

L'air dont il accompagna ce discours, me fit connoître encore plus que ses raisons, qu'il étoit absolument déterminé à partir, & que je ne gagnerois rien à combattre cette résolution. Mon embarras fut extrême. Je ne pouvois disconvenir que le parti qu'ils vouloient prendre, ne fût assez avantageux pour leur fortune; & que dans l'age où ils étoient, avec si peu d'esperance  
d'è-



d'être jamais employés en Irlande ni même en Angleterre, ils n'eussent raison de penser à s'établir dans quelque État Catholique. Mais je ne trouvois pas que mes interêts fussent les mêmes, ni par conséquent que je dusse me laisser ébranler par les mêmes motifs. Si je n'écoutois que mon inclination, j'étois satisfait de mon Bénéfice, & l'ambition ne m'avoit jamais fait former d'autres vues. Si je consultois mon devoir, il me sembloit qu'étant attaché par la Providence au Troupeau qu'elle m'avoit confié, je ne pouvois l'abandonner sans infidélité. Je voyois arriver tous les jours en Irlande des Missionnaires de France, & des Pays-Bas, qui quittoient leur Patrie par le seul zele de la Religion, & qui venoient employer toute leur vie à l'instruction des Catholiques, ou à la conversion des Protestans. Devois-je marquer moins de zele que des étrangers pour le salut de mes compatriotes? Des considerations si justes auroient dû me retenir en Irlande malgré moi-même,



même, quand j'aurois eu quelque panchant à la quitter; & elles devenoient encore plus fortes lorsqu'elles se trouvoient jointes au goût que j'avois naturellement pour le séjour de Killerine, & pour mon emploi.

Cependant après avoir fait inutilement quelques nouveaux efforts pour faire changer de dessein à mes freres & à ma sœur, je me trouvai extrêmement partagé entre la tendresse que j'avois pour eux, & les raisons qui devoient m'arrêter. Les laisser partir seuls, & les abandonner à eux-mêmes, étoit une autre espece de crime dont je ne me sentois pas capable. Je me souvenois des dernieres volontés d'un pere mourant, & des saintes promesses par lesquelles nous nous étions engagés en sa présence, eux à me respecter & à m'obéir, & moi à les aider par mes soins & par mes conseils. Cet engagement étoit le plus sacré de mes devoirs. Je faisois reflexion d'ailleurs que les liens de la nature l'emportent par eux-mêmes sur toute autre sorte d'obligations ;

tions; & que si l'amour du prochain nous est ordonné par l'Evangile, c'est sans doute avec une juste proportion, dont les differens degres de proximité doivent toujours être la regle. Je n'avois rien de si proche que mes freres & ma sœur; je les aimois tendrement; ils meritoient mon affection. Ajoutez que du caractère dont je les connoissois, ils avoient besoin tous trois presqu'également d'un guide, jusqu'à l'âge du moins où le feu des passions se rallentit. Enfin cette derniere pensée leur fit emporter la balance. Il est certain, leur dis-je, que je me dois à vous plus qu'au reste du monde; mais c'est en supposant que votre affection répondra toujours à la mienne, & que vous observerez religieusement mes conseils, puisque c'est le motif qui vous fait desirer que je parte avec vous. Ils me le promirent avec joie. En consentant ainsi à les accompagner, je pris une autre résolution, dont je fus d'autant plus satisfait, qu'elle servit en quelque sorte à concilier  
tous

tous mes devoirs. Ce fut de ne pas me défaire absolument de mon Bénéfice, & de faire regarder mon départ comme un voyage de courte durée, que j'entreprendois seulement pour conduire ma famille en France. Je remis le soin de mon Troupeau entre les mains de mon Vicaire. Mon intention étoit effectivement de reprendre quelque jour ce cher dépôt, & de retourner en Irlande aussi-tôt que ma présence cesseroit d'être nécessaire à mes freres & à ma sœur. Mais le Ciel me préparoit un autre sort, & le tenoit caché sous ses voiles impenetrables de l'avenir. J'allois commencer le cours de vie le plus étrange dont il y ait jamais eu d'exemple dans un homme de mon caractère & de ma profession, & me trouver comme forcé à le suivre, par un enchaînement d'aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien le soin que je vais prendre de les écrire, pour les rendre utiles à l'instruction du Public.

George n'épargna rien pour trou-



ver promptement une occasion favorable de vendre le bien de nos ancêtres. Dans un pays moins désert que l'Irlande, il en eût pu tirer de quoi nous assurer une condition honnête, en quelque endroit de l'Europe que nous eussions choisi notre asile: mais tout étoit alors à si vil prix, sur-tout dans notre misérable Province, qu'il eut peine à faire trois mille pistoles de ce qui n'en valoit pas moins de dix mille. Il ne put même se défaire de quelques biens de campagne, qui étoient dans le voisinage de Killerine; de sorte qu'étant réduit à la nécessité de les abandonner tout-à-fait, je ne trouvai point d'autre expédient que de les laisser au même Ecclesiastique à qui j'avois confié le soin de mon Troupeau. Il les reçut avec la liberté de les faire valoir à son profit, & sans autre charge que de les remettre fidèlement à ceux qui les redemanderoient par ses ordres.

Notre départ ne fut pas différé longtems. Mes freres étoient convenus avec M. des Pesses que  
nous



nous profiterions de son vaisseau pour le passage. Il eut l'honnêteté de nous promettre qu'en notre faveur il relâcheroit à Dieppe, d'où le chemin est court & facile jusqu'à Paris. Nous gagnâmes heureusement ce port. M. des Pesces prit terre avec nous par civilité, & sa compagnie nous procura une rencontre si avantageuse, que nous en tirâmes le plus heureux augure pour la suite de nos entreprises. Etant le soir avec nous dans l'hôtellerie où nous étions logés, il y apperçut un Marchand François de sa connoissance, avec sa femme qu'il connoissoit aussi, & quelques enfans qu'ils avoient avec eux. Il les salua honnêtement; mais la contrainte & l'embarras qu'ils marquerent en le voyant, lui firent juger qu'ils étoient fâchés d'avoir été reconnus. Il avoit l'esprit pénétrant. Comme il les connoissoit pour Protestans, & que rien n'étoit alors si commun que d'en voir passer un grand nombre dans nos Iles pour y professer leur Religion, dont l'exercice

étoit interdit en France par les Edits du Roi, il ne douta pas un moment qu'ils ne fussent du nombre de ces fugitifs, & que la crainte d'être arrêtés n'eût causé la peine qu'ils avoient marquée de le voir. Lui, qui étoit fort éloigné de leur rendre de mauvais offices, se hâta au contraire de les délivrer de ce soupçon, en les assurant qu'il pénétrait à-la-vertité leur dessein, mais que loin de s'opposer au mouvement de leur conscience, il admireroit le zele qui leur faisoit préférer leur Religion à leur fortune. Ce discours ayant fait naître leur confiance, ils ne craignirent point de souper avec nous, après nous avoir prié de ne laisser rien échapper dans l'hôtellerie qui les trahît. Nous admirâmes en soupant la bizarrerie de cette rencontre, & nous fîmes diverses reflexions sur la conduite du Ciel, qui permet quelquefois que l'Erreur & la Verité ayent tant de ressemblance dans leurs effets. Chacun de nous tournoit cette pensée à son avantage; mais c'étoit-là justement ce qui causoit notre admi.

miration. Le Marchand abandonnoit sa patrie , pour aller jouir dans la nôtre de ce que nous venions chercher dans la sienne; car si la Religion n'étoit pas le seul motif qui nous amenoit en France , c'étoit du moins le principal , puisque sans cela nous aurions pu penser à nous établir en Angleterre. Nos vues étoient donc en effet les mêmes ; & nos principes étant néanmoins si opposés que les uns ne pouvoient être vrais sans supposer la fausseté des autres , nous étions obligés de reconnoître qu'en faisant un des plus grands sacrifices que des hommes puissent faire au Ciel , nous faisons les uns ou les autres une démarche fautive & inutile.

Après quelques aspirations ferventes que cette pensée nous fit pousser pour la conversion les uns des autres , M. des Pesses prit occasion de notre entretien pour demander au Marchand s'il avoit eu assez d'adresse ou de bonheur pour mettre tous ses biens à couvert. Il répondit que la principale



cipale partie consistant en marchandises de transport & en argent comptant, il avoit eu la précaution de les faire passer à Londres avant son départ de Paris; mais que la crainte de se trahir lui-même par quelque indiscretion, l'avoit empêché de se défaire d'une jolie maison de campagne qu'il avoit à quelque distance de la ville, & qui tomberoit sans doute au pouvoir de ses parens lorsqu'ils seroient assurés de son évasion. Le Ciel, s'écria M. des Pesses en s'adressant au Marchand & à moi, le Ciel m'inspire une pensée qui peut vous être à tous deux d'un extrême avantage. Vous avez laissé, me dit-il, quelques terres en Irlande, & Monsieur en laisse une aux environs de Paris. Puisque vous êtes résolus tous deux de changer de patrie, que ne faites-vous ensemble un échange de biens, qui servira du moins à vous faire sauver quelque chose du naufrage, & qui empêchera que des étrangers ne profitent de vos dépouilles? Je n'y vois nulle diffi-



difficulté, ajouta t il ; car vous ne vous arrêterez point à l'inégalité des lots, de quelque côté qu'elle puisse être, puisque vous êtes déjà déterminés à tout perdre ; & j'offerois vous garantir qu'avec le motif qui vous conduit chacun de votre côté, vous obtiendrez sans peine, vous en France, & vous en Angleterre, d'être mis en possession des biens l'un de l'autre. Munissez-vous seulement tous deux d'un Acte de vente ou de donation, qui vous serve de fondement pour y prétendre. Un peu de faveur & de protection fera le reste.

Le Marchand ne parut pas incertain un moment, lorsqu'il fut assuré par M. des Pesses que j'avois laissé effectivement quelques biens en Irlande ; ni moi, après avoir reçu les mêmes assurances. Nous ne pensâmes plus qu'à faire les deux Actes dans les formes ordinaires, & nous nous séparâmes, également satisfaits les uns des autres. Je n'oublierai point le nom de cet honnête homme, à qui notre famille est ainsi redevable des pre-

mices de son établissement en France. Il se nommoit Mr. de Lezeau. La reconnoissance que nous crûmes lui devoir, & qui n'étoit pas diminuée par celle qu'il nous devoit lui-même, nous porta à demeurer huit jours à Dieppe pour favoriser son départ.

Je fus fort étonné lorsque nous nous disposâmes à quitter cette ville, d'entendre dire à M. des Pesses que son dessein étoit de nous accompagner jusqu'à Paris, & que se reposant sur la sagesse de son Lieutenant, il lui laisseroit la conduite de son vaisseau pendant le reste de la route. Je ne m'y opposai que foiblement, comme on fait à une civilité excessive qu'on n'est pas fâché de recevoir. Ayant fait un long séjour à Paris, il pouvoit nous y rendre des services considérables en arrivant, & surtout nous faciliter les moyens de tirer quelque fruit de l'Acte de M. de Lezeau. Mais cette ardeur de nous obliger me fit ouvrir les yeux sur une chose, dont je n'avois pas  
eu

eu jusqu'alors la moindre connoissance. M. des Pesses étoit devenu sensible au mérite de ma sœur, il ne pouvoit se résoudre à la quitter. Ainsi ce que je croyois devoir à sa politesse, n'étoit qu'un effet de l'amour. Cette découverte ne me causa pas d'inquiétude. Au contraire, dans l'espérance où j'étois que l'esprit & la beauté de Rose pourroient lui servir de recommandation en France pour trouver quelque établissement avantageux, je me flatai que sans aller plus loin, sa bonne fortune lui offroit dans M. des Pesses tout ce qu'elle pouvoit désirer. Il étoit jeune & bien fait, sa dépense me faisoit juger qu'il étoit riche; & quoiqu'il ne fût point d'une naissance égale à la nôtre, la situation de nos affaires & la qualité d'étrangers devoient nous rendre moins délicats sur cette inégalité.

Je vis donc d'un œil fort tranquille son assiduité auprès de ma sœur, & les marques qu'il lui donnoit continuellement de son affec-

tion. Mes deux freres qui s'en aperçurent comme moi, les regarderent de même; & lorsqu'ils m'eurent fait connoître ce qu'ils avoient remarqué, nous nous accordâmes tous trois à penser que la recherche de M. des Pesses étoit un avantage pour elle & pour nous. L'opinion que nous avions prise de lui ne fit qu'augmenter à Rouen, où il nous procura la connoissance d'un grand nombre d'honnêtes gens qui étoient les amis de son pere ou les siens, & de qui nous tirâmes adroitement tous les témoignages qui pouvoient nous assurer de son bien, & sinon de la noblesse de sa famille, du moins de la considération où elle étoit dans son pays, & du rang honorable qu'elle y tenoit dans la Robe & dans le Commerce. Nous reçûmes même à Rouen quelques Lettres de recommandation de plusieurs personnes du premier ordre, auxquelles il avoit communiqué l'échange de biens que j'avois fait avec Mr. de Lezeau, & qui nous offrirent en  
fa



sa faveur tout le crédit qu'ils avoient à la Cour par eux-mêmes ou par leurs amis.

Nous arrivâmes à Paris dans un tems où l'abondance y regnoit, & où le luxe & les plaisirs paroissoient être de toutes les conditions. Ce spectacle fut nouveau pour nous, qui n'avions vu jusqu'alors que de la pauvreté & de la misère dans les villes désertes d'Irlande. Je remarquai d'une manière sensible l'effet que ce changement produisit sur mes freres & sur ma sœur. Avant que de penser à des entreprises sérieuses, nous prîmes quelques jours pour nous remettre de la fatigue du voyage. Mais je fus le seul qui profitai de ce repos. Du matin au soir mes freres étoient à parcourir la ville, à lier des connoissances, & à s'introduire dans tous les lieux où ils pouvoient obtenir la liberté d'entrer. Ma sœur passoit les jours entiers à sa fenêtre, avec une curiosité avide de tout voir & de tout entendre, & comme enchantée de la magnificence des habits & des

C 7

équi-

équipages qui se présentoient à ses yeux. Le soir, lorsque l'heure du souper nous rassembloit, j'étois obligé d'effuyer les recits éternels de George, qui nous racontoit tout ce qu'il avoit vu; & ceux de Rose, qui n'étoit pas moins charmée de tous les objets qui l'avoient occupée dans son poste. Le goût, ou plutôt la passion qu'ils avoient pour le monde, se déclaroit jusques dans l'air de leur visage & dans le ton de leurs discours. Je ne doute pas que leur imagination ne les servît fidèlement pendant le sommeil, & qu'elle ne leur représentât encore plus vivement ce qu'ils avoient admiré pendant le jour. Patrice au contraire revenoit mélancolique & rêveur. A peine ouvroit-il la bouche pour prononcer quelques paroles. Ils paroissoit méditer quelque chose d'extraordinaire, sans que je pusse démêler si sa rêverie venoit de tristesse ou de joie.

De quelque maniere qu'elle dût être expliquée, j'en augurai mieux que de la dissipation excessive des deux

deux

deux autres. M. des Pesses avoit pris un logement different du nôtre ; & sa premiere attention en arrivant , avoit été de s'informer dans quel état Mr. de Lezeau avoit laissé ses affaires à son départ. Il les trouva telles que nous l'avions appris de lui-même. Ses parens assurés de sa fuite n'avoient pas balancé à se mettre en possession de ce qui lui avoit appartenu, & la maison de campagne n'avoit pas été oubliée. Quoique nous dussions nous attendre à quelques difficultés pour faire valoir nos droits, le zele & l'industrie de M. des Pesses vinrent à bout de les lever. Il ne me laissa point d'autre peine que celle de rendre quelques visites à M. le Chancelier , à M. le Premier Président , & à M. l'Archevêque de Paris. La protection de ces trois Seigneurs, qu'il avoit eu le credit de nous menager, abregea les procédures , & nous rendit enfin possesseurs paisibles du bien de M. de Lezeau. Nous remerciâmes la Providence de nous avoir

avoir accordé si facilement cette petite retraite, dont la première vue nous avoit paru extrêmement agréable. Elle est à trois quarts de lieue de Paris, & dans une situation si charmante qu'elle peut passer pour un lieu de delices.

Après nous avoir rendu cet important service, M. des Pesses, qui ne pouvoit pas douter de notre reconnoissance, & qui avoit eu plus d'une occasion de s'assurer de notre estime, chercha le moyen de s'ouvrir à moi sur les intentions qu'il avoit pour ma sœur. Il ignoroit entierement que je les eusse penetrées. Son compliment fut court & sans affectation, mais prononcé d'un ton fort timide. Je lui répondis aussitôt d'un air à guerir sa défiance, qu'il ne me demanderoit jamais rien que je ne fusse disposé à lui accorder; que sa generosité & le zele qu'il avoit marqué pour les interêts de notre famille, meritoit ce juste retour; que je me croyois même très heureux qu'il nous offrît lui-même l'occasion de nous acquitter,

ter,



ter, en fatisfaisant fon cœur par l'endroit le plus tendre; enfin que s'il eftimoit affez ma fœur pour fouhaiter d'en faire fon époufe, non feulement j'y donnois les mains de bon cœur, mais que s'il ne l'avoit pas encore difpofée elle-même à confentir à leur mariage, je lui promettois d'employer mes foins pour la rendre telle qu'il defiroit. La joie qu'il fit paroître de cette réponfe, me fit connoître alors pour la première fois ce que je n'ai jamais fenti par expérience, mais ce qu'une infinité d'autres exemples ne m'ont que trop confirmé dans la fuite: je veux dire que le tranfport où je vis M. des Pefles, qui étoit naturellement mefuré dans toutes fes actions, m'apprit non feulement que l'amour eft une paffion violente, mais qu'elle s'empare de l'imagination auffi fouverainement que du cœur; & qu'étendant fa tyrannie fur le corps & fur l'ame, elle trouble tout à la fois le fang & la raifon.

Ce tendre jeune-homme fe laiffa  
tom.

tomber à mes genoux, qu'il em-  
brassa avec un mouvement tout  
passionné; & ne trouvant point de  
termes pour s'exprimer, il y de-  
meura quelque tems dans un silen-  
ce plus éloquent que toutes les  
expressions. Enfin, revenant à lui-  
même, il me fit les remerciemens  
les plus vifs; & la moindre chose  
qu'il m'offrit, fut la disposition de  
sa vie & de sa fortune. J'avois été  
fort éloigné jusqu'alors de le croire  
si amoureux. Mais ce qu'il ajou-  
ta fit croître encore l'idée qu'il  
venoit de me donner de sa passion.  
Comme il n'y a rien de si aimable  
au monde que Mademoiselle Rose,  
me dit-il, il est impossible aussi  
qu'elle inspire jamais plus d'amour.  
C'est un secret que je vous ai ca-  
ché jusqu'à présent, & dont elle ne  
fait elle-même qu'une partie; car  
il n'est pas croyable qu'elle eût la  
dureté qu'elle marque pour moi, si  
elle connoissoit toute ma tendresse.  
Là-dessus il me raconta que sa pas-  
sion étoit née en Irlande; que dès  
ce pays-là il avoit eu la hardiesse de  
la

la déclarer; que loin d'être rebuté, il avoit trouvé d'abord assez d'indulgence pour esperer beaucoup de l'avenir, & qu'il avoit continué de se flater depuis Killerine jusqu'à Paris: mais que par un changement dont il ignoroit la cause, & qui le mettoit au desespoir, il se trouvoit depuis quelque tems si reculé dans ses esperances, qu'il n'osoit plus aborder ma sœur qu'en tremblant; qu'au-lieu de cette douceur & de cette bonté dont elle ne lui refusoit pas quelques marques legeres, elle ne le traitoit plus qu'avec un mépris & des dedains qui lui perçoient le cœur; que c'étoit cette raison qui lui avoit fait naître la pensée de s'ouvrir à moi, pour se rendre un peu plus hardi par mon approbation, s'il étoit assez heureux pour l'obtenir; que la crainte avec laquelle il avoit ouvert la bouche pour s'expliquer, ne pouvoit être égalée que par la joie qu'il ressentoit de ma réponse; que l'estime & l'amitié dont j'avois bien voulu l'assurer, étoient pour lui une consolation des plus douces; mais que si  
je

je lui permettois d'en attendre quelques témoignages, c'étoit en le rétablissant dans le cœur de Rose que je lui rendrois le seul service auquel il pût être sensible.

J'écoutai avec beaucoup d'attention un discours dont tous les termes étoient fort nouveaux pour moi. Je ne pouvois ajouter à ma première réponse, que la confirmation de ce que j'avois déjà promis. Je suis d'un âge, dis-je au triste Mr. des Pesses, & d'une profession qui ne me permettent guères d'entrer dans le secret de vos petits chagrins d'amour. Cependant le détail que vous m'avez fait servira à redoubler le desir que j'ai de vous obliger, & je parlerai aujourd'hui à ma sœur dans le sens le plus conforme à vos inclinations. En effet j'allai la chercher sur le champ. Je la trouvai dans sa chambre, occupée à se parer, & recevant les avis de George qui l'informoit des dernières modes, & qui l'aidoit à les suivre. Je leur demandai quel étoit le dessein d'une parure si affectée? George



ge répondit qu'il avoit proposé à sa sœur de la conduire à la promenade, & qu'étant à Paris il ne convenoit point qu'elle fût vêtue comme une Villageoise d'Irlande. N'ayant aucune raison d'interpréter mal cette réponse, je me contentai de leur faire une courte morale sur la superfluité de certains habillemens, & sur la puerilité des modes. En France, leur dis-je, il est vrai qu'on se rendroit ridicule en refusant d'observer les modes; mais je sai qu'en France même on fait pitié aux personnes de bon sens, lorsqu'on les suit avec trop d'affectation. Retenez cette regle, ajoutai-je, qui est d'un excellent Auteur François: „ Les femmes „ raisonnables reçoivent les mo- „ des, & n'y ajoutent rien; elles „ ne sont jamais les premières à les „ suivre, ni les dernières à les quitter. „ Ils ne purent s'empêcher d'approuver ma réflexion, mais ils n'étoient plus l'un & l'autre en état de la goûter & de la suivre.

Je changeai de discours pour apprendre à Rose le motif qui m'amenoit

menoit dans sa chambre. Je lui expliquai naturellement le dessein de M. des Pesses, & les sentimens qu'il avoit pour elle. J'ajoutai que dans l'état de notre fortune, je regardois la proposition qu'il m'avoit faite de l'épouser, comme un véritable avantage; & que si elle prenoit mon conseil, j'étois d'avis qu'elle acceptât sa main sans balancer. George étoit témoin de cet entretien, & je ne doutois point qu'ayant marqué à Dieppe les mêmes sentimens que moi à l'égard de ce mariage, il ne joignît ses instances aux miennes pour y faire consentir sa sœur. Cependant il fut le premier à répondre qu'il étoit surpris de me voir oublier sitôt de qui nous étions nés, & proposer un Marchand de vin pour époux à la fille du Comte de.....; que pour lui, s'il avoit quelque conseil à donner à sa sœur, c'étoit de demeurer fille toute sa vie, plutôt que de consentir à une alliance si inégale. Rose ne me fit entendre que quelques paroles, mais qui marquoient la même répugnance

à se rendre. Le cœur ne se conduit pas par contrainte. D'ailleurs quelque supériorité que l'âge & le respect volontaire de mes freres & de ma sœur m'eussent fait prendre sur eux jusqu'alors, il ne m'étoit jamais arrivé de les traiter avec hauteur, ni d'exiger d'eux plus que de l'amitié. Ainsi, sans marquer à Rose que je fusse mécontent de sa réponse, je me bornai à lui représenter toutes les raisons qui m'avoient persuadé moi-même de l'avantage qu'il y avoit pour elle à recevoir les offres que je lui faisois; & pour satisfaire à la parole que j'avois donnée à M. des Pesses, je lui recommandai de traiter du moins avec un peu plus d'honnêteté & de complaisance un homme à qui nous avions de si justes obligations. Mes dernières paroles la firent sourire; & sans s'expliquer davantage, elle regarda George d'un air qui signifioit quelque chose, mais que je ne pus comprendre.

Ils sortirent ensemble. La nuit étoit fort avancée lorsqu'ils revinrent



rent au logis. Quelque inquiétude que m'eût causé leur absence, j'avois encore si bonne opinion de leur conduite, que je m'étois mis au lit à l'heure ordinaire, de sorte que je ne fus informé que le lendemain de celle de leur retour. Le hazard me fit apprendre aussi avant leur reveil, dans quelle occupation ils avoient passé la meilleure partie de la nuit. M. des Pesses m'étant venu voir le matin, n'attendit pas que je lui eusse rendu compte de ce que j'avois fait la veille en sa faveur pour me faire connoître l'opinion qu'il en avoit déjà. Il me dit d'un air affligé, que personne n'étoit si à plaindre que lui, & qu'il n'avoit même plus d'espérance dans mes promesses & dans les secours de mon amitié. Il raconta que l'envie de dissiper un peu ses chagrins l'ayant conduit la veille à la Comédie, il y avoit vu Rose, mais dans une parure si brillante, qu'il n'avoit pu croire qu'elle y fût venue sans dessein; qu'en effet la

Lo.



Loge où elle étoit d'abord feule avec fon frere , s'étoit remplie peu à peu de jeunes Seigneurs , qui n'avoient point tardé à lier connoiffance avec elle ; qu'il en étoit furvenu un plus âgé , auquel les autres avoient cédé la place , par déférence apparemment , & qu'il n'avoit pas ceflé un moment de marquer une vive admiration pour fes charmes ; que s'étant informé qui il étoit , on lui avoit appris que c'étoit le Duc de . . . . . c'est-à-dire , ainfi qu'on l'en avoit afuré en même tems , l'homme de la Cour de France qui étoit le plus passionné pour les femmes , & qui refpectoit le moins l'honneur & les bienséances pour fe fatisfaire : qu'après le fpectacle ce Seigneur avoit offert apparemment fon caroffe à Rose , mais qu'il étoit certain qu'elle y étoit montée avec le Duc & mon frere ; qu'il avoit eu la curiosité de les fuivre , & qu'il les avoit vu descendre à l'Hôtel de . . . . . où le Prince

Tome I.                    D                    de

de ce nom donnoit un grand souper qui devoit être suivi du Bal; que l'amour ou plutôt la jalousie, l'avoit porté à se masquer pour s'introduire dans l'assemblée sous ce déguisement, & que pendant une partie de la nuit il y avoit vu Rose briller, danser, s'attirer les regards, recevoir les complimens & les flateries qu'on lui faisoit sur sa beauté, & marquer sur-tout beaucoup de complaisance & d'attention pour le Duc, qui ne s'étoit pas éloigné d'elle un moment; qu'à la vérité son frere ne l'avoit pas quittée non plus; mais que pour lui, à qui cette funeste nuit faisoit ouvrir les yeux, il ne voyoit que trop par le changement des inclinations de Rose, qu'il n'avoit plus rien à esperer de son affection.

Non seulement le chagrin de M. des Pesses m'inspira beaucoup de compassion pour ses peines, mais par un pressentiment de celles dont j'étois menacé, je me trouvai presque aussi inquiet.

&

& aussi affligé que lui. Je commençai à ouvrir aussi les yeux sur les difficultés de l'emploi dont je m'étois chargé, & sur le danger où j'étois de voir mes conseils méprisés par mes freres & par ma sœur. Les querelles & la division ne pouvoient manquer d'en être la suite; & par une conséquence encore plus triste, je prévoyois qu'ils alloient tomber dans le libertinage, perdre de vue les raisons qui nous avoient amenés en France, oublier qu'ils ne pouvoient s'y procurer un établissement solide que par leur sagesse & leur bonne conduite, dissiper peut-être follement le peu de bien que nous y avions apporté, & m'obliger à la fin de les abandonner pour retourner à Kille-  
rine. C'étoit pénétrer bien avant dans l'avenir, que de porter déjà si loin ma prévoyance & mes craintes: mais si l'on considère, comme je faisois alors, qu'après m'être engagé au voyage de France presque malgré moi, & sans



autre motif que mon affection pour ma famille, j'avois droit d'attendre que je trouverois toujours dans mes freres & dans ma sœur la docilité & la soumission qu'ils m'avoient promises; on ne fera pas surpris, que je fusse vivement piqué du changement de leurs manieres, & que je donnasse une si mauvaise explication aux premieres apparences du dereglement de leur conduite. Aussi pris-je sur le champ la résolution de m'expliquer avec eux, & de leur déclarer nettement qu'ils n'avoient point de fond à faire sur moi, s'ils ne répondoient aux idées qu'ils m'avoient fait concevoir en Irlande.

Je priai M. des Pesses de se retirer, pour me laisser la liberté d'executer mon dessein. Je les fis appeller aussi-tôt tous trois, & quoique je n'eusse rien appris sur le compte de Patrice qui meritât aussi mes reproches, je crus qu'une leçon de morale ne pouvoit lui être inutile. Ils vinrent. Je  
leur



leur recommandai d'un ton honnête d'écouter avec attention quantité de choses importantes que j'avois à leur dire. Je commençai par leur rappeler dans quelles dispositions ils m'avoient témoigné qu'ils étoient, lorsqu'ils m'avoient fait la première proposition du voyage de France. Vous avez su me persuader, leur dis-je, que votre vue étoit d'accorder les devoirs de votre Religion avec ceux de votre naissance; c'est-à-dire de chercher un pays où vous pussiez esperer de vous rendre propres à quelque chose dans le monde, sans être obligés de quitter la foi de vos ancêtres, pour vous attirer les faveurs de la fortune. J'avoue qu'un tel motif a pu vous faire souhaiter avec raison d'abandonner votre patrie. Pour moi, vous savez quel a été le mien. Je n'en ai point eu d'autre que ma tendresse pour vous, & le souvenir des promesses que j'ai faites à un pere expirant. J'étois tranquille à Killerine. L'am-

bition ne me portoit à rien qui ne s'accordât avec les devoirs de ma conscience. Ma fortune étoit bornée par mes propres desirs. Cependant je n'ai pas fait difficulté d'abandonner mon emploi, le seul peut-être qui convenoit à mes inclinations, pour me rendre le chef & le guide de vos entreprises. C'est la qualité que vous m'avez forcé d'accepter. Mais vous souvenez-vous à quelles conditions j'y ai consenti? La première étoit, que vous prendriez ici toutes les voies qui conviennent à l'honneur & à la Religion pour vous conduire à quelque établissement. La seconde, que vous n'entreprendriez rien sans me communiquer vos dessein & sans avoir reçu mes conseils. Si vous avez été fidèles à ces deux promesses, je le ferai à toutes les miennes, & j'attens du Ciel qu'il benira nos entreprises. Mais si vous êtes déjà tels que j'ai honte de vous le reprocher, & que vous rougiriez sans doute de me l'entendre dire, comment vous flatez-vous que  
je

je puisse approuver vos desordres, & conserver la moindre liaison avec vous ? Alors sans leur laisser un moment pour se reconnoître, je leur repetai tout ce que j'avois appris de M. des Pesses, & j'affectai de donner un tour odieux aux circonstances mêmes les plus legeres & les plus excusables. Une fille, dis-je à ma sœur, qui dans moins de quinze jours a renoncé à toute bienfiance & à toute pudeur ; qui va se livrer d'elle-même aux caresses & aux flateries des hommes ; qui se trouve en liaison tout d'un coup avec le Seigneur le plus débauché de la Cour : un jeune homme, continuai-je avec la même chaleur en m'adressant à mon frere, qui se rend le ministre des mauvaises inclinations de sa sœur, qui lui ouvre lui-même le chemin de la débauche, qui cherche volontairement à se perdre, & qui entraîne toute sa maison avec lui dans le précipice ; quelle étrange maniere de travailler à s'établir en France par les voies de l'honneur, & pour



la cause de la Religion? ou plutôt, quel horrible commencement de ruine & d'infamie!

On voit que mes reproches les plus vifs tomboient sur Rose, quoique ce fût George sans doute qui fût le plus coupable. Mais je ne faisois point cette difference sans dessein. L'honneur des personnes de son sexe étant plus délicat que celui des hommes, & les précautions par conséquent plus nécessaires pour assurer leur conduite & leur reputation, j'étois bien aise d'effrayer ma sœur par les plus affreuses images du vice & de la honte, & de grossir un peu son imprudence & ses fautes. Aussi fut-elle si frappée de mon discours, qu'elle se mit à verser un ruisseau de larmes, tandis que George employoit tout son esprit pour donner un tour favorable à ce qu'ils avoient fait ensemble. Il avoit cru, me dit-il, que suivant le projet que nous avions formé dès l'Irlande, de marier Rose honorablement, ou de la placer auprès de quelque Dame de distinction,



tion, il étoit à propos qu'elle se fît voir dans le monde, & qu'elle s'y fît quelques connoissances; qu'il l'avoit menée dans cette vue à la promenade & à la Comedie, qu'il n'avoit pu empêcher qu'elle n'y fût traitée civilement par plusieurs personnes de qualité & d'honneur; qu'au reste il ignoroit quel étoit ce Seigneur débauché avec lequel je l'accusois d'être en liaison; qu'à la verité Monsieur le Duc de. .... après s'être approché de Rose & s'être informé du nom de notre famille, leur avoit fait à tous deux des offres d'amitié & de service, & leur avoit proposé de les produire à l'Hôtel de. ....; que c'étoit sans doute une Maison où l'on pouvoit entrer sans honte; qu'ils y avoient été reçus avec distinction; & que devant penser à faire leur entrée dans un certain monde, c'étoit un bonheur pour eux d'en avoir trouvé si facilement l'occasion; qu'il s'applaudissoit en particulier d'avoir obtenu à si peu de frais l'estime & la protection d'un

Seigneur tel que le Duc de.....; qu'il lui avoit promis de prendre en main les interêts de notre famille, & qu'il avoit poussé la bonté & la complaisance jusqu'à s'informer du détail de nos affaires & du lieu de notre demeure; enfin que ne voyant rien dans tout ce qui s'étoit passé qui meritât le nom de desordre, de crime, de débauche, il étoit surpris de la dureté avec laquelle je le traitois, & des titres odieux que j'avois donné à sa conduite.

Si cette apologie étoit sincere, il est certain que je ne pouvois l'accuser que d'imprudence. Peut-être ignoroit-il encore le caractere du Duc, & le danger auquel il venoit d'exposer sa sœur. Cette pensée me fit adoucir un peu mes expressions. Je veux bien avouer, lui dis-je, que vos intentions peuvent vous rendre plus excusable, mais elles n'empêchent point que vous n'ayez tort dans le fond, puisque ce qui pouvoit convenir ici à vos interêts, étoit tout-à-fait con-  
trai-

traire à l'honneur de Rose. Avec quelque sagesse qu'elle ait pu se conduire, quelle opinion a-t-on dû prendre d'une fille, qui a choisi pour guide, aux premiers pas qu'elle a faits dans le monde, un Seigneur décrié par ses vices; qui s'est fait présenter par sa main, qu'on a vue sortir avec lui de son carrosse, & qui a passé familièrement toute la nuit à l'entretenir? Je vous apprens, ajoutai-je en regardant Rose, que soit injustice ou raison, les jugemens du monde se forment toujours sur les premières démarches. Peut-être le coup mortel est-il déjà porté à votre réputation. Ignorez-vous que cette perte ne se répare jamais? D'ailleurs, pour peu que vous eussiez réfléchi tous deux sur la situation présente de notre fortune, vous auriez dû juger que ce n'est point par la Comédie & par le Bal qu'il faut commencer l'ouvrage de notre établissement. Si ces frivoles occupations sont quelquefois pardonnables, ce ne peut être qu'a-

D 6 près



près qu'on a satisfait à tous ses devoirs ; & le plus important des vôtres est de vous attirer les faveurs du Ciel par une conduite réglée , qui vous fasse mériter ici l'estime & la protection des honnêtes gens.

Je ne m'arrête à ce détail que pour justifier ma propre conduite, & pour faire voir qu'il n'y avoit point d'injustice dans mes plaintes, ni trop de rigueur dans mes conseils. Cependant je ne pus réussir à les faire goûter à mon frere. Il s'obstina à prétendre que je ne devois point le condamner , d'avoir profité d'une si heureuse occasion de se faire des amis & des protecteurs ; & pour ce qui regardoit l'honneur de Rose , il soutint avec la même opiniâtreté , qu'elle n'avoit pu donner le moindre fondement aux soupçons ni à la médifance lorsqu'elle étoit avec lui , & qu'elle s'étoit comportée avec la retenue qui convenoit à son sexe.

Nous nous séparâmes , assez mal satisfaits l'un de l'autre. Rose me fit quelques excuses en quittant ma  
cham-



chambre, & j'eus du moins la satisfaction de croire qu'elle avoit reçu mes avis plus docilement que son frere. Ce n'est pas que je le soupçonnasse dans le fond, de s'être rien proposé de contraire au devoir, ni d'être moins jaloux que moi de l'honneur de sa sœur; mais je remarquois avec chagrin que nos idées sur cet article étoient tout-à-fait différentes. Il n'attachoit l'honneur d'une femme qu'à la sagesse extérieure de la conduite & des manieres, & ne redoutant que la censure des hommes, il croyoit la reputation de sa sœur en sûreté lorsque le dehors étoit à couvert. Pour moi qui considérois les choses d'un autre œil, je faisois peu de fond sur des vertus qui ne tirent pas leur source de plus loin; & connoissant sur-tout le caractère de Rose, je craignois avec raison que son cœur ne fût capable de s'amollir; d'où il arriveroit tôt ou tard, que malgré son courage à sauver les apparences, elle se trahiroit par quelque foiblesse, ou

qu'elle auroit du moins à combattre infiniment pour s'en défendre. En effet, je ne m'imagine rien de si affreux, que la condition d'une femme aimable, lorsqu'étant foible par le cœur, elle sent en même tems la nécessité des loix qui l'obligent à se contraindre. Quel horrible état que d'avoir sans cesse de la violence à se faire, pour dérober aux yeux d'autrui, ce qu'on se plaît à nourrir délicieusement dans soi-même!

J'aurois donc souhaité, pour assurer tout à la fois le repos & la vertu de Rose, qu'elle n'eût commencé à voir le monde que par degrés. Son intérêt n'ayant pas eu moins de part que celui de ses frères à la résolution que j'avois prise de quitter l'Irlande, j'aurois eu le tems de fortifier son cœur, ou de l'armer du moins de défiance & de précautions. Mais depuis notre arrivée à Paris, George avoit pris sur elle un certain ascendant, qui me fit craindre de la trouver moins docile; & s'il étoit capable par sa vigilance & ses conseils, de faire  
d'elle

d'elle une femme sage suivant les idées du monde, il n'étoit propre à rien moins qu'à la rendre vertueuse.

Malgré le petit ressentiment qui nous restoit peut-être à tous deux, nous ne laissâmes pas de nous voir à l'heure du dîner avec les marques de notre affection ordinaire. J'observai ensuite la coutume que j'avois de me retirer à ma chambre, pour y passer seul une partie de l'après-midi. J'y étois depuis une heure ou deux, lorsque j'entendis le bruit d'un carosse qui s'arrêtoit à la porte du logis, & la voix de plusieurs personnes qui s'informerient où demouroit ma sœur. Je mis la tête à la fenêtre au moment qu'on leur apprenoit qu'ils étoient chez elle, & je vis descendre du carosse un homme vêtu magnifiquement qui se fit introduire dans la maison. Je ne pus douter un instant que ce ne fût M. le Duc de..... Une visite si peu prévue me jetta dans une étrange surprise, & j'eus peine à me persuader d'abord qu'u-  
ne



ne fille de l'âge de Rose osât l'accepter. Je m'attendois du moins que George trouveroit quelque moyen de la faire disparaître, & que se présentant aussitôt pour recevoir M. le Duc, il lui feroit civilement les excuses de sa sœur. Tout ce que j'attendois n'arriva point. Ce fut George à la vérité qui reçut le Duc, mais Rose ne se fit pas presser pour paroître, & son frere ne pensa pas même à l'en détourner. La conversation dura plus d'une heure, & me parut durer à moi plus de quatre jours. J'employai tout ce tems à me promener à grands pas dans ma chambre. J'en fis cent fois le tour, sans faire réflexion si j'étois assis ou debout. L'inquietude, le chagrin, l'impatience, & cent autres mouvemens qui m'agitoient, rendirent cette heure une des plus insupportables de ma vie.

Enfin le départ de M. le Duc me délivra de cette mortelle contrainte. Je ne veux pas le dissimuler. Soit charité chrétienne, soit tendresse pour ma sœur, soit zèle pour l'honneur

neur

neur de ma famille, je descendis brusquement de ma chambre, & gardant beaucoup moins de ménagemens que je n'avois fait la première fois, je fis à mon frere des reproches aussi vifs que ma crainte, & aussi pressans que le danger. Je ne balançai pas même à lui déclarer que si j'avois pris la démarche du jour précédent dans le sens le plus favorable, il ne m'étoit plus possible de m'aveugler sur ce qui se passoit à mes propres yeux; que cette visite du Duc de . . . paroïssoit concertée; que de quelques pretextes qu'on entreprît de la colorer, une personne de ce rang ne s'abaissoit point à venir voir une jeune Etrangere, sans biens, inconnue encore à Paris, s'il n'y étoit porté par des motifs plus forts que la civilité, & pour m'expliquer nettement, s'il n'avoit des vues conformes à ses vicieuses inclinations; que j'avois honte de penetrer plus avant dans ce mistere d'infamie; mais qu'à quelque prix que ce fût, & quelque moyen qu'il me fallût

em-

employer, j'empêcherois Rose assurément de s'écarter de son devoir, & je l'empêcherois bien lui-même de faire servir sa sœur de victime à son ambition.

Il m'écouta avec beaucoup de patience. Ensuite paroissant fort affligé de la défiance que je marquois de l'honnêteté de ses vues, il me pria de lui rendre plus de justice, & de ne pas croire que l'honneur de sa sœur lui fût moins cher qu'à moi. Il convint même que la visite de M. le Duc me déplaisoit avec raison, & il me protesta que loin d'y avoir contribué le moins du monde, il prendroit des mesures certaines pour empêcher qu'elle ne fût renouvelée à l'avenir. Mais après cette espece de réparation dont je commençois à être satisfait, je fus extrêmement surpris de l'entendre changer de ton & de langage. Mon frere, me dit-il avec un air de prudence qu'il savoit affecter mieux que personne, me permettez-vous à present de vous expliquer naturellement ce que je pense ? J'ai mille



mille raisons qui m'obligent au respect & à l'amitié que je vous porte; aussi remplirai-je toute ma vie ces deux devoirs. Mais je ne sai si je puis vous promettre la même docilité sur d'autres points. J'ai réfléchi sur les reproches dont vous m'avez accablé ce matin; & plus je m'examine, moins je m'en trouve digne. Nous ne considérons pas les choses du même côté. Vous êtes un homme d'Eglise, un vénérable Théologien, & je confesse que si nous étions destinés au même état, ma sœur & moi, nous ne pourrions mieux faire que de nous conduire par vos maximes. Mais notre naissance & notre inclination nous destinant au monde, cette vocation demande une conduite toute différente. Croyez-moi capable, avec le peu de génie que vous me connoissez, de distinguer à présent ce qui convient à mon honneur & à ma fortune. Je suis dans un âge, continua-t-il, où je n'ai plus un moment à perdre, si je veux arriver à quelque chose dans le monde.

Ma

Ma sœur doit penser aussi à se produire, ou renoncer à tous les avantages qu'elle peut tirer de sa jeunesse & de sa beauté. Vous vous désirez de sa sagesse? C'est avoir trop mauvaise opinion d'elle. Pour moi, à qui il appartient sans doute autant qu'à vous, d'être sensible à l'honneur de notre Maison, je me repose de rien sur sa propre vertu. Et s'il lui arrivoit d'être assez lâche pour nous deshonorer, je ne crains pas de le dire en sa présence, toute ma tendresse pour elle ne m'empêcheroit pas de lui percer le cœur. Fiez-vous donc, ajouta-t-il, & sur elle & sur moi; & ne vous opposez point au succès de nos affaires, en condamnant les seuls moyens qui peuvent les faire réussir.

Ce discours que George avoit sans doute médité à loisir, & dont il parut s'applaudir après l'avoir fini, n'étoit propre qu'à exciter ma compassion. Je me hâtai de lui en montrer la foiblesse,

blesse, en lui faisant appercevoir qu'il avoit raisonné sur un faux principe: que cette grande différence qu'il mettoit entre l'Etat Ecclesiastique & celui d'un homme du Monde, n'y étoit pas effectivement, puisque ce n'étoit que deux manieres différentes de remplir les mêmes devoirs; qu'un homme du Monde & un homme d'Eglise étoient deux Chrétiens, dont l'un n'étoit pas moins obligé que l'autre à la haine du vice & à la pratique de la vertu; qu'à la vérité leurs occupations exterieures ne se ressembloient pas, mais que sans être les mêmes, elles devoient partir du même principe, qui est la nécessité de plaire à Dieu & de sauver son ame: en un mot, qu'il n'y avoit point de condition où l'on ne fût obligé d'éviter les occasions du peché, & que par conséquent l'usage de mes maximes étoit aussi nécessaire pour sa sœur & pour lui que pour moi-même. S'il est impossible, ajoutai-



tai-je, qu'ayant reçu une éducation chrétienne vous ne sentiez pas la vérité de ce que je vous dis, jugez quel service vous rendez à votre sœur, en la conduisant sans précautions au milieu du danger. Elle y perira, & son malheur sera votre ouvrage. Vous lui percerez le cœur, dites-vous, si elle oublie son devoir. Etrange remède? Ne voyez-vous pas qu'il suppose sa ruine déjà consommée, & qu'il est question d'en trouver un qui puisse la prévenir. Ne précipitez rien, c'est l'unique faveur que je vous demande. Laissez à votre sœur le tems de reconnoître les précipices qui l'environnent, elle n'y tombera pas du moins sans avoir su qu'elle pouvoit les éviter. N'allez point chercher les occasions, laissez les naître. Il y en a de nécessaires pour une personne du Monde, je le sai bien; mais la Religion en diminue le peril, lorsqu'on la respecte assez pour ne s'y exposer qu'à regret; au lieu qu'il est toujours

jours extrême, lorsqu'on y court volontairement.

Cette conversation qui dura beaucoup plus longtems, & dans laquelle j'attaquai les misérables principes de George avec les plus fortes armes du Christianisme, ne fit aucune impression sur son esprit: il me fit connoître par toutes ses réponses, qu'il se crovoit supérieur à mes petites craintes; que sa Religion étoit l'honneur; ou que s'il y mettoit quelque différence, elle n'étoit point à l'avantage de la Religion, puisque c'étoit par ses fausses idées d'honneur qu'il en expliquoit les loix & les devoirs. Nous nous trouvâmes si peu d'accord en nous séparant, qu'il traita mes raisonnemens de scrupules monastiques, & que l'ayant menacé de le quitter pour retourner à Killerine, il me répondit froidement qu'il n'avoit pas dessein de s'opposer à mon départ.

J'essayai sans me plaindre une marque si dure du refroidissement

ment de mon affection. Il partit le même soir pour S. Germain en Laye, où nous étions convenus quelques jours auparavant qu'il iroit rendre visite à M. de Mahony, à M. Dillon, & à quelques autres Gentilshommes, parens ou amis de notre Maison. Je fus après son départ qu'il avoit entretenu longtems sa sœur en particulier, & qu'il avoit donné ordre aux deux domestiques qui nous servoient, de veiller le lendemain à la porte du logis, pour recevoir M. le Duc de... s'il lui prenoit envie d'y revenir, & pour lui dire honnêtement que Rose étoit allée avec lui à S. Germain. Cette attention me fit plaisir, & me rendit plus tranquille. Je ne manquai pas de prendre occasion de son absence, pour repeter mes exhortations à ma sœur. Elle m'écouta avec beaucoup de douceur & de soumission. M'étant apperçu le lendemain qu'elle avoit reçu la visite de quelques femmes, qui lui avoient apporté diverses sortes d'habits & de coëf-

fu-



fures, je lui demandai à quel usage elle destinoit tant de bagatelles. Il me parut que cette question l'embarassoit. Cependant comme elle avoit le cœur incapable de déguisement, elle me dit, après un léger préambule où elle apportoit la volonté de George pour excuse, qu'elle s'étoit engagée à se trouver avec lui au Bal qui se donnoit deux ou trois jours après chez M. le Duc de . . . & que pour y paroître avec quelque bienveillance, elle se faisoit habiller proprement. La perte d'une partie de notre bien m'auroit moins affligé que cette nouvelle. Je lui remis devant les yeux avec plus d'ardeur que jamais, tout ce qu'elle avoit à craindre dans ces assemblées dangereuses, à l'âge où elle étoit, & avec si peu de connoissance du monde & des pièges qu'on alloit tendre à son innocence. Je la conjurai d'être sensible aux intérêts de son ame; de prendre quelque tems du moins pour se pré-

parer au passage d'une vie telle qu'elle l'avoit menée jusqu'alors, à celle où l'on vouloit malheureusement l'engager ; de ne pas franchir en un moment toutes les bornes, au risque d'être abandonnée du Ciel, dont elle négligeoit d'implorer le secours, & qui ne pouvoit l'accorder naturellement à des démarches si indiscrettes & si temeraires ; enfin, si mes prieres & mes instances ne suffisoient pas, je lui déclarai que j'y ajoutois mes ordres, & que par le droit que me donnoit ma profession, mon âge, & ma qualité d'ainé, je lui commandois absolument de renoncer à sa partie de danse, & de ne pas sortir du logis sans ma permission.

Quelque chagrin que je ressentisse de me voir obligé d'employer un remede si dur, je le crus indispensable ; & je ne doutai pas du moins, qu'il ne produisît l'effet que je m'étois proposé. Cette pensée guérit mon inquiétude ;  
el-

elle me porta même à laisser Rose plus tranquille, parce que ne doutant point que ce petit sacrifice ne coutât quelque chose à son cœur, je m'imaginai qu'il y auroit de la dureté à la fatiguer encore par ma morale. George arriva de S. Germain deux jours après. Je le reçus sans affectation ; & feignant de ne plus songer au passé, je ne l'entretins que du sujet de son voyage, & je laissai à Rose le soin de lui apprendre les changemens qui s'étoient faits dans son absence. Ils ne tarderent point à se voir en particulier : ils en avoient pris l'habitude depuis quelque tems, car Patrice n'entroit pour rien dans leurs projets. Après un entretien de quelques momens, George sortit de la chambre de sa sœur, & peu après du logis. Il revint au bout d'une heure dans un carrosse de louage. Etant descendu, il ne s'arrêta dans sa maison qu'aussi longtems qu'il falloit pour prendre ses habits, ceux de sa

E 2

sœur,



sœur, avec la moitié de la somme qu'ils avoient apportée d'Irlande; & se faisant accompagner de Rose qu'ils conduisoit par la main, il remonta dans le carosse avec elle, & ils s'éloignerent aussitôt du quartier.

Il laissa pour moi à la porte un Billet, qu'on m'apporta tout ouvert. Il ne contenoit que trois lignes. Indigné, disoit-il, de la

” tyrannie avec laquelle je les  
 ” traitois, lui & sa sœur, il pre-  
 ” noit le parti de s'établir d'un  
 ” autre côté avec elle; & pour  
 ” observer toute justice, il a-  
 ” voit fait un partage égal de  
 ” notre bien, dont il laissoit la  
 ” moitié pour Patrice & pour  
 ” moi.”

J'étois à lire dans ma chambre, & j'attendois l'heure du souper avec impatience, pour savoir de quelle maniere il auroit pris la défense que j'avois faite à Rose. Comme rien n'étoit si éloigné de mes idées qu'une trahison de cette nature, ma défiance ne s'é-

s'étoit pas même tournée de ce côté-là; de sorte que ma surprise, ma douleur, & ma confusion furent extrêmes à la lecture de ce fatal Billet. Je levai les yeux & les mains au Ciel. O Dieu! m'écriai-je, est-ce là le prix de la tendresse que j'ai toujours marquée pour eux! Les ingrats! Ils reservoient donc cette récompense à mes soins & à mon affection? Je me trouvai si ému que je sentis des pleurs couler de mes yeux, & que je fus incapable pendant quelques momens de former aucune résolution.

Lorsque je fus un peu remis de ce premier trouble, je crus qu'il n'y avoit point deux partis à prendre pour moi, & que je ne devois plus penser qu'à retourner promptement à Killerine. Quel motif pouvoit m'arrêter à Paris? Ils veulent se perdre, disois-je; ils ont secoué le joug; & s'ils n'ont eu que du mépris pour les saintes maximes que j'ai tâché de leur inspirer, quelle voie

me reste-t-il à prendre pour les rappeler à leur devoir ? Non. Je retournerai en Irlande. J'irai me dévouer au salut de mon Troupeau. Le champ n'est que trop vaste pour mon zèle , & mes peines n'y seront pas payées d'ingratitude & de perfidie. Je me confirmai d'autant plus dans cette résolution , que connoissant l'humeur douce de Patrice , je ne doutai point qu'il ne consentît volontiers à reprendre avec moi le chemin de notre patrie. Ainsi j'esperois du moins de sauver une branche de ma malheureuse famille , & de ne pas reparoître au tombeau de mes peres , sans avoir à leur offrir quelque reste encore pur de leur sang.

Aussi longtems que je continuai d'être agité par ces premiers mouvemens , je ne fis que m'applaudir du dessein que j'avois pris de quitter la France ; & je le communiquai même à Patrice , qui ne marqua point d'éloignement pour la proposition que je  
lui



lui fis de m'accompagner. Mais lorsque mon sang fut tout-à-fait refroidi, je commençai à envisager les choses d'un œil tout différent. Je rapellai toutes les raisons qui m'avoient paru assez puissantes pour me déterminer à partir de Killerine, & à suivre en France mes freres & ma sœur. Etoient-elles changées par leur mauvaise conduite? ou plutôt n'en étoit-ce pas une nouvelle, qui rendoit les premières beaucoup plus fortes? Si j'avois cru les obligations de la nature plus sacrées que celles de mon emploi; si je m'étois arraché pour quelque tems au soin de mon Troupeau, dans la seule vue de diriger mes freres vers quelque fin honnête & utile, & de leur faire éviter le chemin trop aisé du vice; enfin si je les avois regardés comme mon prochain le plus cher, même en les considérant avec les yeux de la Foi, & suivant les regles de l'Evangile; devois je renoncer à ces

sentimens, lorsqu'étant si proche de leur perte, le danger où je les voyois étoit plus capable que jamais d'échauffer mon zèle? Ils étoient dans le précipice, & ma charité alloit s'éteindre. Quelles avoient donc été mes vues, lorsque j'avois fait tant d'efforts pour les empêcher d'y tomber?

Je me trouvai tout différent après ces réflexions. Toute ma tendresse pour mon frere & pour ma sœur venant à se réveiller, je sentis renaître en même tems une inquietude si vive pour l'intérêt de leur ame, que je ne pus goûter pendant toute la nuit un moment de sommeil. Mon sang étoit brulant dans mes veines. Rien ne m'étoit si à charge que le repos. J'éprouvai que le zèle est en effet un feu dévorant, surtout lorsqu'il est joint à la tendresse naturelle qu'on a pour ses proches, & que le cœur ressent ainsi tout à la fois l'impression de ces deux causes. Loin donc de penser davantage à les abandon-

donner, je résolus de recommen-  
cer avec une nouvelle ardeur à  
leur inspirer le goût de la vertu ;  
de les chercher, en quelque lieu  
qu'ils se fussent retirés ; d'essuyer  
leurs froideurs, leurs refus, leurs  
mépris même & leurs injures,  
plutôt que de renoncer à l'espoir  
de leur faire goûter mes conseils ;  
enfin de me proposer leur salut,  
comme l'objet continuel de ma  
vigilance & de mes soins ; & si  
je n'étois pas assez heureux pour  
les éloigner du vice, d'empêcher  
du moins qu'ils ne s'y livrassent  
sans remords.

Je ne m'occupai plus que du  
moyen d'exécuter cette résolu-  
tion. Mais en méditant sur les  
difficultés de mon entreprise, je  
conçus qu'après la démarche que  
George avoit faite, & sur-tout  
avec la confiance qu'il avoit dans  
ses propres lumières, il ne falloit  
pas espérer de le gagner tout d'un  
coup par la force de mes raisons.  
Il étoit d'ailleurs dans un âge, où  
je ne pouvois plus prétendre qu'il  
E 5 fût



fût obligé de se conduire par les conseils d'autrui, ni lui faire regarder la déférence que je lui demandois pour les miens comme un devoir. Cependant le danger de sa sœur étoit pressant ; car je me figurois déjà qu'ayant la liberté de suivre ses inclinations, elle avoit besoin à tous momens d'un secours extraordinaire du Ciel pour n'en pas faire un mauvais usage. Cette pensée me fit naître un dessein fort hardi. Ce fut de l'enlever à George, & de la faire rentrer sous le joug malgré elle-même ; en me proposant néanmoins de la traiter avec tant de douceur & de complaisance, qu'elle n'eût point à se plaindre de ma conduite. Comme il m'étoit impossible d'exécuter ce dessein sans secours, je m'ouvris à Patrice, & à M. des Peffes, qui étoit mortellement affligé de sa fuite, & qui se consumoit de chagrin & d'amour. Je n'eus point de peine à les faire entrer tous deux dans mes vues. Ils se chargerent d'abord de découvrir le quar-

quartier que George avoit choisi pour demeure, & nous remîmes à prendre les mesures nécessaires lorsqu'ils auroient acquis cette connoissance.

Ce n'étoit pas une entreprise facile dans l'étendue d'une Ville comme Paris. Ils s'y employèrent pendant quelques jours avec beaucoup de zèle, mais inutilement. Enfin le hazard fit tomber Patrice sur les traces de son frere. Il l'aborda civilement. L'autre affecta de marquer quelque surprise, de le voir encore à Paris. Comment ? lui dit-il. A près l'empressement que j'ai vu au Doyen pour retourner à Kilerine, & avec l'attachement que je vous connois pour lui, je vous croyois partis l'un & l'autre. Patrice répondit naturellement que nous aurions été fâchés de quitter Paris, sans savoir du moins ce que Rose & lui étoient devenus. Quoi ! vous l'ignorez ? reprit-il du même ton. Apprenez donc que je suis devenu Capitai-

ne d'Infanterie, & que j'en ai l'obligation à M. le Duc de... qui s'est employé en ma faveur auprès du Ministre. Pour Rose, ajouta-t-il, il n'y a point encore de changement dans sa condition; mais j'espère que les occasions ne tarderont point à se présenter, & que nous choisirons les meilleures. Ensuite tâchant de prendre Patrice par ses propres intérêts, il lui représenta qu'il avoit tort de ne pas suivre son exemple, & de se flater que la fortune l'iroit chercher sous sa robe, pour lui offrir d'elle-même ses faveurs; qu'à la vérité j'étois louable dans mes intentions, & qu'il n'avoit jamais douté de mon zèle & de mon amitié; mais qu'ayant eu toute ma vie les yeux sur mes Livres, j'étois moins propre que je ne le croyois à régler leur conduite & leur établissement dans le monde: que sa vue néanmoins en nous quittant, n'avoit pas été de rompre tout-à-fait avec nous, ni de nous abandonner avec le peu de bien qu'il nous avoit laissé; que  
sa



sa fortune prenant un train fort heureux, & ne pouvant manquer de prospérer de jour en jour, il se proposoit aussitôt que ses affaires le permettroient, de nous offrir sa maison, & de partager avec nous les fruits de son bonheur & de son industrie; qu'en attendant, si Patrice se vouloit un peu de bien à soi-même, il viendrait prendre quelquefois ses conseils, dont il pourroit tirer plus d'utilité que des miens.

Si j'eusse été témoin de cette conversation séduisante, j'aurois fort appréhendé qu'elle n'eût fait trop d'impression sur l'esprit de Patrice. Mais graces à l'excellence de son caractère, elle ne changea rien à ses sentimens. Il se contenta de marquer beaucoup de reconnaissance pour les offres de son frere; & dans la crainte de lui faire naître quelque défiance s'il s'informerait trop curieusement de sa demeure, il le quitta dans le lieu même où il l'avoit rencontré. Cependant il eut soin de le suivre à vue d'œil, résolu de ne pas l'abandon-

ner jufqu'à fa maifon, & il ne revint à la nôtre qu'après s'être affuré de ce qu'il cherchoit. Le récit de ce qu'il avoit appris de George n'étoit propre à rien moins qu'à m'infpirer de la joie. Si j'étois fatisfait d'entendre que la fortune eût déjà fait quelque chofe en fa faveur, la main dont elle s'étoit fervie m'étoit fufpecte, & j'avois peine à concevoir d'où venoit cette ardeur de M. le Duc de... à prendre les interêts d'un étranger. Ce n'eft pas que je n'euffe la plus haute idée du monde de la politeffe & de la generofité des Seigneurs François; mais j'aurois fouhaité de ne pouvoir attribuer des bienfaits fi inefperés qu'à cette caufe. Je me raffurai néanmoins, en apprenant que la demeure de Rose étoit connue de Patrice, & je commençai à chercher férieufement par quels moyens nous pourrions tromper la vigilance de George. M. des Pefles nous quitta aufsitôt qu'il eut entendu le récit de Patrice, fous prétexte d'aller reconnoître  
la

la situation du logis de ma sœur, & de voir s'il ne se présenteroit rien qui pût servir à nos desseins, mais dans le fond pour satisfaire l'impatience qu'il avoit d'approcher d'elle & de la revoir. Il revint vers le soir, dans le tems que je méditois avec le plus d'ardeur sur le parti que j'avois à prendre.

Il avoit vu Rose. La joie qu'il avoit eue de la voir brilloit encore dans ses yeux. Il nous dit qu'après avoir passé quelque-tems dans le voisinage de sa maison, il l'avoit vue sortir avec son frere, & qu'il avoit été ébloui de sa parure & de sa beauté. Il vouloit nous en faire la description, que je le priai d'abreger. Les ayant vu monter en carosse, il les avoit suivis, pour s'instruire de leur dessein. Ils étoient descendus à l'Hôtel de Carnavalet, qui étoit dans le même quartier; & s'étant informé de ce qui avoit pu les y conduire, il avoit appris qu'un grand nombre de personnes de distinction devoient y souper, & qu'il y auroit ensuite un grand Bal, où les Masques



ques seroient admis en se faisant connoître à la porte. J'admirai l'aveuglement de George, qui sembloit prendre plaisir à faire avaller le poison à sa sœur, & qui choissoit comme à dessein les occasions les plus dangereuses pour son innocence. Qu'auroit-il pu s'imaginer de plus funeste, si c'eût été la haine qui lui eût fait chercher les moyens de la perdre? Mais pendant que je gemissois sur sa conduite, le Ciel m'inspira l'envie de le punir, en lui enlevant Rose au milieu même de ses plaisirs. Le projet, les moyens, tout se présenta dans le même moment à mon esprit. Je connoissois peu les usages du Bal; mais je m'imaginai qu'une assemblée si nombreuse ne pouvoit être sans quelque confusion, sur-tout lorsqu'on commenceroit à recevoir les Masques. Je persuadai à Patrice & à M. des Pesses de se masquer, & d'aller au Bal. Faites ici un Billet, dis-je à Patrice, que vous ferez donner à votre sœur, lorsque vous ferez à la porte de l'Hôtel, pour la prier de  
vous

vous faire introduire. Si elle vient vous recevoir elle-même, cela suffit pour mes vues. Mais comme il est à craindre qu'elle ne vous fasse recevoir par un autre, vous ferez demeurer M. des Pesses à la porte; & lorsque vous serez introduit, vous la prierez en secret de quitter un moment la Salle pour rendre le même service à M. des Pesses, à qui vous lui ferez croire qu'on refuse absolument l'entrée. Je serai moi-même à la porte dans un carrosse, & je prends sur moi le soin de tout le reste. Si elle vous conseille de vous adresser à votre frere, dites-lui que vous voulez lui laisser ignorer que vous êtes si proche de lui, & que vous attendez ce service d'elle-même.

Pour l'intelligence de cette entreprise badine, sur laquelle je passerois plus légèrement, si sa fin ne me l'eût fait croire importante, je dois faire remarquer au Lecteur, que les Ecclésiastiques Romains n'ayant point la liberté en Irlande, non plus qu'en Angleterre, de porter l'habit propre  
de

de leur état, j'étois encore vêtu comme ils le font ordinairement, c'est-à-dire en habit court, sans aucune différence d'avec les Laïques. J'attendois pour en prendre un plus canonique, que nos affaires fussent dans une certaine situation, qui ne me permît plus de douter de notre établissement en France. Je pouvois donc, sans blesser la bienséance, paroître au milieu de la nuit à l'Hôtel de Carnavalet. Pour ce qui regarde l'esperance que j'avois d'enlever Rose avec si peu de mesures & de précautions, elle n'étoit fondée que sur la connoissance de son caractere & sur l'habitude où elle étoit de me respecter. J'étois sûr qu'elle ne se feroit point traîner avec violence, lorsqu'elle entendoit ma voix, & qu'elle recevroit de moi-même l'ordre absolu de me suivre. Ainsi j'étois sans inquietude pour le succès de mon dessein.

En effet, il réussit aussi heureusement que je l'avois espéré. La multitude & la confusion n'étoit pas si grande au Bal que je m'y étois



attendu ; mais je reconnus que c'é-  
 toit un avantage pour notre entre-  
 prise , parce que la crainte eût  
 peut-être empêché Rose de quitter  
 la Salle. Une pistole que je donnai  
 au Portier , me fit obtenir la liber-  
 té d'entrer dans la cour. Rose  
 parut avec Patrice à la porte de  
 l'appartement , & dans le tems  
 qu'elle chargeoit quelques do-  
 mestiques de faire ouvrir à M. des  
 Pesses , je me présentai à elle de  
 l'air le moins propre à l'effrayer. Je  
 pris ses mains avec beaucoup de  
 douceur. Ma chere sœur , lui dis-  
 je en les serrant tendrement , ne  
 vous allarmez pas de me voir , je ne  
 vous importunerai qu'un moment.  
 Je ne suis pas ici pour vous causer  
 du chagrin , ni pour vous faire vio-  
 lence ; vous êtes libre , vous êtes  
 maitresse de vous-même. Mais si la  
 crainte de Dieu vous touche en-  
 core , si le souvenir de votre pere ,  
 l'honneur de votre famille , & vos  
 propres sentimens , ont encore  
 quelque pouvoir sur vous , accor-  
 dez-moi la satisfaction de vous voir  
 rentrer aujourd'hui dans votre de-  
 voir.

voir. Voilà votre frere Patri-  
ce qui vous en conjure avec moi.  
Venez : votre fuite nous a causé  
une mortelle douleur ; il n'y a que  
votre retour qui puisse nous con-  
soler. Je me tus, après avoir pro-  
noncé ces paroles avec beaucoup  
d'ardeur. Elle demeura quelques  
momens à répondre. Enfin ou-  
vrant la bouche avec un profond  
soupir : ô Ciel ! me dit-elle, à  
quoi voulez-vous m'obliger ? A  
rien, me hâtai-je de répondre ;  
c'est de vous-même que votre  
honneur, votre vertu, votre re-  
pos, dépendent ici. Venez, repris-  
je, venez ma chere Rose ; je vais  
vous en conjurer à genoux, si  
mes prieres & mes larmes ne suffi-  
sent pas pour toucher votre cœur.  
Elle me fit quelques objections sur  
l'inquiétude où nous allions jeter  
son frere. Je l'assurai que j'aurois  
soin de pourvoir à tout. Moitié  
déterminée, moitié irrésolue, je la  
conduisis vers la porte, où sans  
perdre un moment nous montâmes  
tous quatre dans le carosse qui  
nous attendoit, & je fis toucher  
vers

vers la Porte Saint Antoine pour nous rendre *aux Saisons*. C'est le nom de la maison de campagne qui avoit appartenu à M. de Lezeau.

Je m'applaudis extrêmement du bonheur que j'avois eu de réussir, & je regardai Rose pendant le chemin comme une victime toute parée, que j'avois dérobée heureusement au sacrifice de sa vertu, & que je ramenois en triomphe. Pour elle, son air rêveur, & quelques soupirs qui sortoient de son cœur malgré elle, me faisoient connoître assez clairement qu'elle ne me suivait pas sans regret. M. des Pesses ayant entrepris de la rendre un peu plus gaye en lui adressant quelques discours galans & flatteurs, elle lui fit porter la peine de sa mauvaise humeur par ses reponses dures & ses manieres chagrines. Je feignis de ne pas m'en appercevoir, assez content de la soumission qu'elle m'avoit marquée, & sûr qu'un peu de tranquillité lui rendroit sa douceur ordinaire. Dès le lendemain j'écrivis quelques lignes à George  
pour



pour l'empêcher de s'allarmer. Le  
 tour de ma Lettre n'étoit pas insultant ; mais en lui apprenant que sa  
 sœur étoit rentrée volontairement  
 dans son devoir, je l'exhortois à  
 profiter de son âge & de ses lumie-  
 res pour ne pas s'écarter davantage  
 du sien. „ Mon dessein, lui disois-  
 „ je, n'a jamais été de vous gêner,  
 „ ni de vous forcer par la violence  
 „ à suivre mes conseils. C'est un ami  
 „ qui veut se rendre utile à votre  
 „ bonheur, c'est un frere qui fait les  
 „ propres interêts des vôtres, c'est  
 „ un pere & un pasteur spirituel  
 „ qui n'a rien de plus cher & de  
 „ plus précieux que vous, car tous  
 „ ces titres me conviennent à vo-  
 „ tre égard. Pourquoi donc vous  
 „ révolter contre ma tendresse, &  
 „ me fuir comme votre ennemi ?  
 „ Pourquoi du moins m'avoir en-  
 „ levé votre sœur, sur laquelle vous  
 „ n'aurez jamais aucuns droits tant  
 „ que je serai capable de faire va-  
 „ loir ceux que j'ai reçus de la na-  
 „ ture par l'ordre de ma naissance,  
 „ & ceux dont notre pere com-

„ MUR

„ mun s'est remis sur moi en ex-  
 „ pirant ? Je crains de vous rappel-  
 „ ler des circonstances qui vous  
 „ causeroient trop de honte. Sou-  
 „ venez-vous seulement qu'il n'y  
 „ a gueres plus d'une année que la  
 „ mort nous a ravi ce bon pere,  
 „ & demandez-vous à vous-même  
 „ comment vous avez pu perdre  
 „ sitôt le respect que vous deviez  
 „ éternellement à sa mémoire. ”

J'ajoutois que si ma Lettre & ses  
 propres réflexions lui faisoient re-  
 naître l'envie de bien vivre avec  
 moi, il pouvoit être assuré de me  
 trouver peu sensible au passé, &  
 d'être reçu *aux Saisons* avec toute  
 l'amitié que je lui devois, & que  
 rien n'étoit capable de me faire  
 perdre. Je le félicitois aussi sur la  
 faveur qu'il avoit reçue nouvelle-  
 ment de la Cour, & je l'exhor-  
 tois à s'en attirer d'autres, par les  
 moyens qui peuvent rendre un  
 honnête homme content de sa for-  
 tune.

Il me fit réponse sur le champ.  
 Son ressentiment, quoique degui-  
 sé, se faisoit sentir à chaque mot.

Il plaignoit Rose, me disoit-il, d'être condamnée au genre de vie que j'allois lui faire mener. J'en voulois faire apparemment l'épouse d'un Marchand de vin ou de quelque Paysan. Cela étoit bien éloigné des intentions de son pere, que je faisois valoir avec tant de soin, & du but que nous avions dû nous proposer en venant en France. Mais il cessoit d'y prendre interêt, puisque je l'assurois si fort qu'il n'avoit aucun droit sur elle; & pour le sort que je lui destinois, il confessoit qu'elle étoit beaucoup mieux dans mes mains qu'entre les siennes. Quant à la proposition de bien vivre avec moi, si j'entendois par-là, de vivre sans haine & sans ressentiment, il me protestoit qu'il y étoit sincèrement disposé: mais si je parlois de recommencer à vivre sous le même toit, il ne voyoit point que cela fût nécessaire, ni même d'aucun avantage pour lui & pour moi-même. Il me souhaitoit d'ailleurs toutes sortes de prospérités, & il de-




demeuroit avec ses sentimens ordinaires, &c.

Comme je n'avois point esperé qu'il pût être insensible à l'espece d'affront que je lui avois fait, je résolus de laisser à sa bile le tems de se calmer, & de me reposer de notre réconciliation sur son bon naturel. Deux jours après il m'envoya par les mains d'un Notaire la moitié de la somme qu'il avoit emportée en nous quittant, avec un Billet par lequel il me prioit de la recevoir au nom de Rose à qui elle appartenoit, & de reconnoître par écrit que je l'avois reçue. Je consentis à ce qu'il desiroit; & je chargeai le Notaire de lui dire, de la part de sa sœur, & de celle de Patrice & de la mienne, que pour acheter le plaisir de le revoir & de vivre en bonne intelligence avec lui, nous sacrifierions volontiers, non seulement cette somme, mais tout le bien qui étoit entre nos mains.



LE DOYEN  
DE KILLERINE.

LIVRE SECOND.


 Es soins que j'apportai à l'embellissement de notre demeure, & la part que j'y fis prendre à Rose en la consultant sur tout ce qui pouvoit lui plaire, dissipèrent bientôt le chragrin qu'elle avoit eu de quitter Paris. Elle se fit du moins assez de violence pour le déguiser; car une guérison si prompte & si facile devoit m'être suspecte: mais j'affectai de la croire sincere, assez content qu'elle fût capable de prendre un peu

peu d'empire sur elle-même. Son indifférence pour M. des Pesses ne faisant qu'augmenter de jour en jour, je conseillai à ce jeune homme de moderer son ardeur, & d'attendre du tems un retour dont il ne falloit pas encore desespérer. Il est vrai qu'avec l'envie d'épargner les moindres peines à ma sœur, pour ne pas lui donner lieu de se repentir de la déférence qu'elle avoit eue pour moi, il entroit de nouvelles vues dans le conseil que je donnois à M. des Pesses. La raison qui m'avoit fait approuver son amour aiant été l'intérêt même de Rose, dont je croyois ne pouvoir assurer trop tôt l'établissement, je me trouvois un peu refroidi par sa répugnance. Je ne pouvois desavouer que l'inégalité de la naissance ne fût une juste objection. Il m'avoit paru qu'elle étoit balancée par les circonstances de notre fortune, mais c'étoit en supposant que l'inclination contribuât à la diminuer; car on ne se marie pas précisément pour être riche, & je sou-



haitois avant toutes choses que ma sœur fût heureuse.

Ces réflexions avoient d'abord renouvelé mon ressentiment contre George, que j'accusois de lui avoir fait perdre le goût qu'elle avoit eu pour M. des Pesses. Elle étoit accoutumée à le voir. Son penchant pour lui auroit pris des forces, & elle se seroit portée d'elle-même à recevoir ses offres. Cependant je considérois aussi qu'il n'avoit jamais fait de grands progrès dans son cœur, puisqu'une distraction de quelques jours avoit pu les ruiner. Un jeune homme se flate sur les moindres apparences, il explique tout en sa faveur. Une fille de l'âge de Rose, qui est encore sans précaution parce qu'elle est sans expérience, donne quelquefois sur elle des avantages qu'elle ignore. L'ingénuité ne pense à rien, & l'amour-propre dans les hommes se figure tout ce qu'il desire. Enfin quoique M. des Pesses m'entretînt tous les jours de son amour & de ses  
pei-

peines, je résolus de borner mes bons offices à le consoler.

Sa passion devint si violente, qu'étant tombé dans une maladie dangereuse, je crus qu'il ne falloit pas l'attribuer à une autre cause. Nous n'épargnâmes ni soins ni dépense pour rétablir sa fanté, & Rose même parut s'y intéresser avec un zèle qui me surprit. J'en conclus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son cœur, & je ne pus lui cacher ma satisfaction. Elle me répondit ingénument que son seul motif étoit la reconnoissance. Je l'estime, me dit-elle, je suis persuadée qu'il m'aime, & je crois lui devoir ce que je fais pour lui. Cette réponse me parut si peu vraisemblable, que je pris de ses sentimens une idée toute différente. Mais elle les confirma quelques jours après d'une manière qui guérit mes soupçons. M. des Pesses m'avoit prié dès les premiers jours de sa maladie, de marquer sa situation à ses parens, & je m'étois hâté de le satisfaire. Quoique j'eus-

se assez mesuré les termes de ma Lettre pour ne leur pas causer de fausse allarme, une juste inquiétude pour la santé d'un fils unique, fit partir aussitôt son Père & l'amena aux Saisons. C'étoit un vieillard respectable, dont la figure annonçoit d'abord toutes les bonnes qualités qu'il avoit communiquées à son fils. Je les laissai seuls. Leur entretien dura plus d'une heure. Enfin m'ayant fait prier de reparoitre, le Père me pressa dans les termes les plus tendres de sauver la vie à son fils, en lui accordant ce qu'il aimoit plus que lui-même. Il venoit d'apprendre, me dit-il, avec quel respect il devoit demander cette faveur pour un jeune homme, qui nous étoit fort inférieur en naissance, & qui n'avoit point d'autre fondement pour l'espérer que sa tendresse infinie pour Rose, & l'amitié dont nous l'avions honoré: mais si le bien pouvoit suppléer à quelque chose, il s'engageoit à lui donner la valeur de deux cens mille livres en terres & en argent comptant, & à lui



lui acheter une Charge de vingt mille écus. Je l'interrompis pour l'assurer que les dispositions que j'avois remarquées en son fils étant toujours les mêmes, il pouvoit faire fond sur mon consentement, & que je me chargeois même de faire ces nouvelles propositions à ma sœur. Je la fis appeller, ne doutant presque pas que l'offre d'une fortune présente ne la déterminât sur le champ. Elle écouta tranquillement mon discours; mais loin de flater le Père & le fils de la moindre espérance, elle protesta civilement qu'elle n'auroit jamais pour eux d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance & de l'amitié. Quelque dureté que M. des Pesses dût trouver dans cette déclaration, il fut si sensible aux attentions qu'elle continua de lui marquer pendant sa maladie, qu'il se rétablit contre toute espérance.

J'avoue qu'après cette preuve de l'indifférence de Rose, tout devint obscur pour moi dans sa conduite.

duite. Je ne pouvois concevoir par quels motifs une personne de son âge & de son temperament s'obstinoit à refuser un jeune homme aimable, dont elle étoit sûre d'être aimée, & qu'elle faisoit même profession de ne pas haïr; car depuis le nouveau témoignage qu'elle avoit eu de sa passion par la violence de sa maladie, je lui trouvois plus de complaisance & d'égards pour lui, & j'aurois pris leur bonne intelligence pour le témoignage d'un amour mutuel, si le chagrin de M. des Pesses ne m'eût forcé d'en juger autrement. J'en marquai de l'étonnement à Patrice, qui ne m'avoit jamais paru contraire aux desseins de M. des Pesses, & qui sembloit être plus affectionné que jamais pour sa sœur depuis notre séjour *aux Saisons*. Il me fit une réponse si vague, & d'un air si contraint, que j'aurois pu concevoir quelque défiance, si j'eusse cru moins connoître son caractère; mais je  
le

le croyois uniquement occupé de sa mélancolie, de ses Livres, & des changemens continuels qu'il faisoit au jardin & à la maison. Je comptois trop sur lui, & je ne me ferois pas imaginé qu'un esprit & un cœur excellent fussent capables de tromper.

Dans toute ma' vie, rien n'a tant contribué à mes erreurs & à mes peines, que ce penchant trop crédule à présumer favorablement de la vertu d'autrui; sur-tout lorsqu'avec un peu d'étude pour démêler le fond d'un caractère, je croyois y découvrir des principes naturels de droiture & d'inclination pour le bien. Je n'ai pas connu les grandes passions par expérience; & sans cette clé, on n'entre jamais parfaitement dans la science du cœur humain, qui ne consiste que dans la connoissance de leurs effets. Comment concevoir avec un cœur tranquille, qu'il y ait des mouvemens capables de faire oublier des devoirs qu'on aime, &

F 5

qu'on



qu'on ne viole pas même sans remords ? Ainsi je me suis toujours reposé sur le caractère d'autrui presque autant que sur le mien ; & lorsqu'il m'est arrivé d'en être la dupe, j'aimois mieux prendre l'erreur sur mon compte, en croyant que je m'étois trompé dans le jugement que j'en avois fait, que d'accuser la vertu d'inconstance ou de foiblesse. Fausse idée, qui suppose dans les hommes trop de bonté ou de malice, avec une constance dans l'une ou dans l'autre dont la nature est rarement capable. L'exemple de Patrice a fait plus pour mon instruction, que mes raisonnemens & toutes mes lumières.

Il étoit tel que je l'ai dépeint ; mais entre mille qualités excellentes, il en avoit deux que le moindre excès pouvoit changer en défauts. L'une étoit cette complaisance, qui le rendoit d'un commerce aimable, mais qui l'exposoit sans cesse à la séduction  
des

des conseils & des exemples. L'autre, son inquiétude continuelle, & ce besoin d'être fixé qui lui faisoit faisir sans discernement tout ce qui sembloit promettre à son cœur le repos qu'il cherchoit. Ces deux ennemis de son bonheur & de sa vertu l'avoient déjà engagé dans plus d'une fausse démarche. Cependant les apparences m'imposoient encore. A la surprise que je lui marquai, il se contenta de répondre que n'étant point garant des inclinations de sa sœur, il étoit d'avis seulement qu'il ne falloit pas la contraindre ni l'importuner; mais qu'après la manière dont elle s'étoit expliquée, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avoir changé de sentimens. Il ajouta que tous nos projets de mariage venant ainsi à manquer, il ne savoit pas même si la bienséance nous permettoit trop de retenir plus long-tems M. des Pestes auprès d'elle. Ce conseil fut insinué si adroitement, qu'il fit impression sur moi. Je

convins que la réputation de Rose demandoit des ménagemens. Il y avoit près de six semaines que M. des Pesses étoit *aux Saisons*. Je résolus de l'avertir avec toute la franchise de l'amitié, qu'un si long séjour, qui ne paroïssoit pas devoir se terminer par le mariage, pouvoit être mal interprété. J'étois sûr que sa politesse & le respect qu'il avoit pour moi, lui feroit étouffer les murmures de son cœur. En effet, après quelques plaintes de son infortune, il confessa que mes scrupules étoient justes, il prit le parti de se retirer à Paris. Je ne lui refusai point la permission qu'il me demanda de nous venir voir souvent.

Patrice avoit fait pendant ce tems-là divers voyages, tantôt à ma priere, tantôt pour ses propres vues. Je l'avois pressé d'aller souvent à Saint Germain, où je me reprochois de n'avoir pas encore paru moi-même. Mon dessein avoit toujours été de nous faire présenter au Roi Jaques  
par



par quelqu'un de nos parens, & j'avois jetté les yeux sur M. de Sercine, que ce Prince honoroit de sa confiance; mais je souhai-  
tois ardemment que George vou-  
lût nous accompagner, & j'at-  
tendois avec impatience qu'il se  
portât de lui-même à notre ré-  
conciliation. J'avois donc char-  
gé Patrice non seulement de dis-  
poser M. de Sercine à nous ren-  
dre le service que j'attendois de  
lui, mais de se ménager aussi  
quelqu'entrevue avec son frere,  
pour lui représenter de quelle im-  
portance il étoit pour nous de  
mieux vivre ensemble, & de de-  
mander de concert la protection  
du Roi pour notre famille. Com-  
me je ne lui voyois point autant  
de zèle que je le desirois pour  
ces deux commissions, du moins  
à en juger par la froideur avec  
laquelle il me rendoit compte de  
ses soins, j'attribuai cette non-  
chalance à son humeur naturelle,  
& je pris le parti d'aller moi-  
même à Saint Germain, où je  
vis M. de Sercine & M. Dillon

pour la première fois. Ils ne me reçurent point en inconnu. George avoit eu soin de leur faire le portrait de ma misérable figure. Ils me saluerent même par mon nom, quoique je ne me fusse fait annoncer chez l'un & chez l'autre que sous le titre d'Ecclésiastique Irlandois. Mais si je ne trouvai qu'un sujet de rire dans cette première circonstance de mes deux visites, je fus vivement affligé de me voir traité avec une froideur à laquelle je ne m'attendois pas. A peine me fit-on quelques offres de service. On ne m'entretint que du mérite de mes deux freres, & des témoignages de bonté qu'ils avoient reçus du Roi. On me parla aussi de la beauté de ma sœur, & de l'impatience avec laquelle elle étoit attendue à la Cour de S. Germain.

La crainte de me donner un nouveau ridicule en demandant l'explication d'un discours auquel je ne comprenois rien, me fit abréger les complimens. Je me  
re-

retirai avec beaucoup d'inquiétude, & loin de passer huit jours à Saint Germain comme je me l'étois proposé, je ne pensai qu'à reprendre le chemin *des Saisons*. Il m'importoit d'éclaircir promptement ce que j'avois entendu. Je concevois en général que j'étois trahi par Patrice, & joué par la fausse prudence de George. Mais que devois-je penser de Rose? L'intérêt de cette chère sœur me causoit une mortelle allarme. J'arrivai *aux Saisons* tout occupé de mes craintes. Comme j'en étois parti la veille, on étoit fort éloigné d'attendre sitôt mon retour.

En entrant dans la cour j'aperçus quelques laquais d'une livrée inconnue, deux carosses & des chevaux qu'on achevoit de dételer. J'avance vers la maison. On me reconnoit, & j'entens aussitôt le bruit des fenêtres & de la porte des salles qu'on fermoit avec la dernière précipitation. J'en croyois à peine mes oreilles



oreilles & mes yeux. Que prétendent-ils ? disois-je ; voudroient-ils m'exclure tout-à-fait du logis ? J'entre. Personne ne se présente pour me recevoir. Je monte droit à mon appartement, sans avoir la force de chercher des éclaircissements que je croyois déjà funestes, ni celle même d'appeller un domestique de la maison ; car j'étois arrivé seul & à pié, après avoir quitté à Paris la Voiture de S. Germain.

On demeura quelques momens dans un profond silence, pendant lesquels on méditoit apparemment sur la manière dont on devoit se conduire avec moi. J'entendis enfin la voix de Patrice, qui demandoit à quelque domestique, où j'étois ? Il monta ensuite à ma chambre. J'étois assis, la tête appuyée sur une main. Je ne quittai point cette posture ; & sans ouvrir même les yeux, j'attendois avec beaucoup d'amertume qu'il m'expliquât ce que j'avois à espérer ou à craindre ; car mes premiers soupçons étoient tombés sur George, & je m'ima-

gi-

ginois bien que ce ne pouvoit être que lui, qui étoit venu pour m'enlever sa sœur. Mon silence & les marques de ma vive affliction touchèrent le tendre Patrice. Il demeura comme incertain s'il devoit parler. Je levai les yeux sur lui. Mon premier regard le fit rougir. Enfin la bonté de son naturel l'emportant sur tous ses projets, il me dit ingénûment qu'il savoit la cause de mon chagrin, & qu'il avoit honte de m'avoir trompé.

Et vous aussi, Patrice! interrompis-je avec un profond soupir. Helas! Que vous ai-je donc fait? Quelle raison aviez-vous de vous défier de moi? Il convint qu'il étoit coupable, & il me promit la confession de toutes ses fautes. Mais ce qui presse le plus, me dit-il, c'est l'embarras où vous allez être, & où je suis déjà. Mon frere est ici. Je me suis engagé à favoriser le dessein où il est de mener Rose à Paris. Elle y consent. Je crains que vous ne puissiez pas vous y opposer, sans vous attirer quelque nouveau cha-

chagrin. Je le pressai de s'expliquer davantage. Il me confessa que dans le premier mouvement de surprise & de confusion où les avoit jettés mon retour imprévu, George l'avoit chargé d'un air furieux de me venir déclarer qu'il ne seroit pas deux fois ma dupe, & que si j'entreprendois de retenir Rose, je l'obligerois, malgré lui, à quelque violence. Quel parti prendre? me dit-il; j'ai toujours senti que je m'engageois imprudemment, mais je n'ai pu me défendre contre ses instances, ni résister à certaines promesses.

Quoique je sentisse toutes les difficultés de ma situation, je fus si satisfait de voir rentrer Patrice dans son devoir & dans mes intérêts, que je repris aussitôt l'espérance. Je remis toute autre question à des circonstances plus tranquilles, & ne pensant qu'au mal présent, je lui demandai si George étoit seul. Il me dit qu'il avoit avec lui trois Dames, & deux Gentilshommes, à l'un desquels  
 on



on se propoſoit de marier Roſe. Nouvelle témérité, qui me cauſa autant de douleur que d'étonnement. Marier Roſe! m'écriai-je: A qui donc? Et de quel droit prétend-on diſpoſer d'elle, ſans ma connoiſſance & ſans mon aveu? Il ſe hâta de répondre que je ne devois pas m'allarmer; que pour ce qui regardoit ce mariage, George n'avoit rien entrepris qu'avec l'approbation & le conſeil de tous nos Parens & nos Amis de Saint Germain; que le Roi lui-même y donnoit ſon conſentement; & que le Parti étoit également honorable & avantageux pour notre ſœur. Chaque mot d'un ſi étrange récit augmentoit ma ſurpriſe & ma conſternation. Mais, repris-je d'une voix altérée par le reſſentiment, ſuis-je donc compté pour rien? Mépriſez-vous juſqu'à ce point ma tendreſſe, mon caractère, & les droits de mon âge? D'ailleurs marie-t-on une fille ſans la conſulter, ſans qu'elle connoiſſe, ſans qu'elle ait vu même l'époux qu'on lui deſtine?

Il m'interrompit pour m'assurer que par rapport à moi, on étoit résolu de m'informer de toute l'intrigue, avant que d'en venir à la célébration des nôces; & que pour l'amant de Rose, il étoit venu si souvent la voir avec George depuis notre séjour *aux Saisons*, qu'elle avoit eu le tems de le connoître, & de prendre pour lui beaucoup d'estime.

Il ne manquoit que ce dernier trait pour achever de me faire sentir que j'avois été misérablement leur jouet depuis notre départ de Paris. Je ne demandai point d'autre explication, & prenant mon parti sans délibérer, je priai Patrice d'avertir son frere que je desirois impatiemment de l'entretenir en particulier. Il me satisfit, après m'avoir fait promettre que je ne révélerois de sa confidence que ce qui regardoit le départ de Rose. Mais je fus aussi surpris que de tout le reste, de le voir revenir tristement, pour m'annoncer que George refusoit absolument de me voir,

voir, si je ne m'engageois à consentir au départ de ma sœur, & à bien vivre désormais avec lui. Ciel m'écriai-je en y levant les yeux, vous êtes témoin de qui la paix dépend ici. Mais j'irai moi-même à lui, puisqu'il refuse de venir à moi.

En effet je descendis aussi-tôt, & malgré l'agitation de tous mes sentimens je reçus du Ciel assez de force pour prendre un air calme & composé. J'entrai dans l'appartement, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à me voir, après la timidité qui m'avoit fait chercher la solitude en arrivant. George parut déconcerté; Rose étoit tremblante; & tous les spectateurs, qui n'igno- roient pas la situation des affaires, & qui avoient part au complot, se trouverent dans un certain embar- ras. Mais lorsque j'ouvris la bou- che pour m'expliquer avec modé- ration, tout ce que j'avois recueilli de fermeté m'abandonna à la vue de M. de Sercine, sur qui le ha- zard fit tomber mes yeux. C'étoit

ce



ce même Gentilhomme que j'avois vu à Saint Germain le matin du même jour, notre proche parent, homme âgé, Courtifan, & qui avoit la réputation d'être plein de sagesse & d'expérience. Je trouvai tout d'un coup dans la complaisance qu'il avoit d'accompagner George, la cause du froid accueil qu'il m'avoit fait; & j'avoue que sa présence & ce souvenir me glacèrent tout d'un coup le sang. Il s'aperçut que mon embarras me lioit la langue, & prenant lui-même la parole, il me pria de ne pas m'offenser de ce que son zèle pour notre maison & son amitié pour mes freres & ma sœur l'avoient fait entrer dans quelques mesures qui s'étoient prises à la vérité sans ma participation, mais qui ne devoient pas allarmer ma sagesse & ma piété; que de toutes les personnes que je voyois chez moi, il n'y en avoit pas une de qui je ne pusse attendre dans toutes sortes d'occasions de l'amitié & des services; que c'étoit son épouse & ses deux filles, avec Milord *Linch*,  
jeune

jeune Seigneur d'une grande espérance, qui avoit lié une amitié étroite avec mes freres, & qui avoit des sentimens encore plus tendres pour ma sœur; que la retraite où je tenois Patrice & Rose étant une mauvaise voie pour les avancer dans le monde, & l'état de nos affaires ne m'ayant pas permis sans doute de leur en faire prendre une meilleure, il venoit avec toute l'affection d'un parent & d'un ami leur offrir sa maison & son credit à la Cour; que Rose n'y seroit pas reçue moins agréablement que mes freres, qui avoient déjà eu l'honneur d'être présentés au Roi; que ce Prince souhaitoit ardemment de la voir sur le portrait que Milord Linch avoit fait d'elle; enfin qu'il venoit la prendre avec son épouse & ses filles pour la conduire à Paris où elle passeroit quelques jours à se faire habiller, & de-là à Saint Germain où elle étoit attendue: que pour moi, si je persistois dans mon inclination pour la solitude, je pouvois demeurer tranquillement *aux Saisons*, & que  
 tous

tous les amis de notre famille s'employeroient pour me faire obtenir un benefice ou quelqu'autre faveur du Clergé.

Aiant eu le tems de me remettre pendant ce discours, je conçus que mes plaintes, mes objections, & mes scrupules seroient peu écoutés, & qu'on n'attendroit pas mon consentement pour exécuter des projets qu'on avoit formés sans me consulter. L'indifférence qu'on marquoit pour moi en me conseillant si froidement de demeurer, me touchoit peu. Ce n'étoit point aux caresses des hommes ni aux faveurs de la fortune que mon cœur étoit sensible : il l'étoit à l'endurcissement de George, dont la folle prudence l'emportoit sur tous mes soins, & donnoit même un ridicule à ma tendresse & à mon zèle ; car je découvrois clairement, dans la conduite & dans les termes de M. de Sercine, l'opinion qu'on lui avoit fait prendre de moi. J'étois encore plus vivement touché de l'aveuglement de Rose & de Patrice, qui

se



se livroient si témérairement aux premières espérances, & de l'ingratitude avec laquelle ils s'étoient déterminés à me causer le plus mortel chagrin que je puisse recevoir. Cependant malgré le trouble où me jettoient des réflexions si ameres, je formai sur le champ les deux seules résolutions qui me restoit à prendre dans ces tristes circonstances : l'une de leur épargner jusqu'à mes reproches, parce qu'ils étoient désormais inutiles, & qu'ils ne pouvoient servir qu'à les rendre coupables : l'autre de retourner promptement en Irlande, & de ne plus penser à leur être utile que par mes vœux & mes prières. Ils avoient trouvé des conseils, des protections, des secours, des établissemens même, si j'en croyois les flateries de leur amour-propre ; ils n'avoient plus rien à attendre de moi ; & d'ailleurs il paroissoit assez qu'ils n'en vouloient plus rien recevoir.

Je ne dirai point qu'il n'entrât pas beaucoup de ressentiment &

de dépit dans le serment interieur que je fis de quitter la France; mais j'étois sûr du moins que la Raison & la Religion n'y trouvoient rien à condamner. Elles m'y portoient au contraire également; & lorsque je me trouvai l'esprit libre & le sang moins ému, je remerciai le Ciel d'avoir permis que je me fusse engagé à partir, par un lien assez fort pour me faire surmonter les foiblesses du sang & les mouvemens d'une tendresse excessive.

J'eus donc la force de répondre paisiblement à M. de Sercine, que les intérêts de mes freres & de ma sœur étoient fort bien entre ses mains, & que si j'avois dû m'attendre d'être traité avec un peu plus d'égards & de confiance, j'avois du moins la consolation de voir ma famille très honorée de la protection du Roi & de la sienne. Je n'ajoutai rien; & cette réponse civile, à laquelle on s'attendoit moins qu'à quelques traits de morale chagrine, fit renaître la  
tran-

tranquillité & la joie dans l'assemblée. On servit des rafraichissemens. J'en fis les honneurs, je pris part à la conversation, & j'eus soin d'écarter tout ce qui pouvoit renouveler mes peines. Cependant la vue de Rose, que je regardois comme la malheureuse victime de l'ambition de son frere, ses charmes innocens, ses regards timides & embarrassés qu'elle osoit à peine fixer sur les miens, m'arracheroient du fond du cœur des soupirs que je ne retenois qu'avec violence. Je formai le dessein de me ménager un entretien secret avec elle, pour faire une nouvelle tentative sur son esprit, ou du moins pour la fortifier par la répétition de mes anciennes maximes. Je lui fis signe de me suivre hors de l'appartement. Elle m'auroit obéi. Mais George m'observoit, il pénétra mon dessein, & la retenant lorsqu'elle se levoit pour me suivre, il me dit avec une douceur affectée, que j'avois eu tout le tems de donner mes sages conseils à Rose, qu'il ne falloit pas déro-



ber sa présence à tant d'honnêtes gens; & que la remettant entre les mains de Madame de Sercine, je pouvois compter qu'elle n'avoit plus besoin d'autre leçon que l'exemple d'une Dame si aimable & si sage. Ainsi tout me fut ravi cruellement, jusqu'à la douceur de lui dire en particulier le dernier adieu. A peine eus-je la liberté d'entretenir un moment Patrice. Je n'entrai avec lui dans aucun nouveau détail; mais après de justes reproches de sa foiblesse qui rendoit toutes ses bonnes qualités inutiles, je l'exhortai à l'amour du moins de la vertu, lors même qu'il en oublieroit la pratique; & je lui prédis une partie des maux dont il étoit menacé. Peut-être n'aurois-je pu lui cacher la résolution de mon départ, si George qui appréhendoit autant mes séductions, que j'eusse dû craindre les siennes, ne fût venu m'interrompre. Il me dit d'un air satisfait qu'il alloit travailler efficacement à notre fortune avec Rose & Patrice;

trice ; que je serois toujours le premier à qui il en feroit recueillir les fruits, & qu'il recommandoit ses entreprises à mes prieres. Partez, lui répondis-je, allez George, & puisse votre fortune surpasser vos esperances ; le plus ardent de mes souhaits est de vous voir sage & heureux ; mais je suis trompé si vous le devenez par des voies si étranges. M. de Sercine & Milord Linch qui nous joignirent au même moment, affectèrent de m'interrompre par des complimens déplacés. Il me fut aisé de reconnoître qu'ils agissoient tous de concert, pour m'ôter les moyens de leur dire ce qu'ils ne pouvoient entendre sans honte. La nécessité me fit ceder à cette tyrannie. Je les vis partir, sans leur donner aucune autre marque de chagrin que mon silence. J'eus même les yeux constamment baissés, & lorsqu'ils m'assurèrent en m'embrassant qu'ils auroient soin de me donner souvent de leurs nouvelles, je ne leur répondis que par des inclinations

de tête & de profondes révéren-  
ces.

Il est vrai que Patrice me protesta, en me serrant la main, que mes intérêts lui seroient toujours aussi chers que les siens, & qu'il me donneroit bientôt de meilleures preuves de ses sentimens. Mais quel fond pouvois-je faire sur un caractère foible & inconstant, sur lequel il paroïsoit que les nouvelles impressions étoient toujours les plus fortes ? Il avoit reconnu son devoir deux heures auparavant ; il avoit pris parti pour moi, en se confessant coupable de s'être laissé entraîner par les conseils de son frere ; & je le voyois partir pour me fuir, d'un air aussi content que ceux qui me l'enlevoient, sans m'avoir même expliqué le fond de ses desseins, & sans me laisser les moindres lumières sur ses démarches passées, pour servir du moins de règle à ma propre conduite. Aussi n'employai-je les premiers momens que je passai seul après leur départ, qu'à renouveler le serment que j'avois fait



fait de quitter la France. Il n'y avoit plus de raisons qui pussent me faire balancer. J'étois dégagé de tous mes devoirs par leur obstination & par leur fuite; & après la manière sanglante dont on venoit de me traiter, la tendresse du sang n'étoit plus qu'une foiblesse.

Cependant comme je ne voulois rien avoir à me reprocher, je ne crus pas qu'il me fût permis d'abandonner *les Saisons* sans y laisser quelque personne de confiance qui prît soin de leurs affaires, & qui leur remît fidèlement ce que j'étois résolu de leur laisser. Quoique le droit d'ainesse me donnât la meilleure part à tout ce que nous avions possédé jusqu'alors en commun, mon dessein étoit de leur céder sans exception tout ce que j'y pouvois prétendre, & de prendre seulement sur la somme qui étoit encore entre mes mains, ce qui m'étoit nécessaire pour les frais du voyage. Killerine m'offroit une retraite où je pouvois toujours vivre commodément des seuls fruits

de mon Bénéfice. Je jettai donc les yeux sur M. des Pesses, dont je connoissois parfaitement la probité, & jugeant même qu'une commission de cette nature lui seroit fort agréable par les nouvelles occasions qu'il auroit de rendre service à Rose & à mes freres, je le fis prier de venir promptement *aux Saisons*.

Cette invitation extraordinaire lui donna des espérances qui se trouvèrent mal remplies à son arrivée. En lui apprenant la résolution où j'étois de retourner en Irlande, je ne pus lui en laisser ignorer les motifs, ni lui cacher par conséquent ce que j'avois recueilli du court entretien que j'avois eu avec Patrice, sur ce qui concernoit Rose & les vues de Milord Linch. Il en fut d'abord affligé jusqu'à me faire craindre quelque funeste effet de sa douleur, sur-tout lorsqu'il vint à considérer que mon départ le privoit de l'unique ressource qu'il avoit auprès d'elle. Cependant étant revenu de ce transport, & me voyant

yant trop affermi dans mon dessein pour se flater que je pusse changer de sentiment, il se rejouit, comme je l'avois prévu, du choix que je faisois de lui pour lui confier notre maison. C'étoit un droit qu'il acquerroit de revoir ma sœur, & d'entretenir quelque liaison avec elle, ce qu'il n'auroit pu se promettre autrement dans des circonstances si peu favorables pour son amour. Je lui demandai si étant logé proche de Patrice pendant le séjour qu'il avoit fait *aux Saisons*, il ne s'étoit point apperçu de tout ce qui s'y passoit contre ses intérêts & contre les miens. Il me dit qu'il s'étoit souvent imaginé pendant des nuits entieres d'entendre du bruit dans le jardin & en d'autres lieux; mais que ne se défiant de rien, la bienséance ne lui avoit pas permis de porter sa curiosité trop loin dans la maison d'autrui. J'interrogeai de même le seul domestique qui étoit resté avec moi, & je n'en tirai pas plus de lumieres; de sorte que je n'emportai pas



même en partant la satisfaction de  
savoir par quels artifices on m'a-  
voit trompé, ni s'il avoit été en  
mon pouvoir de m'en défendre.  
Cette connoissance à la vérité n'au-  
roit pas réparé le mal, mais elle  
auroit servi à me faire raisonner  
encore plus juste sur les malheu-  
reuses suites que j'en devois at-  
tendre.

Ce ne fut pas sans un tendre re-  
gret que je me séparai le lende-  
main de M. des Pesses, après lui  
avoir remis environ dix mille écus,  
qui étoient l'unique reste de la for-  
tune de nos ancêtres. Je lui lais-  
sai un simple Billet, adressé à mes  
freres, dans lequel je leur déclai-  
rois sans aucune marque de ressen-  
timent, que me trouvant dégagé  
de toutes mes promesses par mil-  
le raisons que j'évitois de rappel-  
ler, je prenois le parti de retour-  
ner à Killerine, & que si j'avois  
cru pouvoir les préférer pendant  
quelque tems à mon Troupeau,  
j'étois obligé de me rendre à  
mes anciens devoirs, lorsque  
ma présence & mes soins leur de-  
ve-

venoient absolument inutiles. Je les exhortois à se souvenir de leur naissance & de leur Religion, & de ce qu'ils devoient par ces deux motifs à Dieu & à l'honneur de leurs ancêtres. Je leur recommandois instamment leur soeur, dont le soin étoit desormais leur premier devoir, & d'un compte d'autant plus rigoureux, que c'étoit volontairement qu'ils s'en étoient chargés. Enfin je leur marquois que j'avois remis à M. des Pesses notre maison & notre argent, sur lesquels je leur abandonnois tous mes droits. Je laissai une Lettre beaucoup plus longue pour Rose, mais où il n'entroit que de la tendresse & des conseils salutaires. Cependant je ne puis cacher que j'eus beaucoup de violence à me faire pour écrire avec cette moderation. Il s'en falloit bien que toutes les plaies de mon cœur fussent fermées. J'étouffai ses plaintes, résolu de ne prendre conseil desormais que de la raison & du devoir.

Il fallut néanmoins me combattre encore, en passant par Saint Germain pour me rendre à Dieppe; & j'éprouvai plus que jamais par la peine que j'eus à me vaincre, combien les mouvemens les plus réglés de la nature sont difficiles à gouverner. Que n'en doit-il pas coûter par conséquent pour prendre un parfait empire sur les passions? Je savois que mes freres & ma sœur devoient arriver à la Cour avant la fin de la semaine. Je me sentoís porté à les attendre, & à chercher pour la dernière fois l'occasion de les voir. Tantôt c'étoit pour leur faire tous les reproches qu'ils méritoient, & que la présence de M. de Sercine m'avoit contraint d'étouffer dans mon cœur. Tantôt c'étoit pour satisfaire ma tendresse, qui étoit encore assez forte pour me faire oublier leur ingratitude. Ils ne s'attendoient point à mon départ. Ils n'avoient jamais regardé la proposition de les quitter, que le mécontentement



ment m'avoit fait faire plusieurs fois, comme une menace sérieuse. Il pouvoit encore arriver que me voyant en chemin pour m'éloigner sans retour, le souvenir de tout ce que j'avois fait pour eux, & la honte de m'avoir causé de si injustes chagrins, leur fissent reprendre les sentimens qu'ils avoient eus pour moi. Mais quand ils les eussent repris, à quoi ce changement pouvoit-il aboutir? Ils étoient déjà trop engagés. Ils avoient pris des guides que la bienfiance ne leur permettoit plus d'abandonner, & dont les vues ne pouvoient jamais s'accorder avec les miennes. D'ailleurs c'étoit me flatter trop, que de les croire disposés à se reconcilier avec moi. Je leur étois devenu incommode, je devois craindre de l'être encore plus à Saint Germain. Qui fait de quelle manière ils auroient pris ma visite, & si George qui avoit été capable de se faire un jeu de mes infirmités naturelles avec Messieurs de Ser-

cine & Dillon, n'eût pas couronné sa vengeance par quelque insulte éclatante? De toutes ces réflexions je m'attachai à celles qui devoient me faire hâter mon voyage. Je me rendis à Dieppe, où je profitai du premier vaisseau qui s'offrit pour Londres. Au moment que je m'embarquois, on me remit une Lettre de M. des Pesses, qu'il m'avoit adressée au hazard dans la même auberge où nous avons passé quelques jours en arrivant en France. Je balançai si je devois la lire, dans la crainte d'y trouver quelque nouveau sujet de peine; mais la tendresse du sang prévalut encore. Je l'ouvris. Elle contenoit de nouvelles instances pour m'arrêter, avec la relation d'une visite que M. des Pesses avoit rendu à mes freres & à ma sœur. Aiant découvert heureusement leur demeure à Paris, il n'avoit pas perdu un moment pour leur annoncer mon départ. Rose s'étoit évanouie à cette nouvelle, & n'étoit

toit revenue que pour verser un torrent de larmes. Patrice avoit donné aussi toutes les marques d'une vive douleur. George même avoit paru frappé d'un dénouement si imprévu; mais il avoit employé aussi-tôt tout son esprit pour consoler sa sœur & son frère, en leur représentant que ma présence n'étoit pas nécessaire à leurs projets; que rien ne les empêchoit d'espérer que je ne pusse vivre fort heureusement dans mon Bénéfice; & que si leurs affaires tournoient aussi bien qu'ils devoient se le promettre, il ne seroit jamais trop tard pour m'inviter à revenir partager leur fortune. M. des Pesses concluoit des larmes de Rose, & des regrets de Patrice, que j'en étois aimé tendrement, & que si je voulois tenter quelque nouvel effort, ils pouvoient encore être ramenés à mes vues. Je vis dans le tour de sa Lettre un amant inquiet pour lui-même, qui tâchoit de me retenir par de foibles espé-



espérances, pour faire servir mon retour à rétablir un peu les siennes. Mais quand j'aurois cru Patrice & Rolé encore plus sincèrement affligés, je connoissois l'humeur fiere & inflexible de George. J'étois sûr qu'il n'entroit pas plus de tendresse pour eux dans le parti qu'il avoit pris de me les enlever, que de ressentiment de la maniere dont je lui avois moi-même enlevé sa sœur. Il avoit voulu se venger avec usure. Ainsi je ne pouvois tenter de les lui ôter encore, sans l'exciter à une nouvelle vengeance, qui perpétueroit puerilement les reprefailles. Cette pensée qui avoit été un des principaux motifs de mon départ, me défendit contre les sollicitations de M. des Pesses, malgré l'attendrissement excessif que sa Lettre m'avoit causé. Je lui fis sur le champ une courte réponse, pour lui marquer la constance de mes résolutions, & mon embarquement, qui se fit à l'heure même. En  
deux

deux jours d'une heureuse navigation j'arrivai à Londres, d'où je fis le chemin par terre jusqu'à Holyhead. Un Vaisseau Anglois, que le hazard me fit trouver prêt à lever l'ancre, me rendit en quatre jours à Londondery, & je me revis le lendemain au soir dans ma maison de Killerine.

Quatre mois d'absence m'auroient fait trouver une vive satisfaction dans les embrassemens & les caresses de mes amis, si j'eusse pu me délivrer de mille fâcheux souvenirs, dont j'avois la source dans le cœur encore plus que dans l'imagination. Je ne pus me retrouver si proche du tombeau de mon Père, sans ressentir une mortelle confusion de n'avoir pas un meilleur compte à lui rendre du dépôt qu'il avoit confié à mes soins. Le témoignage de ma fidélité & de mon zèle, que je trouvois au fond de mon cœur, en écartoit bien toute ombre de remord; mais loin d'en bannir le regret & la tristesse, il ne servoit qu'à

qu'à me rappeler l'inutilité de mes peines, & les misérables fruits que j'avois recueilli de mes esperances. Je portois ce poids à tous momens, & dans toutes sortes de lieux. Ce n'est pas qu'en examinant quelquefois les choses dans un sens plus favorable, je ne rendisse à George la justice qu'il méritoit de plusieurs côtés. La sagesse de ses mœurs, la droiture de son jugement, & l'honnêteté de ses principes, étoient trois points sur lesquels je ne lui avois jamais reconnu de foible; & je concevois bien que quelque part que l'esprit de vengeance pût avoir à la conduite qu'il avoit tenue à mon égard, & l'ambition ou l'amour du monde à celle qu'il vouloit faire prendre à son frere & à sa sœur, il ne falloit pas craindre qu'il les portât au vice par son approbation ou par son exemple. Mais l'espece de vertu qu'il étoit capable de leur inspirer, me paroissoit presque aussi redoutable que le vice. C'étoit uniquement l'envie de plai-



plaire aux hommes, c'étoit l'estime de leurs faveurs, & le goût de toutes les voies qui peuvent y conduire. Le plus honnête homme, qui ne l'est pas avec une autre fin, tarderoit-il longtems à devenir vicieux si le vice pouvoit servir à ses vues? Et n'arrive-t-il pas en effet qu'il y devient souvent nécessaire? Car à quoi sert de le déguiser sous d'autres noms? La noblesse des sentimens est-elle autre chose que de l'orgueil, quand elle n'a pour objet que des grandeurs & des distinctions humaines? La politesse & la complaisance qui servent à ouvrir les voies de la fortune, ne sont-elles pas presque toujours une lâche approbation des défauts ou des dérèglemens d'autrui? La galanterie, sans laquelle on ne feroit pas un pas dans le monde, peut-elle être distinguée sérieusement de la volupté sensuelle, dont elle est comme la fleur & le raffinement? J'accorde si l'on veut qu'un homme de jugement & d'honneur,

tel

tel que je me figurois George, ne se livre point sans ménagement à cette dépravation : mais quel frein pouvoit retenir Rose & Patrice ? Leur âge qui étoit à peine au dessus de l'enfance ; leur caractère tendre & facile qui les rendoit capables de l'excès du bien & du mal, suivant les premières impressions par lesquelles ils seroient déterminés ; l'éclat de leurs qualités naturelles, qui les exposoit à des séductions plus pressantes & plus inévitables ; enfin, la témérité de leur frere, qui ne concevoit pas même qu'ils eussent besoin de précaution, étoient de justes sujets d'allarme, qui me faisoient craindre pour eux autant de chutes que de pas.

En réfléchissant ainsi sur la cause de mes regrets, il me vint un scrupule qui me causa beaucoup d'embarras. L'opinion même que j'avois du jugement & de la probité de George, me fit douter si mes délicatesses de Religion n'avoient

voient pas été portées trop loin, & si l'idée que je me formois du monde n'étoit pas fausse ou du moins exagérée. Il étoit certain que je ne la devois point à ma propre expérience. C'étoit le fruit de mes lectures, ou des principes d'éducation que j'avois reçus au Seminaire de Carrickfergus. George au contraire, quoiqu'agé seulement de quelques années de plus que son frere, avoit eu de bonne heure l'occasion de se répandre beaucoup plus au dehors; parce que se trouvant l'ainé de notre maison, il étoit obligé dans les dernières années de la vie de mon Père de le représenter aux assemblées de la Province, & d'entretenir certaines liaisons de bienfaisance avec la Noblesse de notre Canton. Etoit-il impossible qu'il eût acquis des connoissances plus justes que les miennes, & qu'étant mieux informé des usages du monde, il eût jugé avec plus de discernement de ce qu'ils ont de criminel ou d'innocent?



cent ? Dans cette supposition, non seulement il devoit connoître mieux que moi ce qui étoit convenable aux intérêts de son frere & de sa sœur, mais il auroit eu raison de me reprocher, comme il avoit fait plus d'une fois, que mon zèle surpassoit mes lumieres, & que j'étois plus propre à la solitude du cabinet, qu'à donner des regles de conduite pour le monde. J'aurois mérité même d'être regardé comme un censeur aveugle, & comme un turbulent qui dérangeoit mal-à-propos ses sages desseins par mes plaintes & par mes remontrances importunes. A la vérité les Livres saints, dont toutes les maximes sont infaillibles, déclarent la guerre en mille endroits au monde & à ses partisans; mais ils expliquent aussi ce qu'il faut entendre par les partisans du monde: ce sont les fourbes, les orgueilleux, les sensuels, les vindicatifs, les ravisseurs du bien d'autrui, &c. toutes qualités qu'on ne peut attribuer raisonnablement à la plupart des personnes qu'on connoit,

connoit, & qu'on n'attribueroit pas fans une témérité criminelle à ceux qu'on ne connoit point. C'est donc sur cette seule espèce d'hommes, s'il en est beaucoup d'un si affreux caractère, que tombent toutes les malédictions évangéliques; ce qui n'empêche pas que le plus grand nombre de ceux même qui vivent avec eux dans le monde, ne puissent être d'un commerce aimable & sans danger; & George pouvoit l'avoir reconnu par expérience.

Dans l'incertitude où je demeurai après ces réflexions, je me repentis amèrement de n'avoir pas mieux profité du tems que j'avois passé en France, pour acquérir les lumieres qui me manquoient. Il m'auroit été facile de me faire introduire dans toutes sortes de sociétés, & d'en démêler les principes & les usages. J'aurois appris par moi-même ce qu'un Chrétien doit penser du monde. Peut-être me serois-je mieux accordé avec George, après avoir acquis cette

CON-

connoissance, & la paix auroit continué à regner dans notre famille; au-lieu que par ma précipitation à condamner tout ce qui m'avoit déplu, j'étois peut-être coupable de l'avoir troublée. Ce doute m'affligea si vivement que j'aurois eu peine à me consoler, si le Ciel n'eût rendu le repos à ma conscience par une autre réflexion. S'il est vrai, me dis-je à moi-même, que George ne s'égarer point dans ses idées & dans ses projets, je ne dois pas regretter qu'il m'ait ôté la conduite de son frere & de sa sœur; ils ne peuvent être mieux que sous la sienne. S'il s'égare autant que je l'ai cru, j'ai fait mon devoir en le condamnant, & j'ai eu raison de le quitter, lorsque j'ai perdu tout espoir de le faire rentrer dans le sien.

Ce n'étoit point à Killerine que mes difficultés pouvoient s'éclaircir autrement. Une bourgaille, presque uniquement composée d'artisans & de laboureurs, étoit  
peu



peu propre à me représenter le monde où mes freres & ma sœur se trouvoient engagés. D'ailleurs l'innocence & la tranquillité re- gnoient depuis longtems dans mon Troupeau. Cependant com- me les dispositions de la Providen- ce avoient commencé à se déclarer sur mon sort, & que toute la suite de ma vie étoit destinée à beau- coup d'agitation, il ne me fut pas accordé, même à Killerine, pen- dant quelques mois que j'y passai, de jouir du repos que j'y étois venu chercher, & que tout le monde y goûtoit. A peine com- mençois-je à revenir un peu de la profonde tristesse que j'avois apportée de France, que pour me préparer à mille nouvelles dou- leurs auxquelles la tendresse frater- nelle devoit bientôt m'exposer, le Ciel me suscita une épreuve d'autant plus sensible qu'elle re- gardoit l'honneur de mon Père, c'est-à-dire, ce que j'avois de plus précieux après les intérêts de Dieu & de la Religion. Ce n'est pas interrompre l'histoire de mes fre-

res, que de m'arrêter un moment à ce recit, parce qu'il se trouve lié par ses suites avec la plupart des événemens que j'ai entrepris de raconter.

Quelques Gentilshommes du Comté d'Antrim, mal intentionnés pour le Gouvernement, & piqués sur-tout de voir passer les plus belles Terres d'Irlande entre les mains des Favoris du Roi, sans autre titre pour les obtenir, que leurs bassesses & leurs flateries, s'étoient ligués secrettement dans le dessein de soulever le Peuple, & peut-être dans l'espérance de leur faire secouer entierement le joug de l'Angleterre. Le succès d'une si grande entreprise dépendant d'une infinité de ressorts & de mouvemens, ils avoient employé plusieurs années à dresser leurs machines, & le secret avoit été gardé si fidèlement, qu'après même qu'il fut découvert on ne put parvenir à connoître les complices. L'un d'entr'eux nommé *Fincer*, ancien & voisin de notre maison, perdit malheureusement le





tre le secret à prix, suivant la methode d'Angleterre, on vint à bout sur divers indices, tels que le tems & le lieu où le projet avoit été trouvé, de s'assurer que c'étoit M. Fincer qui l'avoit perdu. Il fut arrêté, & conduit dans les prisons de Dublin. On commença aussitôt les interrogations, & le Viceroi s'y trouva présent lui-même. Mais au lieu de voir un criminel consterné, on fut surpris que sans marquer la moindre émotion, Fincer offrit volontairement de s'expliquer. Il confessa qu'il avoit deux choses à se reprocher: l'une d'avoir gardé si longtems un Mémoire dangereux; & l'autre de ne s'être pas hâté, après l'avoir perdu, de venir déclarer le fond du mystère au Viceroi, pour lui épargner les fausses démarches auxquelles un péril imaginaire l'avoit engagé: que pour la première de ces deux fautes, il n'avoit point d'autre justification à donner que sa curiosité, qui lui avoit fait conserver trop longtems une pièce rare & d'une nature extraordinaire:

&amp;

& que pour la seconde il étoit vrai que son devoir l'obligeoit d'offrir plutôt quelques éclairciffemens au Viceroi, mais qu'on devoit se figurer aisément qu'un homme innocent qui aime le repos évite autant qu'il peut de s'exposer à des embarras inutiles ; en un mot qu'il avoit espéré qu'on ne découvroit jamais que le Mémoire eût été entre ses mains, & qu'étant certain que le projet de révolte qu'il contenoit n'étoit qu'une chimere, qui s'étoit évanouie avec la vie & le souvenir de son auteur, il avoit cru que pour la tranquillité publique autant que pour la sienne, il ne pouvoit prendre de parti plus sage que le silence.

Comme ce discours parut fort obscur, & qu'on lui demanda des explications moins équivoques, il ajouta, avec la même tranquillité, qu'il étoit fâché qu'on le forçât de noircir l'honneur des morts ; mais que dans la nécessité où il étoit de ne rien cacher, il déclaroit à regret que l'Auteur du Mémoire a-

voit été le feu Comte de .....; que le zèle de ce Seigneur pour la Religion Romaine lui avoit fait entretenir pendant toute sa vie un desir ardent de la tirer de l'oppression; qu'il avoit formé cent projets qu'il n'avoit pu faire goûter à ses amis, & qui n'avoient jamais été plus loin que sur le papier; que sa mort ayant achevé de les dissiper, il en étoit resté apparemment quelques copies; que le Mémoire en étoit une, & que l'ayant trouvé lui-même entre les papiers de son Père, qui étoit mort aussi depuis quelques mois, il ignoroit de quelle maniere elle y étoit venue; qu'il se souvenoit seulement de l'avoir entendu parler des desseins du Comte qui étoit de ses meilleurs amis, & des efforts qu'il avoit toujours fait pour le guérir de ces vaines imaginations; enfin, pour donner encore plus de vraisemblance à son discours, Fincker assura le Viceroi que mes freres ne s'étoient déterminés à quitter l'Irlande, que par la crainte

te



te d'être accusés tôt ou tard, & peut-être avec justice, d'avoir participé aux projets de leur Père.

A la vérité ce tissu de calomnies n'étoit soutenu d'aucune preuve ; mais comme il n'y en avoit pas non plus à produire contre l'Accusé, le Viceroi fut obligé de suspendre les procédures en attendant de nouvelles lumières, & Fincer fut retenu dans sa prison. Le bruit de cette aventure s'étant répandu à Dublin dès le même jour, je reçus tout à la fois plusieurs Lettres, qui m'apprenoient l'injure qu'on venoit de faire à mon Père, & qui m'avertissoient même du peril où j'étois d'être arrêté. C'étoit en effet à quoi je devois naturellement m'attendre. Mais moins touché de cette crainte que de l'honneur de mon sang, je n'examinai point si j'avois des risques à courir, & je me crus appelé à Dublin par toutes sortes de raisons. Je fis tant de diligence, qu'ayant prévenu les ordres

du Viceroy, je me présentai à lui lorsqu'on s'y attendoit le moins. La force avec laquelle je défendis l'innocence de mon Père, & l'offre que je fis volontairement de ma tête s'il paroïssoit par le moindre témoignage qu'il eût jamais manqué de respect pour le Gouvernement ou pour les Constitutions du Pays, balancèrent du moins les dépositions de Fincer. Je demandai ensuite, avec la même fermeté, d'être confronté sur le champ à notre accusateur. On ne me refusa point ce qu'on auroit exigé de moi, si je ne l'eusse pas demandé comme une faveur. Le Viceroy fut témoin de cette scene. Fincer étoit de mon âge, & nous nous connoissions depuis l'enfance. Ma présence le déconcerta. Il me dit d'un air embarrassé, qu'il étoit surpris de me voir engagé dans son affaire lorsque je n'étois accusé de rien, du moins par ses dépositions; & que pour ce qui regardoit mon Père, c'étoit

toit avec un mortel regret qu'il s'étoit trouvé contraint pour sa propre justification de révéler tout ce qu'il avoit appris du sien. Je le priai de m'apprendre ce qu'il prétendoit favoir avec tant de certitude. Il le fit dans les termes que j'ai rapportés, & qui étoient les mêmes que ceux qu'on m'avoit marqués d'après ses premières dépositions, ce qui me fit juger que le personnage qu'il jouoit étoit médité. Je conçus qu'il me seroit difficile de confondre l'imposture; & quoiqu'une accusation vague & sans preuves ne fût pas suffisante pour noircir absolument la mémoire de mon Père, je m'affligeai d'autant plus de la voir en proie aux soupçons, que Fincer étant Protestant, je prévoyois que, toutes choses égales, la Cour & le Public lui seroient plus favorables qu'à ma famille. Cette crainte fut vérifiée sur le champ par la conduite du Viceroi. Il prit mon chagrin pour une marque

H 5

d'em-



d'embarras; & voyant que Fin-  
cer ne me donnoit pas le moi-  
ndre avantage sur lui par ses ré-  
ponses, il me déclara que sans  
être traité de coupable, je serois  
retenu par précaution sous la gar-  
de d'un Messager d'Etat.

Cependant loin de regarder ma  
captivité comme une nouvelle  
disgrace, je crus qu'elle devien-  
droit utile à l'honneur de mon  
Père, par le droit qu'elle me don-  
neroit de presser plus vivement  
son accusateur, & d'obtenir des  
Juges une explication qui levât  
tous les doutes du Public; car  
c'est ce que je croyois avoir de  
plus fâcheux à redouter. Je  
marquai à mes amis de recueillir  
dans le voisinage des Terres qui  
nous avoient appartenu, tous  
les témoignages qui pouvoient  
faire connoître l'humeur tran-  
quille de mon Père, & l'horreur  
qu'il avoit eu pendant toute sa  
vie pour les factions & le trou-  
ble. Cette recherche demandoit  
un tems considerable. De son  
cô-

côté le Viceroy, qui ne vouloit rien précipiter, fit traîner ses informations en longueur, dans l'espérance de quelque rayon de lumière qui feroit sortir tôt ou tard la vérité des ténèbres; de sorte qu'il se passa trois mois entiers, sans aucun changement dans le sort de Fincer, ni dans le mien. Enfin le zèle de mes amis me procura des Memoires si favorables, que je croyois mon Père justifié & mes peines finies, lorsque par la négligence ou par la corruption des Gardes, Fincer trouva le moyen de se sauver de sa prison, & de sortir heureusement d'Irlande. Son évasion se fit si secrettement qu'on ne put découvrir la moindre trace de sa fuite, & ce fut par d'autres aventures que j'appris longtems après de lui-même qu'il s'étoit retiré en Dannemarc.

On s'imaginoit que le Viceroy regarderoit cet éloignement volontaire comme une conviction; & j'étois persuadé que par rapport

à mon Père, une circonstance si forte, jointe aux témoignages que j'avois fait recueillir en sa faveur, ne permettoit pas aux Commissaires de me refuser une déclaration publique de son innocence. Cependant on répondit à mes sollicitations, que l'obscurité & l'incertitude n'étant pas diminuées par la fuite de l'Accusé, on ne pouvoit s'expliquer sans témérité & sans injustice; que l'amour de la liberté l'avoit pu porter à fuir, plutôt que la crainte du châtiment; que les Loix du Pays demandoient des preuves formelles, & qu'il falloit les attendre du tems. On n'inquieta pas même sa fille unique, qu'on laissa jouir paisiblement de son bien. Pour moi, l'on se contenta de me *demandar caution* suivant l'usage, & l'on me rendit enfin la liberté. Le Public jugea diversément de cette conduite. Les uns s'imaginèrent que le Viceroi rebuté de l'inutilité de ses recherches, & perdant



dant toute espérance depuis l'événement de Fincer, avoit pris le parti de renoncer à de nouvelles poursuites; & que s'il refusoit de justifier la mémoire de mon Père, c'étoit pour humilier les Catholiques, en laissant tomber les soupçons sur eux dans l'esprit de ceux qui croiroient la conspiration réelle. D'autres jugèrent avec plus de vraisemblance, que cette apparence de modération n'étoit qu'un voile, & qu'on avoit dessein d'endormir les conjurés par une fausse paix, pour éclairer sourdement leurs actions, & les surprendre dans quelque fausse démarche.

Ces conjectures m'occupèrent beaucoup moins, que le regret d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage. Je repris tristement le chemin de Killerine, pour y chercher dans l'exercice de mon emploi la seule douceur qui me restoit après tant de disgrâces. Ma soumission aux ordres du Ciel m'empêchoit bien de l'accuser de

dureté ; mais je me plaignois d'en avoir reçu un cœur trop sensible , ou de n'en pas recevoir des consolations proportionnées à cette foiblesse. Tout le plaisir que je trouvois dans la pratique de mes devoirs , ne se faisoit goûter que de ma raison ; & les chagrins que j'avois effuyés depuis plus d'un an , altéroient jusqu'à mon sang & mes forces. J'en avois perdu le sommeil & l'appetit. Ainsi le dédommagement étoit d'un autre ordre que les peines , & n'avoit pas la même force de se faire sentir. Cependant l'espérance Chrétienne fortifioit mon ame , à mesure que ma santé s'affoiblissoit. Mon âge passoit déjà cinquante ans. Est-ce la peine , disois-je , pour un reste de vie si court , de souhaiter du bonheur & du repos ? D'ailleurs les liens du sang doivent être rompus par la mort. Supposons qu'ils le soient déjà. Car pour quoi distinguer ce qui n'est séparé que par un instant ? Et je n'ai pas

pas même cette supposition à faire : mon Père est au tombeau, & mes freres m'ont forcé de les abandonner : qui empêche que je ne me regarde comme un homme déjà mort, puisqu'étant dégagé de tous les devoirs de la nature, il n'est que trop vrai que je ne tiens plus à rien sur la terre.

Peut-être qu'avec le secours de ces réflexions j'aurois acquis tôt ou tard l'insensibilité qui étoit nécessaire à mon repos. Je faisois tant d'efforts pour y arriver, que j'avois même différé jusqu'alors de donner de mes nouvelles à mes freres ; & c'étoit une violence que je m'étois faite uniquement dans cette vue. Il est vrai que je n'avois pas reçu non plus de leurs Lettres, & que ne me défiant pas de l'obstacle qui les arrêtoit, je prenois leur silence pour une confirmation de leur mépris : mais le ressentiment ne m'auroit pas porté à le garder moi-même si longtems, si je  
ne



ne m'étois cru justifié par une raison plus légitime. Je souhaitois donc de parvenir, sinon à les oublier, du moins à supporter leur ingratitude sans douleur, & à demander leur bonheur au Ciel sans altérer le mien.

Un dimanche au soir que je rentrois chez moi plein de ces idées, mon valet, que j'avois pris en passant par Saint Germain, & qui étant originaire d'Irlande m'avoit suivi volontiers jusqu'à Kilerine où il continuoit de demeurer à mon service, me dit que j'étois attendu impatiemment depuis le commencement de la nuit par un jeune homme qu'il ne connoissoit point, & qui n'avoit pas jugé à propos de lui apprendre son nom. Il ajouta que s'étant fait introduire dans une salle, il lui avoit recommandé instamment de n'y laisser entrer personne jusqu'à mon retour; & si je n'arrivois pas seul, de me dire secrètement qu'il souhaitoit de m'entretenir en particulier. Je  
me

me hâtai de l'aller joindre, en cherchant en moi-même de qui pouvoit être une visite si mystérieuse, mais fort éloigné de m'imaginer la vérité. J'ouvre la porte de la salle, & je me trouve au même moment entre les bras de Patrice.

On se figure sans peine que malgré toutes mes résolutions, mon premier mouvement fut un transport de tendresse & de joie. Cependant saisi tout d'un coup d'une vive inquiétude, qui venoit autant du silence avec lequel ce cher frere m'embrassoit, que de son arrivée imprévue & du discours de mon valet, je me dégageai de ses bras pour le regarder d'un œil fixe, sans avoir moi-même la force d'ouvrir la bouche. Je lui trouvai les yeux mouillés de larmes, & le visage extrêmement pâle & abattu. Mon trouble ne faisant qu'augmenter, je le pris par la main, & le conduisant vers un fauteuil: Dieux! lui dis-je, que m'annoncent ces lar-

larmes & ce silence? Et cette arrivée même, dont je n'ai pas reçu le moindre avis, cette pâleur, cet embarras .... Patrice, ajoutai-je, je tremble de ce que je vais entendre, & je vous prie néanmoins de ne pas tarder à me satisfaire. Il me répondit d'une voix basse qu'il avoit des choses extrêmement fâcheuses à m'apprendre; que me voyant obstiné à ne pas faire de réponse à ses Lettres, il avoit pris le parti de venir lui-même en Irlande pour réveiller ma tendresse en faveur du malheureux George, de la triste Rose, & de lui-même; que le ressentiment devoit avoir des bornes dans un cœur aussi bon & aussi religieux que le mien; qu'en se reconnoissant coupables dans leurs Lettres d'avoir manqué à la confiance & à la soumission qu'ils me devoient, ils avoient espéré que je ne m'endurcirois pas jusqu'à leur refuser toute sorte de réponses & de secours; que ce que je ne voulois pas faire pour eux, je le devois à l'honneur

neur



neur de notre nom & au souvenir de notre Père ; enfin que si sa présence n'avoit pas plus de force que ses Lettres pour m'intéresser au malheur de George , à la situation de Rose , & à ses propres peines, il n'y avoit rien dont son desespoir ne le rendît capable, plutôt que de retourner en France pour y être le témoin continuel de l'infortune de son frere & de sa sœur , & pour y mener lui-même une vie fort misérable. Dans la consternation où me jetta un debut si obscur & si funeste, il eut le tems d'ajouter avant que je fusse en état de l'interrompre , qu'il avoit appris de la fille de Fincer le péril où il se trouvoit exposé en Irlande, & que je devois bien juger que c'étoit par cette raison qu'il étoit arrivé de nuit à Killerine ; mais que la vie ne lui étoit pas assez chere pour s'alarmer de ce qui le menaçoit , & que sans être arrêté par ses propres dangers, c'étoit de mes résolutions qu'il alloit faire dépendre toutes les siennes.

J'eus besoin de me soulager par plu-

plusieurs soupirs pour trouver la force de lui répondre , que tout ce que je venois d'entendre étoit tout-à-fait nouveau pour moi ; que depuis mon départ de France je n'avois pas reçu une seule de ses Lettres , ni les moindres lumieres sur sa situation , & celle de son frere & de sa sœur ; que je ne comprenois rien à ce qu'il appelloit leurs malheurs & ses peines , non plus qu'à ce qui regardoit la fille de Fincer ; enfin que je le conjurois de s'expliquer promptement : & pour commencer par guérir la défiance qu'il paroissoit avoir de mes sentimens , je l'embrassai de nouveau avec la plus vive tendresse , en l'assurant que non seulement je n'avois jamais cessé d'aimer mes chers freres & ma sœur , mais que j'étois aussi disposé que jamais à tout entreprendre pour leur service.

Ce témoignage d'affection parut relever un peu ses espérances. Il me fit le récit suivant , que le tems n'a pu effacer de ma mémoire ; ce qui n'a pas empêché que je ne l'aye  
prié

prié de la mettre par écrit dans des tems plus tranquilles ; de sorte que je ne ferai que transcrire ici ses propres termes.

Je me rappelle amèrement, me dit-il avec un profond soupir, le tems où j'ai cessé de suivre vos conseils, parce que c'est de-là que je dois compter toutes les peines de ma sœur & les miennes. Vous ne vous attendez pas que je vous fasse remonter plus haut que notre séjour *aux Saisons* : cependant je ne puis vous faire entendre toutes les raisons pour lesquelles votre secours nous est nécessaire, sans vous confesser que j'avois commencé à vous déguiser une partie de ma conduite avant notre départ de Paris. Il est vrai que je n'avois point alors de complice, & que tout se passoit encore dans mon cœur. Vous vous souvenez de ce silence & de ces apparences de mélancolie dont vous me faisiez souvent des reproches. Vous étiez bien éloigné d'en pénétrer la cause. Peut-être en accusiez-vous mon inquiétude naturelle, & ce dé-



dégoût de tout ce que je possédois, dont je vous avois fait la confiance à Killerine. Mais figurez-vous au contraire que mon caractère étoit changé tout d'un coup, & que tous les mouvemens de mon cœur s'étoient fixés. J'avois conçu une funeste passion qui les réunissoit tous dans son objet. Hélas ! que vous dirai-je ? j'avois vu la plus charmante personne du monde dans une rue voisine de la nôtre, & je m'étois senti plus enflammé qu'on ne le fut jamais.

La douceur que je trouvai dans ces nouveaux sentimens, me fit renoncer à toutes les occupations qui ne s'y rapportoient pas. Je cherchois pendant les jours entiers l'occasion de revoir ce que j'aimois. J'étois sans cesse dans la même rue, autour de la même maison où je l'avois vue la première fois. Je croyois avoir passé le jour heureusement, lorsqu'elle avoit paru à sa fenêtre. Vous n'avez pas oublié l'air distrait que j'apportoais le soir au logis, & combien je paroissois occupé de mes rêveries. Ma passion se  
forti-

fortifiant tous les jours, je n'aurois jamais obtenu de moi-même de vous suivre à la campagne, si notre maison eût été assez éloignée de Paris pour m'oter l'esperance d'y retourner plusieurs fois chaque semaine. Je fis même violence à mon penchant, lorsque vous me fites la proposition d'enlever Rose à mon frere; & si l'attachement que j'avois pour vous n'eût combattu fortement en votre faveur, j'aurois peut-être ajouté à vos chagrins celui de me voir fuir à mon tour. Je vous servis néanmoins fidellement, & je m'applaudis ensuite d'avoir eu cette déférence pour vous, lorsque j'eus trouvé qu'il m'étoit facile, comme je l'avois prévu, de retourner presque tous les jours à la ville. Pour vous dérober d'abord la connoissance de mes démarches, je m'échappois dans le tems que je vous croyois le plus attaché à l'étude, ou bien je feignois de sortir pour me promener dans les campagnes voisines. Je n'étois quelquefois qu'un instant à Paris, lorsque

que la fortune me favorisoit assez pour ne me pas faire attendre plus longtems le bonheur que j'allois chercher. C'étoit encore le seul plaisir de voir ce que j'aimois déjà avec la plus parfaite ardeur. Je ne croyois pas même que des soins si peu déclarés eussent été remarqués. Aiant eu néanmoins la curiosité de m'informer dans le voisinage du nom & de la condition de ma maitresse, j'avois appris qu'elle étoit fille de M. de L. . . . qui avoit été longtems employé à diverses négociations dans les Cours d'Allemagne, & qu'elle étoit née dans les voyages de son Père.

Pendant ce tems-là, George que vous me recommandiez de voir souvent, & d'exhorter à bien vivre avec nous, renouvelloit au contraire tous ses efforts pour me faire préférer le séjour de Paris à celui *des Saisons*, & pour me porter à inspirer les mêmes sentimens à Rose. J'écoutois peu ses discours. Il me faisoit des propositions dont je n'examinois pas même les avantages,

ges,



ges, persuadé qu'il y entroit autant de repentiment contre vous que de zèle pour mes intérêts. Vous me chargeâtes ensuite de faire le voyage de S. Germain, & je le fis en effet plusieurs fois; mais je vous confesserai qu'au lieu d'y employer deux jours comme mon absence vous le persuadoit, je revenois le soir du même jour à Paris, où ma passion qui ne me laissoit plus de repos, me faisoit trouver une douceur extrême à me promener une partie de la nuit sous les fenêtres de Mademoiselle de L. . . J'y formois vingt projets qui demeuroient le lendemain sans execution. Ils tendoient tous à lui déclarer ma tendresse; mais si je les goûtois assez le soir pour me former les plus douces espérances pendant toute la nuit, cent difficultés qui se présentent à l'esprit d'un étranger, m'obligeoient le matin de les abandonner. J'eus plusieurs fois la pensée d'ouvrir mon cœur à George. Il avoit déjà ses habitudes à Paris. Il pouvoit me faire trouver des votes

qui eussent mieux satisfait mon impatience. Mais je ne voulois pas lui donner cet avantage sur moi, & par une bizarrerie fort étrange j'étois comme jaloux de mon secret.

Je n'ai fait ce détail que pour vous conduire à une aventure des plus extraordinaires, qui décida de mon sort, & qui mit George en possession de l'empire qu'il a depuis exercé sur moi. J'étois allé un jour à Saint Germain, d'où l'amour me ramena de fort bonne heure à Paris. Je ne manquai pas de me procurer, avant l'obscurité, la seule satisfaction à laquelle je rapportois tous mes soins, & j'en jouis ce jour-là plus heureusement que jamais, parce que Mademoiselle de L. . . se fit voir fort longtemps à sa fenêtre. Je n'avois point encore si bien distingué tous ses charmes. J'achevai de me perdre dans cette dangereuse considération. C'étoit une de ces phisionomies dont la douceur

ceur fait le fond , quoique l'éclat du teint & la finesse des yeux décelent du feu & de l'enjouement ; une taille , & un port au gré de mes desirs. Toute sa figure & tous ses mouvemens me paroissent assortis à mon cœur. Elle n'étoit pas plus âgée que ma sœur , mais avec toutes les grâces de la plus tendre jeunesse elle avoit un air de maturité , qui me faisoit juger avantageusement de son esprit & de sa raison. Je ne sai si ce portrait suffit pour justifier tout ce que je sentoits pour elle ; mais figurez vous qu'il n'approche point de ce que je lui ai connu de grâces & de perfections , lorsque je suis parvenu à la voir de près & à l'entretenir.

Il étoit impossible que promenant ses regards dans la rue , elle ne s'apperçût pas que les miens étoient tendrement fixés sur elle. Je me tenois à la porte d'un Caffé qui étoit assez voisin de sa maison. J'y demurai longtems encore après qu'elle se fut retirée ;



rée ; & quoique je n'eusse plus d'espérance de la revoir lorsque le jour fut fini , à peine pris ; je le tems d'aller souper pour revenir au même lieu où j'avois passé de si agréables momens. J'y étois encore à onze heures. Mon imagination m'avoit rendu le service que je ne pouvois plus recevoir des yeux. Cependant je pensois enfin à me retirer , lorsque je crus appercevoir à la lueur des lanternes plusieurs personnes qui se rendoient l'une après l'autre à la porte de Mr. de L... , & qui s'introduisoient sans bruit dans la maison. La curiosité m'en fit approcher. Je remarquai que la porte étoit entr'ouverte , & qu'il y entroit à chaque moment quelque nouveau venu , qui la repoussoit doucement sans la fermer tout-à-fait. J'en avois déjà compté dix-neuf ou vingt. Il étoient tous en habit noir ; mais la Cour de France étoit alors en deuil , & j'étois vêtu moi-même de cette couleur. Leur

air

air d'ailleurs & la propreté de leur ajustement, ne me permettoient pas de soupçonner leur caractère & leurs intentions. Enfin, voyant que cette procession ne finissoit pas, il me vint à l'esprit de suivre le premier qui succéderoit, & de m'introduire avec lui dans la maison. Si c'étoit de la connoissance & de l'aveu du Maître que cette multitude de gens entroient chez lui, j'espérois me sauver dans la foule, & non seulement satisfaire ma curiosité, mais me procurer peut-être l'occasion de voir Mademoiselle de L. . . . & le bonheur de lui parler un moment. Si tant d'inconnus étoient conduits par quelque mauvais dessein, je devois remercier le Ciel qui permettoit que je pusse être utile à une personne si chère, & la garantir du danger qui menaçoit peut-être sa fortune ou sa vie.

Je ne balançai point après cette réflexion, & me laissant précéder seulement de cinq ou six pas, j'en-

j'entrai dans la cour avec le premier que je vis arriver. Il n'y avoit pas un seul flambeau qui servit à éclairer. Mon guide la traversa, & je le suivis à l'entendre plutôt qu'à le voir. Il entra dans un vestibule, d'où il s'engagea dans une galerie étroite qui aboutissoit à un escalier. Deux lanternes qui étoient suspendues au bas des degrés, car l'escalier n'étoit que pour descendre & paroissoit être celui d'une cave, jettoient assez de lumière pour faire discerner les objets autour de nous. L'inconnu tourna le visage avant que de descendre, & ne reconnoissant pas le mien, il se contenta de me saluer civilement. Je continuois de le suivre, quoique la situation du lieu commençât à m'inspirer quelque défiance. J'arrive au bas de l'escalier, où je fus surpris de me trouver tout d'un coup aussi éclairé qu'en plein jour. C'étoit effectivement une cave, qui se divisoit en trois allées



lées souterraines, dont les murs étoient couverts d'un très-grand nombre de bougies; mais suivant toujours mon guide, j'enfilai celle du milieu, qui conduisoit à une salle vaste & bien voutée, où je me vis environné de plus de cinquante personnes. La plupart étoient assis, & s'entretenoient à voix basse avec beaucoup de décence & de modestie. On me salua à mon arrivée. Quoique mon embarras fût extrême, j'étois trop engagé pour ne pas souhaiter d'être témoin de la fin de cette scène; & l'air de civilité & d'honneur que je voyois regner dans l'assemblée devant me défendre de toutes sortes de craintes, je ne balançai pas à prendre place sur la première chaise qui se trouva proche de moi. On me regardoit de plusieurs côtés, & je m'appercevois bien que ma présence causoit de l'étonnement; mais j'affectai de garder une contenance libre, résolu d'attendre du moins qu'on me té-

moignât ce qu'on pensoit de ma hardiesse.

Je fus bientôt délivré de cette contrainte, par l'arrivée de plusieurs Dames qu'un domestique vint annoncer. On se leva pour les recevoir, ce qui mit un désordre favorable pour moi dans l'assemblée. Chacun commençant à se mêler & à se croiser dans la foule, je ne doutai pas qu'on ne me perdît bientôt de vue, & j'attendois avec une vive impatience la vue des Dames, parmi lesquelles j'espérois de voir paroître Mademoiselle de L.... Elle entra effectivement la première. Je vous décrirois foiblement tous ses charmes, & l'agitation de mon cœur. Je n'étois qu'à dix pas d'elle. Si j'avois suivi mon transport, je me serois jetté à ses pieds. Elle s'assit avec les Dames qui l'accompagnoient. Tous les hommes demeurèrent debout. On garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure, que j'employai à m'enivrer

vrer d'amour. Ce n'est pas que je ne fisse aussi quelques réflexions sur un spectacle aussi étrange que celui que j'avois devant les yeux; car je n'avois encore rien remarqué qui pût me faire juger à quoi il pouvoit aboutir: mais soit agréable ou tragique, j'étois sûr qu'avec la satisfaction dont je jouissois il ne pouvoit y avoir que de la douceur pour moi.

Pendant la suite auroit pu m'effrayer, si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre, qu'ils déposèrent au milieu de la salle. On l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts. Le silence continuoit de regner dans l'assemblée. Je vis paroître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé. On le mit sans cérémonie au fond d'une fosse, qui étoit préparée dans un



coin de la salle même, & que je n'avois point encore apperçue. Elle fut remplie de terre sur le champ, avec tant de propreté & de soin qu'on auroit eu peine à reconnoître la place. Une exécution de cette nature devoit me faire naître d'horribles idées. Mais ne pouvant penser mal d'une assemblée qui me paroïssoit composée d'honnêtes gens, & où plusieurs femmes bien nées avoient assisté volontairement, je conçus une partie de la vérité, & le reste ne tarda gueres à m'être éclairci. Tous les assistans se rangèrent pour faire place au milieu d'eux à une personne que j'avois déjà distingué à quelques marques d'autorité. Ils paroïssent se disposer à l'entendre, & lui par conséquent à faire quelque discours sur le sujet qui les assembloit, lorsqu'un mot ou deux, que quelqu'un lui dit à l'oreille, fit changer entierement les dispositions. On ne fit plus que se communiquer tout bas le même

me secret, avec des précautions extrêmes pour m'empêcher de l'entendre, & la compagnie s'étant divisée en pelotons pour s'entretenir ainsi à l'écart, je demurai seul au milieu de la salle, exposé à tous les regards. Mademoiselle de L. . . . m'aperçut & se remit mes traits. J'étois mieux que je ne le pensois dans sa mémoire. Elle fut touchée de mon embarras par un motif plus favorable que je n'aurois osé me l'imaginer, & prenant la parole avec l'autorité que l'absence de son père lui donnoit dans sa maison, elle déclara que si le trouble venoit de ma présence on pouvoit être tranquille sur sa parole, parce que son Père me connoissoit, & qu'elle répondoit de moi. Cette bonté, dont l'amour beaucoup plus que la crainte me fit sentir tout le prix, pénétra mon cœur de tendresse & de reconnoissance. J'allai vers elle aussitôt d'un air ouvert. Un clin d'œil acheva de

16

me

me faire comprendre la maniere dont je devois me conduire; & soutenant assez bien ce rolle, je fis naître la tranquillité & la confiance dans l'assemblée. Le discours fut prononcé. C'étoit une exhortation Chrétienne à profiter de la mort d'autrui pour bien vivre.

Comme je ne m'étois pas écarté de Mademoiselle de L. . . ., elle trouva le moyen de me dire secrettement qu'il falloit qu'elle m'entretînt avant mon départ, & que je pouvois attendre dans les appartemens que toute la compagnie l'eût quittée. Je ne me fis pas répéter un ordre si favorable. A peine eut-on commencé à se retirer, que reprenant le chemin par lequel j'étois venu, je priai le premier domestique que je rencontraï, de m'introduire dans quelque lieu qui ne fût point exposé aux yeux des passans. Il ne fit pas difficulté de m'ouvrir une salle, lorsque je l'eus assuré que c'étoit pour y  
at-



attendre les ordres de sa Maitresse. J'y éprouvai pendant un quart-d'heure toutes les impatiences de l'amour. Sans oser former de conjectures sur le motif qui lui faisoit souhaiter de m'entretenir, je me mis dans toutes les situations qui m'étoient représentées par l'espérance ou par la crainte, & je cherchois des termes qui fussent capables de répondre à mes sentimens. Mais le trouble que je sentis en la voyant, rendit toute mon étude inutile. Elle entra dans le lieu où j'étois, avec une femme âgée, que je pris pour sa gouvernante. Eh bien, me dit-elle en entrant, vous conviendrez que vous m'avez quelque obligation. Mais je veux savoir ce qui vous amenoit ici, & comment vous avez fait pour vous y introduire sans être connu de personne. Je lui racontai naturellement ce que le hazard m'avoit fait remarquer à sa porte; & qu'ayant douté s'il n'y avoit point quelque chose à craindre pour

elle, l'envie de lui rendre service, aux dépens de ma vie même s'il eût été nécessaire, m'avoit fait prendre le parti de suivre tant de personnes que je voyois entrer dans sa maison. Je vous ai obligation, reprit-elle; mais ce n'est pas assez. Etes-vous Catholique? Je lui répondis que je l'étois. Il faut donc, interrompit-elle, que vous soyez assez honnête homme pour ne pas faire un mauvais usage de ce que vous avez vu, & que vous m'en donniez votre parole.

Vous savez ce que nous sommes. Je lui protestai que je n'avois rien compris à ce que j'avois vu, & que j'aurois eu un mortel regret de mon indiscretion, si l'honneur qu'elle me procuroit de lui parler, ne m'eût empêché de m'en repentir; mais que n'ayant rien vu néanmoins qui ne m'eût paru sage & louable, je n'aurois pas de violence à me faire pour garder le silence, outre que sa volonté étoit une loi que je faisois vœu de respecter toute ma vie. Non, me dit-elle; je conçois bien que vous  
pour.

pourriez vous former d'étranges idées du spectacle que vous avez vu, si je ne vous apprenois que nous sommes Protestans de la Confession de Luther, & que l'exercice public de notre Religion n'étant pas libre ici, nous enterrons secrettement nos morts. Voilà tout le mistère. Mon Père qui est fort zèle pour sa créance, a fait creuser exprès le caveau d'où vous sortez. Elle ajouta qu'il avoit été fort heureux pour moi qu'il fût absent, parce qu'étant d'une humeur violente il auroit pu se trouver fort offensé de ma hardiesse; mais que cette raison devoit me faire avoir encore plus d'égard à la priere qu'elle me faisoit de ne les point trahir, parce qu'elle se trouveroit la première exposée à son ressentiment; & que si je lui permettois pour son propre intérêt de me donner un conseil, je ne pouvois mieux faire que de chercher à son retour l'occasion de lier promptement connoissance avec lui, pour prévenir les mauvaises interprétations qu'il pourroit don-



donner à ce qu'elle avoit fait en ma faveur.

S'il m'étoit échappé dans mes réponses quelques expressions passionnées que Mademoiselle de L... avoit feint de ne pas entendre, j'avoue que la foible opinion que j'ai toujours eue de moi-même ne me permit pas non plus d'entrer tout d'un coup dans le sens de son conseil. Je n'y vis que le rapport qu'il avoit au sujet de notre entretien, & je m'engageai aussi-tôt à exécuter ses volontés. Cependant j'étois au desespoir que la présence de la gouvernante m'empêchât de lui expliquer mes tendres sentimens, sur-tout lorsqu'elle m'avertit qu'il étoit assez tard pour songer à se retirer. Quand retrouver, disois-je, une si heureuse occasion? je mourrai de regret de l'avoir manquée. Cette réflexion me fit passer si témérairement sur toutes mes craintes, que je suivis la première pensée que l'amour m'inspira. Il est juste, Mademoiselle, repris-je d'un air naturel, après le bon office que  
vous

vous m'avez rendu, que je vous apprenne qui je suis, & mon devoir m'y oblige; mais j'ai quelques raisons, ajoutai-je en m'approchant d'elle, qui ne me permettent de m'ouvrir ici qu'à vous. Je continuai alors de lui dire, d'un ton que l'autre ne put entendre, que j'étois le plus fortuné de tous les hommes, si je parvenois à lui faire connoître & à lui faire approuver ce qui se passoit depuis deux mois dans mon cœur; mais que j'en allois être le plus malheureux, si elle ne me permettoit pas d'emporter cette espérance. Sa rougeur, & la crainte d'être entendu, me firent reculer aussi-tôt; mais j'ajoutai en me retirant: voilà, Mademoiselle, qui je suis. Vous voyez s'il étoit important pour moi de ne pas m'expliquer avec moins de mesures; c'est à votre bonté que je recommande un si précieux secret. Elle se remit promptement de son embarras, & m'avertissant de nouveau qu'il étoit tems de la quitter, elle me dit avec douceur que mon secret  
ne

ne couroit aucun risque , mais que m'ayant conseillé de lier connoissance avec son Père , il auroit peut-être été mieux que je l'eusse réservé pour lui. Jugez avec quels sentimens de joie je reçus cette réponse. S'il fallut les moderer un moment , ce fut pour m'y livrer avec transport aussi-tôt que je fus sorti: En effet, quel excès de bonheur! Un Etranger , sans liaison & sans appui , se trouver favorisé tout d'un coup dans ses plus chers desirs ; aimer la plus charmante personne de Paris ; voir sa fortune au comble par l'espérance de lui plaire; n'y découvrir que des sujets d'admiration & d'amour ; car je ne vous ai pas décrit la moitié de ses charmes, je ne vous ai dit que ce qui m'avoit frappé dans l'éloignement ; mais figurez-vous.....

J'interrompis Patrice au milieu de cette effusion de cœur. Je conçois, lui dis-je, que la connoissance de votre amour peut être nécessaire à l'éclaircissement de vos affaires ; mais vous devriez vous épargner  
ces



ces détails passionnés, qui ne m'apprennent rien que je ne puisse supposer, & que ma profession ne me permet pas d'entendre sans quelque embarras. Comptez que je n'ai pas besoin d'autres motifs que mon affection, pour m'intéresser à vos plaisirs & à vos peines. Ce discours l'affligea. Il me conjura en m'embrassant, de ne le pas priver de la seule consolation qui lui restoit. Je vous ouvre mon cœur, me dit-il; vous devez tout entendre. Si vous voulez connoître mes maux, pourquoi n'en connoîtriez-vous pas la source? Hélas! il ne me reste rien de tout le bonheur & de tous les biens que je vous vante. Apprenez du moins toutes les raisons que j'ai de les regretter.

Il continua son récit. Figurez-vous donc mille charmes que je n'acheve pas de décrire, mais dont vous jugerez beaucoup mieux par l'impression qu'ils ont faite sur mon cœur. J'avois trop de joie pour la contenir toute entière. Dès le lendemain je sentis qu'un amant ne  
peut

peut se passer du secours d'un ami, soit pour applaudir à son bonheur, soit pour l'aider à tous momens de ses conseils. J'en éprouvois déjà la nécessité, par l'incertitude où j'étois sur la nouvelle conduite que je devois tenir dans mon amour. Falloit-il voir Mademoiselle de L... chez elle, ou différer jusqu'au retour de son Père; lui écrire dans cet intervalle, ou continuer de me présenter devant sa maison avec le même respect & le même silence? Il ne faut point d'art ni d'étude pour savoir aimer; mais je ne sentoie déjà que trop qu'on en a besoin continuellement pour régler une passion violente, quand on veut se contenir dans les bornes de la bienfiance & de l'honneur. Cette pensée m'auroit peut-être porté à ne pas prendre d'autre confident que vous, si je n'eusse redouté la sévérité de vos principes. Il ne me restoit à choisir qu'entre M. des Pesses & mon frere. J'eus quelque défiance de la fidélité du premier, à cause de l'attachement extra-

tra-

traordinaire qu'il marquoit pour vous ; & je considerai d'ailleurs que pour lier connoissance avec M. de L. . . . & pour d'autres événemens qui pourroient naître, je tirois toujours plus d'avantage & d'honneur de l'entremise de mon frère.

Je me hâtai donc de le voir. Il reçut ma confiance avec les marques d'une vive satisfaction. Je suis ravi, me dit-il, que vous commenciez à songer à vous. Ne doutez pas que je ne vous aide de tout mon pouvoir. Si Mademoiselle de L. . . . est telle que vous le dites, & disposée comme vous vous en flattez, je ne considere pas seulement votre entreprise comme une épreuve de cœur qui servira à vous rendre plus galant homme, mais comme un acheminement même à quelque chose de solide. Est-elle riche? ajouta-t-il. Je ne pouvois satisfaire à cette question ; mais l'air de propreté & d'abondance que j'avois vu regner dans sa maison, m'avoit fait bien juger de sa fortune. Il suffit, me dit George.



ge. L'ambition d'un cadet d'Irlande doit avoir des bornes. Il seroit à souhaiter seulement qu'elle fût de la même Religion que nous. Mais comme elle peut changer, l'essentiel est qu'elle soit assez aimable pour satisfaire votre cœur, & assez riche pour vous former un établissement. Il me promit là-dessus qu'avant la fin du jour il seroit en état de m'aider de sa personne ou de ses conseils. Nous convinmes que pendant qu'il alloit s'employer pour moi, je retournerois *aux Saisons* ; & que dans la crainte de vous trouver opposé à nos projets, je prendrois d'avance toutes sortes de précautions pour vous les cacher. J'allai vous rendre compte effectivement de mon voyage de Saint Germain, & vers le soir je retournai à Paris sous un autre prétexte.

George étoit déjà fort avancé. Vous allez distinguer, me dit-il en me voyant paroître, qui vous est le plus affectionné du Doyen ou de moi. Je vous répons du succès de  
votre

votre amour & de l'établissement  
 de votre fortune. En effet, com-  
 me vous le connoissez hardi & en-  
 treprenant, il avoit plus fait dans  
 un après-midi, que je n'aurois at-  
 tendu de mes propres soins dans  
 l'espace de plusieurs. Il me racon-  
 ta que sous prétexte d'acheter  
 quelques bijoux chez un Mar-  
 chand dont la maison touchoit à  
 celle de M. de L. . . . il s'étoit in-  
 formé adroitement de ses affaires  
 & de ses habitudes; & qu'ayant ap-  
 pris entre plusieurs circonstances,  
 que la gouvernante qu'il avoit mis  
 auprès de sa fille, depuis la mort  
 de son épouse, étoit une vieille  
 Dame Irlandoise, il avoit conçu  
 aussi-tôt un autre dessein dont le  
 succès m'alloit combler de joie.  
 Il étoit allé demander cette Dame  
 après avoir appris son nom. Il s'é-  
 toit fait connoître d'elle par le  
 nôtre, pour lequel elle avoit mar-  
 qué beaucoup de considération; &  
 faisant valoir ensuite l'inclination  
 que des personnes du même pays  
 doivent avoir à s'obliger, il l'avoit  
 priée avec confiance de lui appren-  
 dre,

dre , pour quelques raisons qu'il ne tarderoit point à lui expliquer, ce que c'étoit que M. de L.... & sa fille. Elle lui avoit parlé fort honorablement de l'un & de l'autre ; sur quoi George lui avoit dit que ce témoignage le guérissoit d'une mortelle inquiétude : qu'ayant un frère plus jeune que lui , qui avoit conçu une passion extrême pour Mademoiselle de L.... & qui paroissoit résolu de lui sacrifier toute autre proposition d'établissement , il avoit appréhendé qu'il n'eût mal tourné ses vues & ses espérances : mais que loin de le condamner après ce qu'il venoit d'entendre , il la prioit de le favoriser dans l'occasion , & de lui rendre auprès de sa Maitresse tous les bons offices qui dépendroient d'elle. Il lui avoit offert ensuite un diamant de quelque prix , qu'elle n'avoit pas fait difficulté d'accepter , & qui avoit contribué peut-être autant que notre pays & notre nom à lui faire déclarer le secret de Mademoiselle de L.... Elle avoit assuré mon frère ,  
que



que si j'étois, comme elle n'en pouvoit douter, le même jeune homme qui avoit cherché si assidûment depuis environ deux mois les regards de Mademoiselle de L.... je devois être fort content de mon fort; que ma figure & la constance de mes soins avoient fait sur elle une impression surprenante, & qui ne feroit sans doute qu'augmenter, lorsqu'elle apprendroit ma naissance. George ajouta qu'il l'avoit pressée de me procurer la satisfaction de voir ma Maitresse, & qu'il l'avoit trouvée intraitable sur ce point. Je vous servirai, lui avoit-elle dit, mais je ne trahirai point la confiance de M. de L.... Elle avoit eu même la discrétion de lui cacher l'aventure du jour précédent, dont le discours qu'il lui avoit tenu ne pouvoit faire soupçonner qu'il fût informé; & elle lui avoit conseillé de prendre les voies d'honneur, en s'autorisant de la connoissance du Père, qui devoit être à Paris quelques jours après. Cependant elle n'avoit pu

rejeter une autre proposition , qui étoit celle de lui accorder à lui-même la liberté de saluer Mademoiselle de L. . . . Elle avoit pris un moment pour la disposer à cette visite ; & les explications imprévues qu'elle lui portoit , l'avoient fait consentir à la recevoir. Enfin George s'étendant sur les qualités charmantes qu'il avoit reconnues dans Mademoiselle de L. . . . & sur les tendres aveux qu'il avoit tirés d'elle en ma faveur , acheva de m'enflammer à un degré inexprimable , & me rendit véritablement le plus passionné de tous les hommes.

Vous ai-je bien servi , me dit-il ensuite , & me croyez-vous votre ami ? A peine pouvois-je trouver des termes pour lui exprimer ma reconnoissance. Comptez , reprit-il , que je me charge de même de vous ménager la connoissance & l'amitié de M. de L. . . , & je ne vois rien de toutes parts qui ne m'annonce une

fin

fin aussi heureuse que vous la souhaitez. Mais, continua-t-il après avoir rêvé quelques momens, êtes-vous si occupé de vos propres intérêts que vous abandonniez entièrement ceux de la pauvre Rose? Où en est son mariage avec des Pesses? Consentirez-vous à cette infamie? Les caprices du Doyen ruineront-ils la fortune d'une si aimable fille? Il faut absolument la délivrer de ses mains. Voyez si vous voulez contribuer à lui rendre ce service. Un discours si peu attendu me causa le dernier embarras. Je demeurai rêveur à mon tour; mais il me pressa instamment de répondre.

Il est certain que je fremis d'abord à cette proposition, & que toutes mes réflexions tombant sur vous, je ne pus supporter la pensée de vous causer un aussi mortel chagrin que celui de vous enlever de nouveau ma sœur. Ce n'est pas pour faire valoir mes sentimens que je vous

K 2

fais



fais cette protestation. Ma seule vue est d'être sincere dans mon récit. Je ne prétens pas non plus rejeter sur George tout ce que vous avez pu trouver d'odieux dans nos dernieres résolutions. Vous devez le connoître comme moi. Il est droit & généreux; & je lui dois cette justice, que si le ressentiment de l'injure qu'il croyoit avoir reçue de vous l'a fait aller trop loin, il n'a pas laissé de conserver pour vous les sentimens d'un frere, & de penser même à vos intérêts. Mais enfin je suis le moins coupable, & je trouve de la douceur à vous le dire; car le Ciel m'est témoin de l'attachement sincere que j'ai pour vous, & du tourment que m'ont causé toutes vos peines. Nous le ferons mourir de chagrin, ai-je dit cent fois à George; il nous aime avec la dernière tendresse, & notre ingratitude lui perce le cœur.

J'interrompis de nouveau Patrice, & pressé de mon affection, qui

qui étoit renouvelée par ces témoignages de la sienne ; oui, cher Frère, lui dis-je en l'embrassant, je sai que votre cœur est tel que vous le dites ; qu'il n'y a rien de bon & de vertueux qu'il ne soit disposé à goûter, & qu'il n'est point capable de renoncer volontairement au devoir. Je commence à comprendre ce qui vous a éloigné de moi. C'est une passion à laquelle vous avez laissé prendre trop d'empire. Vous vous êtes flaté d'y trouver votre repos. Le Ciel ne l'a pas permis, j'en suis sûr. Quelques momens d'une joie frivole & sujette à mille altérations, ne composent pas le bonheur après lequel votre cœur soupire. Il est fait pour un autre amour, & pour une félicité plus parfaite. Tôt ou tard il en obtiendra la connoissance & le goût. Et que ne puis-je en avancer le moment aux dépens d'une partie de la mienne ! Mais continuez votre

tre récit , que j'interromps trop longtems.

Il reprit ainsi. Envain représentai-je à George la répugnance que j'avois à vous chagriner. Sa réponse fut que vous n'aviez pas eu tant d'attention pour lui , lorsque lui enlevant ma sœur à l'Hôtel de Carnavalet, vous l'aviez laissé pendant vingt-quatre heures dans une inquiétude qui n'avoit gueres paru vous toucher ; que ses vues d'ailleurs ne tendant qu'au bien de Rose , & à l'honneur de notre famille , vous seriez contraint d'approuver quelque jour ce qu'il vouloit faire pour elle ; que je serois toujours témoin de ses démarches , & qu'il vouloit commencer sur le champ à me faire une confidence qui me feroit entrer tout-à-fait dans ses sentimens. J'ai lié , me dit-il , une étroite amitié avec Milord Linch, jeune Seigneur Irlandois dont vous connoissez le nom. Il est riche, & maitre de lui-même. Je suis



suis persuadé qu'il ne verroit pas Rose sans prendre de l'inclination pour elle. Nous aurons soin qu'il n'arrive rien qui puisse nous être reproché. Je vous confesse-  
rai même, ajouta-t-il, que le portrait que je lui ai fait d'elle, lui a fait naître une pressante envie de la voir, & qu'il m'en parle incessamment. C'est à vous à faire votre devoir *aux Saisons*, & en tâchant de faire goûter mon projet à ma sœur; ou si quelque difficulté vous arrête, ménagez-moi du moins le moyen de l'entretenir, sans la participation de des Pesses & du Doyen.

J'embrassai avidement ce dernier parti, qui me délivroit d'un emploi que je n'aurois pas accepté volontiers. La nuit étant le seul tems que je pouvois choisir pour l'introduire secrètement *aux Saisons*, nous convinmes qu'il s'y rendroit dès le lendemain au soir, & que je prévien-  
drois Rose sur cette visite. Je

le laissai aussi content de cette promesse, que je l'étois des heureuses nouvelles qu'il m'avoit rapportées; & comme il restoit encore assez de jour pour me faire espérer de voir Mademoiselle de L. . . . je me rendis dans la rue, où je demeurai quelque tems sans l'appercevoir à la fenêtre. Elle y étoit néanmoins, mais cachée derrière le rideau. Ce ne fut qu'après avoir passé près d'un quart-heure à la porte du Caffé, que je crus la découvrir, par une ouverture qu'elle fit au rideau en se remuant sans précaution. La crainte de lui déplaire, lorsqu'elle paroïsoit souhaiter de n'être pas apperçue, m'empêcha de la saluer: mais je conçus qu'étant favorisée du jour, elle pouvoit de-là m'examiner fort aisément. J'avois peine à moderer mes transports, qui étoient prêts continuellement à me trahir. Enfin levant le rideau, elle se laissa voir à découvert, & je lui fis

CON-

connoître aussi-tôt par une reverence fort animée l'impatience avec laquelle j'avois attendu cet heureux moment. Elle me salua civilement, mais sans aucune marque d'intelligence. Elle affecta ensuite de tourner les yeux d'un autre côté, tandis que les miens étoient constamment attachés sur elle. Je ne sai qu'elles étoient ses pensées; mais son cœur qui étoit si heureusement prévenu pour moi, ne souffrit pas longtems qu'elle lui fît cette violence, & à moi cette injustice. Il me ramena peu à peu ses regards, qui se rencontrèrent enfin avec les miens. Nous rougîmes tous deux, en cherchant dans les yeux l'un de l'autre toute la tendresse que nous étions charmés d'y trouver. Je m'oubliois dans cette délicieuse contemplation. Je m'égarois dans mille sentimens qui m'étoient encore inconnus. Je goûtois plus de plaisirs que je n'avois jamais eu d'idées, lorsqu'un



domestique de la maison venant par hazard à sortir, la porte demeura ouverte. Aussi-tôt perdant de vue tout obstacle, & comme entraîné par le charme qui agissoit sur tous mes sens, je traverse la rue, & j'entre dans la cour. Je serois monté de même à l'appartement, si je n'eusse rencontré un autre valet, qui me demanda ce que je desirois. Je demeurai sans réponse. Cependant un instant me fit revenir à moi; & craignant qu'après ce qu'on m'avoit recommandé la veille, & ce qu'on avoit confirmé le même jour à mon frere, on ne fût offensé de ma hardiesse, je pris le parti, pour couvrir cette indiscretion, de demander seulement *Madame Gerald*. C'étoit le nom de la vieille Dame Irlandoise, que George avoit mis dans mes intérêts.

On m'introduisit dans une salle, où elle ne tarda point à paroître. Je la reconnus pour la même Dame qui étoit la veille  
le

le avec Mademoiselle de L.... Elle la quittoit au même moment, de sorte que n'ayant vu traverser la rue & venir droit à la maison, elle n'avoit pu douter que ce ne fût moi qui la faisois appeller. J'ouvris la bouche pour commencer par des excuses, & pour lui apprendre ensuite que j'étois le frere de Milord C..., à qui elle avoit promis de favoriser mes sentimens. Mais elle me fit connoître en me prevenant, qu'elle n'avoit pas besoin de cette instruction. Vous êtes un imprudent, me dit-elle, de paroître ici avant le retour de M. de L..., & je venois pour vous en faire des reproches. Mais je me sens si bien disposée pour vous, que je n'en ai pas la force. Affoyez-vous, continua-t-elle; je veux vous expliquer ce que nous pensons ici, ce que vous avez à prétendre, & de quelle maniere vous devez vous conduire.

K 6

Nous

Nous nous affimes. Elle baiffa la voix, & fans me laisser le tems de la remercier, vous savez, me dit-elle, que M. de L.... & sa fille sont Lutheriens, & vous êtes surpris fans doute de voir chez eux une Irlandoise Catholique. J'étois parente de feue Madame de L... qui me prit avec elle pour faire le voyage d'Allemagne, où son mari étoit envoyé de la Cour. Nous y passâmes plusieurs années, pendant lesquelles elle mit sa fille au monde. Une curiosité dangereuse aiant porté M. de L.... à s'instruire de la Religion du Pays, il y prit tant de goût qu'il l'embrassa, & par un effet du même zèle, il employa tant d'efforts & d'adresse pour gagner l'esprit de son Epouse, qu'il la rendit aussi Lutherienne. Leur fille fut élevée par conséquent dans les mêmes principes. On n'épargna rien pour me les inspirer, mais le secours du Ciel m'a soutenu contre toutes sortes de séductions. Je ne laissois pas de vivre chez eux avec la même amitié & dans la même

me



me union , fans me croire en droit de raisonner sur la conduite d'autrui ; & M. l'Envoyé même , qui connoissoit mon caractère tranquille & mon attachement pour sa maison , ne perdit rien de la confiance qu'il avoit toujours eue pour moi. Quelque tems après il fut rappelé par la Cour , qui malgré toutes les précautions qu'il avoit gardées , eut quelque soupçon de son changement. Il auroit volontiers renoncé à sa patrie pour fixer son séjour & son établissement en Allemagne , mais les biens considérables qu'il avoit en France l'obligèrent d'y revenir avec sa famille ; & persistant dans ses idées de Religion , il entreprit , pour se dédommager de la contrainte à laquelle il étoit forcé par les Edits du Roi , de rendre tous les bons offices du zèle & de la charité au petit nombre de Lutheriens qui sont à Paris. C'est ainsi qu'il est devenu comme leur père commun , & qu'il est parvenu à faire une espèce de Temple & de Cimetière de sa maison.

La mort lui enleva son Epouse il y a deux ans. Elle n'étoit point attachée à ses opinions d'une manière si ferme, que l'approche de l'éternité ne lui causât de vives allarmes. Ce fut dans un de ces momens d'agitation qu'elle m'ouvrit son cœur avec des marques d'inquiétude, qui me firent connoître que sa tendresse pour son Epoux avoit été le principal motif de son changement. Je la pressai de se reconcilier avec l'Eglise, & je lui procurai secrètement le secours d'un Ecclesiastique, qui rendit enfin la paix à sa conscience. Il l'obligea de déclarer à sa fille dans quels sentimens elle mouroit, & de l'exhorter à profiter de son exemple.

Quoique ces derniers conseils d'une Mère mourante n'eussent pas fait sur Mademoiselle de L... toute l'impression que j'eusse désiré, j'augurai bien de ses dispositions, lorsque je la vis supplier son Père de me laisser auprès d'elle. Il l'aimoit trop, & il étoit trop satisfait de ma conduite, pour  
lui

lui refuser cette faveur. Je lui ai tenu lieu de Mère depuis qu'elle a perdu la sienne. Sa confiance & son amitié pour moi n'ayant point de bornes, elle n'a point eu depuis deux ans de pensées ni de sentimens qu'elle ne m'ait communiqués. Tous mes soins ont tendu à la détacher insensiblement de sa Religion, tantôt en lui rappelant les derniers discours de sa Mère, tantôt en lui proposant des objections & des doutes, suivant la mesure de mes propres lumières. Mais la crainte de me rendre suspecte par un zèle trop ardent, & sur-tout les menagemens que j'ai à garder avec son Père, m'ont toujours fait modérer mes exhortations & mes conseils. Je sème; c'est au Ciel à benir mes efforts, en me faisant recueillir un jour les heureux fruits que j'en espère.

Enfin, ajouta Madame Gerald, comme il est rare que je sois éloignée d'elle, il y a environ deux mois que nous vous apperçûmes de nos fenêtres, & que nous remar-  
quâ-



quâmes avec quelle admiration vous jettiez les yeux vers nous. Je ne doutai point que ce ne fût l'effet des charmes de mon élève, & je lui en fis la guerre en badinant. Elle convint que votre attention ne lui déplaisoit pas, & que votre air lui revenoit beaucoup. Je ne lui avois jamais inspiré ces farouches maximes, qui font craindre à une fille la vue d'un homme aimable, & qui augmentent le péril en apprenant trop à s'en défier. Il faut tôt ou tard que le cœur aime quelque chose, & ce n'est pas un panchant si invincible que la sagesse est obligée de combattre. Mais il faut qu'elle l'éclaire, pour ne lui pas laisser prendre un cours aveugle, & qu'elle songe en même tems à se fortifier assez pour l'arrêter toujours à ses justes bornes. J'ai accoutumé Mademoiselle de L. . . . par ces principes, non seulement à ne pas se faire une peine des mouvemens indéliérés de son cœur, mais à ne jamais s'y livrer témérairement, & je fais plus de fond sur cette sorte de vertu que  
sur

sur toutes les grimaces affectées auxquelles notre sexe en donne le nom. Elle convint donc que vous lui plaisiez, & je n'eus point d'autre objection à lui faire, que l'imprudence qu'il y auroit à prendre du goût pour un inconnu. Vous continuâtes de venir régulièrement au Caffé voisin, ou vis-à-vis de nos fenêtres. On ne perdoit point une seule fois l'occasion de vous voir, quoiqu'on ne se montrât pas toujours à vous. On vous tenoit compte de tous vos soins, & je vous avoue qu'après avoir considéré qu'un amour aussi timide & aussi respectueux que le vôtre devoit venir d'une autre source que la legereté ou le libertinage. Je me sentis fort portée à souhaiter que vous fussiez de la naissance & du caractère que les dehors annonçoient. J'avois même de l'embarras à répondre à mon élève, lorsqu'elle me consultoit sur le progrès de ses sentimens. Attendez, lui disois-je; le tems nous fera connoître s'il est digne de vous. Il cherchera tôt ou tard

à s'expliquer ; mais demeurez toujours maitresse de votre cœur. Elle m'affiuroit que son inclination supposant que vous étiez tel qu'elle se l'imaginait, elle n'auroit pas de peine à la vaincre, si le fond répondoit mal aux apparences ; mais qu'elle auroit un mortel regret de s'être trompée ; & elle confessoit que vous lui paroissiez fait pour la rendre heureuse.

O Dieux ! m'écriai-je en interrompant Madame Gerald ; ai-je pu ignorer si longtems mon bonheur ! Permettez donc que je la voie, & que j'aie mourir de joie & de reconnoissance à ses piés. Non, reprit-elle, c'est une chose résolue, vous ne lui parlerez que du consentement de son Père. Mais écoutez ce qui doit soutenir votre espérance. Depuis qu'elle vous a entrete- nu, & que j'ai parlé moi-même à votre frère, nous sommes résolus de faire pour vous tout ce qui pourra contribuer à vous rendre M. de L.... favorable. Il aime passion- nément sa fille, & il lui a déclaré  
mil.



mille fois qu'il lui laisseroit la liberté de satisfaire son cœur dans le choix d'un mari. Quel on voit votre bien, le défaut de richesses ne sauroit être un obstacle. Mademoiselle de L... est une héritière, qui peut faire la fortune d'un homme qu'elle aime. Il n'y a que la différence de Religion qui me fasse craindre quelque nuage. Mais nous avons tout prévu, avec un zèle qui vous persuadera que nous nous occupons sérieusement de vos affaires. Lorsque vous vous serez insinué dans l'amitié de M. de L..., & qu'avec un peu plus de familiarité nous reconnoissons mieux encore que vous méritez l'opinion que nous avons de vous, si nous ne voyons pas qu'il panche à vous rendre heureux, nous prendrons le parti d'attendre que sa mort ou l'âge de sa fille nous mette en liberté. Nous vous répondons de notre constance. Toutes ces résolutions, ajouta-t-elle, sont prises d'aujourd'hui. Vous ne sauriez croire avec quelle joie nous avons reçu les ex-  
pli-

plications de votre frère. Il m'a offert un diamant, que j'ai accepté comme un gage de sa bonne foi & de la vôtre. Hier au soir vous me vîtes embarrassée; & quoique le conseil que vous donna Mademoiselle de L. . . ., de lier connoissance avec son Père, fût venu de moi, je regrettois sa dernière réponse, qui m'avoit paru trop flateuse pour un inconnu. Mais aujourd'hui je ne donne plus de bornes à vos espérances, ni à la passion que j'ai de vous rendre service.

Ah! lui dis-je en baissant ses mains, vous faites plus pour mon bonheur que je ne puis attendre de tout le pouvoir des hommes & de la fortune. Mais croyez-vous que je puisse vivre, si vous ne m'accordez à ce moment le plaisir de voir Mademoiselle de L. . . ., de lui parler, de lui dire mille fois que je l'adore, de lui abandonner ma vie & ma destinée... Elle me protesta de nouveau que c'étoit une prière inutile; qu'on ne me défendoit pas de venir suivant ma coutume au Caffé  
 voi.

voisin, & qu'on ne me desespé-  
roit pas par des rigueurs contrefai-  
tes; mais que ne voulant rien a-  
voir à se reprocher, on attendroit  
absolument le retour de M. de  
L..., à qui l'on souhaitoit que je  
pusse faire agréer promptement  
mes visites. Dans le chagrin de me  
voir comme arracher un plaisir  
auquel j'avois cru toucher, &  
pour lequel le transport où j'étois  
m'auroit fait sacrifier un Empire,  
il me vint à l'esprit que Madame  
Gerald, qui avoit reçu le diamant  
de mon frère, pourroit bien être  
sensible encore à quelque liberali-  
té de cette nature; & rien ne se  
présentant plutôt à ma mémoire  
que ma portion de nos trente mil-  
le livres, je lui dis sans rien exa-  
miner, que si ma qualité de cadet  
ne m'avoit pas fait tomber les bi-  
joux en partage, je ne laissois pas  
d'avoir environ mille pistoles d'ar-  
gent comptant; que c'étoit tout ce  
que j'avois apporté d'Irlande, &  
que cette somme étoit à elle si elle  
me procuroit la satisfaction que je  
lui demandois, & qu'elle pouvoit  
m'ac-



m'accorder. Quelque imprudence qu'il y eût dans cette offre, elle étoit proposée du fond du cœur. Je ne sai ce qu'elle parut à Madame Gerald; mais elle dut lui paroître sincère, puisqu'elle en fut si touchée, que me quittant sans répondre, elle monta aussitôt à l'appartement de Mademoiselle de L...., d'où elle revint au bout de quatre minutes, avec l'heureuse permission de m'y conduire. Venez, me dit-elle en me prenant par la main, vous êtes un amant d'un caractère tout nouveau, & qui méritez bien qu'on se relâche de quelque chose pour vous empêcher de mourir ou de vous ruiner. Cependant elle exigea en montant l'escalier, que je promis- se avec serment de ne pas lui demander deux fois la même faveur jusqu'au retour de M. de L....

Je lui aurois promis ma vie, & tout ce qui ne pouvoit m'ôter le plaisir dont j'allois jouir. Je jure, lui dis-je, de vous obéir éternellement. Et voyant Mademoiselle de

L...;

L... qui étoit debout à nous attendre, je me jettai à genoux comme j'aurois fait à l'entrée d'un Temple. Je n'aurois pas quitté cette posture, si elle ne m'eût ordonné absolument de m'asseoir. Nous commençâmes un entretien où la passion n'eut point d'autres bornes que l'honneur & la modestie. Mais je vous épargne des circonstances que la sévérité de vos maximes ne vous laisse point entendre volontiers. Je passai avec Mademoiselle de L... deux heures, qui ne furent qu'un continuel transport, & j'emportai en la quittant de quoi être heureux pendant des siècles entiers, du seul souvenir de tant d'amour & de plaisir.

Il étoit trop tard pour aller faire part de mon bonheur à George. Je ne pensai qu'à gagner *les Saisons*, où plein de ma joie, qui me faisoit paroître rêveur & distrait, j'eus le plaisir de vous voir attribuer à mon humeur mélancolique les plus délicieuses méditations qui puissent occuper un amant. Rose fut la seule à qui je crus  
pou-

pouvoir découvrir mon secret, autant pour flater mon propre cœur par cette confiance, que pour la préparer à la visite de mon frere. Je passai une partie de la nuit à lui peindre les charmes de Mademoiselle de L...., & je lui fis naître une envie pressante de s'en faire une amie. Comme elle m'avoit déjà confié l'état de son cœur, & que je lui connoissois pour M. des Pesses des sentimens tout différens de ceux que je lui avois crus en Irlande, rien ne m'empêchoit de lui déclarer d'avance que le dessein de George étoit de lui procurer un amant. Elle me répondit qu'elle ne s'engageroit à rien sans votre participation. Vous êtes plus sage que moi, lui dis-je; mais je vous laisse vos affaires à démêler avec George, qui sera ici demain au soir, & qui veut y être secrettement. Nous prîmes des mesures pour l'introduire dans ma chambre, où elle consentit à se rendre lorsque tout le monde seroit retiré. Je la laissai déterminée à ne rien entre-

tre.



treprendre sans vous consulter, & je ne combattis point cette résolution; mais, pour continuer d'être sincère, l'intérêt qu'elle m'avoit paru prendre au récit de mon amour, me fit juger qu'elle ne seroit pas toujours sans goût pour les mêmes plaisirs, & que Milord Linch ne seroit pas rebuté s'il avoit assez de mérite pour lui plaire.

Je me dérobai le lendemain pour retourner à la source de ma joie & de mon repos. Si j'observai fidèlement la loi que Madame Gerald m'avoit imposée, je fus récompensé de cette soumission par d'autres complaisances qui satisfirent ma tendresse. Je rendis compte ensuite à mon frère de toutes les circonstances qu'il ignoroit, & de la disposition où Rose étoit de le voir la nuit suivante. Il me promit d'être à minuit *aux Saisons*, & il me recommanda d'avance de faire naître quelque prétexte pour aller le jour d'après à Saint Germain, parce qu'il avoit formé de nouvelles vues qu'il remettoit alors à m'expliquer.

A l'heure marquée, rien ne me fut si facile que de l'introduire dans ma chambre. Ma sœur s'impatientoit à l'attendre, & toute la maison étoit déjà dans un profond sommeil. Vous vous imaginez quel put être le sujet de leur entretien. George employa tout son esprit pour donner un tour insinuant à ses offres & à ses prières. Il ne proposa pas d'abord ouvertement de quitter *les Saisons*; mais après avoir parlé de Milord Linch comme d'une conquête certaine, & relevé l'avantage qu'il y auroit pour ma sœur à l'épouser, il lui représenta qu'une affaire si importante ne pouvoit être ménagée qu'à Paris; qu'il étoit question de s'assurer une fortune, un rang, un titre, & que ces favorables occasions ne renaissent pas toujours; qu'ayant vécu quelque tems seule avec lui, elle avoit dû rendre plus de justice que vous à l'innocence de ses vues & de sa conduite,

&

& ne pas donner si légèrement dans vos fausses allarmes ; qu'il conviendrait toujours que vous étiez plus capable que personne de faire d'elle une Religieuse & une Sainte ; mais que si elle n'étoit pas résolue de s'ensevelir dans un Cloître , elle n'avoit point d'autre parti à prendre que de se produire dans le monde , & de faire valoir ses qualités naturelles, qui étoient desormais son unique ressource ; que j'avois reconnu moi-même le tort que nous avions eu de nous rendre esclaves de vos conseils, & que je commençois à me trouver bien de leur avoir préféré les siens. Enfin il joignit à ces raisons les instances les plus tendres & les plus pressantes. Je croyois Rose vaincue. Cependant elle eut la force de se défendre ; & refusant constamment de vous quitter, elle consentit seulement à recevoir la visite de Milord Linch quand nous pour-

L 2 rions



rions l'amener aux Saisons avec bienséance.

Mon frère parut satisfait de ce qu'il avoit obtenu. Nous allâmes à Saint Germain le jour suivant. On y avoit déjà quelque connoissance de nos querelles domestiques, & le dessein de George étoit de faire tomber par notre présence, un bruit dont l'effet ne pouvoit nous être avantageux. On ne douta plus de notre bonne intelligence, lorsqu'on nous vit paroître ensemble à la Cour. Nous y fumes reçus favorablement du Roi, & comblés de civilités par nos amis.

Ce fut en raisonnant avec eux sur divers projets d'établissement & de fortune, que M. de Sercine, à qui George avoit déjà confié le fond de nos affaires, & qui entroit dans ses idées sur la nécessité de produire ma sœur à la Cour, nous offrit de la recevoir dans sa maison, où elle seroit agréablement avec son Epouse & sa fille. Nous accep-

tâmes cette proposition avec reconnaissance ; & lorsque je fus seul avec mon frere , je lui demandai s'il n'espéroit pas que vous pussiez l'approuver vous-même , & prendre cette occasion pour nous réconcilier sincèrement. J'en doute , me dit-il ; car quelle espérance de le guérir de ses scrupules , & de le rassurer sur les dangers du Bal , des Spectacles , & des Assemblées ? Il demanda du tems pour fortifier Rose ; mais dans ses idées , une femme ne sera-t-elle pas toujours foible ? Ne nous exposons pas , ajouta-t-il , à lui voir renverser de nouveau tous nos projets. Commençons par la délivrer de ses mains , & par établir sa fortune. Il sera toujours tems de nous reconcilier ; & s'il trouve après cela qu'elle ait encore besoin de ses instructions , nous l'abandonnerons à son zèle. Je me rendis d'autant plus aisément à ces spécieuses raisons , que je voyois dans Milord Linch un

empressement extrême pour la connoître, & que je ne doutois point qu'il ne pût s'attacher sérieusement à elle après l'avoir vue. Il me demanda mon amitié, que je lui promis volontiers en acceptant la sienne. Il étoit d'un caractère vif & ouvert, mais plus capable de prendre beaucoup d'amour que d'en inspirer. Connoissant Rose, je concevois que pour faire la conquête de son cœur, il eût fallu dans un amant des qualités plus brillantes, & sur-tout plus d'esprit & de noblesse de sentimens. Cependant comme il n'étoit question que de fortune, & que George ne lui en avoit pas parlé sur un autre pied, je me figurai que ce motif pourroit l'accoutumer à le souffrir, comme il l'avoit fait consentir à le voir.

Peu de jours après, nous ménageâmes si heureusement l'occasion, qu'étant venu aux Saisons avec George, il y passa une partie de l'après-midi. Quelques



ques affaires vous avoient obligé de sortir avec M. des Pesses, & j'avois pris soin la veille d'avertir mon frère de votre dessein. J'examinai curieusement l'impres- sion que Linch fit sur ma sœur. Elle fut conforme à mes conjec- tures; c'est-à-dire, que malgré la passion qu'il conçut tout d'un coup pour elle, elle n'y vit qu'un homme riche qui pouvoit relever sa fortune. Pour lui, dont j'a- vois observé de même tous les discours & les mouvemens, il emporta tant d'amour en la quit- tant, que je crus l'établissement de Rose aussi certain que Geor- ge l'avoit prédit. Je fus exposé les jours suivans à des sollicita- tions continuelles pour lui pro- curer de nouveau la satisfaction de la voir; mais quoique mon frère y joignît les siennes, il me fut impossible d'en faire renaître l'occasion jusqu'à la maladie de M. des Pesses.

Cet accident, dont M. des Pes- ses eut assez de générosité pour  
L 4 vous

vous cacher la cause, ne fut que l'effet de sa jalousie. Avec quelque soin que nous eussions gagné nos domestiques, il eut l'adresse, sur quelques soupçons, de tirer d'eux assez d'éclaircissements pour découvrir une partie de la vérité. Sa passion, qui est montée depuis longtems à l'excès, le porta à quelques plaintes, que ma sœur rejetta peut-être avec trop de hauteur, & qui faillirent causer sa mort en achevant de lui faire perdre l'espérance. Quoique je fusse irrité moi-même de son indiscretion, l'amitié que j'ai pour lui me fit prier Rose de le traiter avec plus d'indulgence pendant sa maladie, & elle s'y trouva disposée volontairement par la bonté de son naturel. Mais un tems si favorable ne fut pas négligé par Milord Linch & mon frère qui étoient souvent *aux Saisons*, tandis que votre amour pour l'étude vous retenoit au milieu de vos livres. Ils y demeuroient même

me une partie de la nuit, que nous passions à souper, lorsque vous étiez livré au sommeil. Le rétablissement de M. des Pesses interrompit peu leurs plaisirs, parce que sur quelques représentations que je vous fis goûter, vous le priâtes bientôt de retourner à Paris. Enfin Milord Linch absolument livré à Rose, nous proposa le dessein où il étoit de partager sa fortune avec elle, & le fit même éclater à Saint Germain, en suppliant le Roi de l'approuver.

J'avois cru devoir à George cette complaisance presque aveugle, pour reconnoître le zèle avec lequel il n'avoit pas cessé de me servir. De tant de cœurs contens, le mien étoit le plus heureux, puisqu'avec l'espérance de la fortune j'avois les plus doux plaisirs de l'amour, car il ne se passoit pas de jour que je ne fisse le voyage de Paris, & que je n'y jouisse librement de la vue ou de l'entretien de Mademoiselle



le de L... Son Père étoit revenu au tems qu'on l'attendoit. J'avois l'obligation à George de m'avoir fait obtenir son amitié, & quelques droits même sur sa reconnoissance. Comme c'étoit un homme dur & violent, qu'il eût été difficile de gagner par les voies ordinaires, mon frère avoit employé un stratagème innocent, dont le succès avoit surpassé notre attente. Après s'être assuré du jour de son arrivée, il avoit fait prendre des habits de soldat à deux laquais de Milord Linch & aux deux siens, & les aiant armés de pistolets, il les avoit postés sur le grand chemin, avec ordre d'attaquer brusquement sa chaise. Nous étions à cent pas d'eux, de sorte qu'ayant piqué nos chevaux nous arrivâmes à son secours lorsqu'il se croyoit dans le dernier danger. Quelques coups de pistolets tirés en l'air, & d'autres marques de résistance & de combat lui persuadèrent facilement que nous avions

vions

vions exposé notre vie pour le défendre, & qu'il nous devoit la sienne. Nous le trouvâmes muet & tremblant dans sa voiture. Mais lorsqu'il nous vit maitres du champ de bataille, il parut vivement touché du service qu'il venoit de recevoir. Il nous pressa de lui apprendre le nom de ses libérateurs, il nous déclara le sien, enfin il nous offrit la disposition de sa fortune & de la vie que nous lui avions conservée. Mon frère lui répondit modestement; & pour mettre le comble au bienfait, nous le conduisîmes jusqu'aux portes de Paris, où malgré ses instances nous refusâmes de lui apprendre notre demeure, mais nous lui promîmes de n'être pas longtems sans le revoir à la sienne.

Sa fille & Madame Gerald étoient dans le secret de notre entreprise. Il ne manqua point de leur faire le récit du danger dont il sortoit, & de leur vanter le service que nous lui avions rendu.

du. Madame Gerald, qui étant Irlandoise devoit naturellement connoître notre nom, ne l'éten-dit pas sans en prendre occasion de faire notre éloge. Elle s'é-puisa particulièrement sur le mien; de sorte qu'étant allés chez lui deux heures après, nous le trouvâmes dans toute la chaleur de la reconnoissance & de l'esti-me. Il nous présenta sa fille, en lui recommandant de nous regarder désormais comme ses meilleurs amis. Il nous fit pro-mettre que nous ne mettrions plus de distinction entre notre maison & la sienne, & que nous userions librement de tout ce qui lui appartenoit. Je com-mançai à croire mon bonheur solidement affermi. Mademoi-selle de L . . . ., aussi charmée que moi du succès de notre arti-fice, se crut tout-à-fait autorisée à se livrer à sa tendresse. Nous eû-mes la liberté de nous voir, le tems de nous connoître, & mil-le nouvelles raisons de nous ai-mer.



mer. Si la prudence ne nous permettoit pas de faire d'autres propositions à son Père, tout nous portoit du moins à espérer heureusement de l'avenir. Il est vrai que nous gardâmes toujours assez de mesures pour lui déguiser nos sentimens, mais c'étoit par le conseil de George même & de Madame Gerald, qui voyant croître de jour en jour son amitié pour moi, s'imaginèrent qu'il pourroit se porter de lui-même à m'offrir la fille. J'eus encore plus d'une fois la pensée, dans un tems où tout m'étoit favorable, & où vous n'auriez pu condamner mes vues & ma conduite, de vous faire l'ouverture de cette intrigue, pour m'autoriser de votre consentement. Je le proposai à George, qui s'obstina à me le défendre. Il me fit craindre que la différence de Religion n'allarmât votre zèle, & ne vous fît traverser nos projets.

Voilà quelle étoit notre situa-  
 L 7 tion,

tion, lorsque vous prîtes le parti d'aller à la Cour. Je donnai avis de votre départ à mon frère. Cette occasion lui parut propre au dessein qu'il entretenoit toujours de vous enlever ma sœur. Il n'avoit pu lui faire goûter jusqu'alors l'offre même de la conduire à Saint-Germain; mais il ne douta pas que s'il pouvoit engager M. de Sercine à se rendre *aux Saisons* avec son Epouse & sa fille, la présence & la compagnie de ces deux Dames ne missent beaucoup de changement dans ses résolutions. Je ne vous rappelle point le reste, vous en pûtes juger par les circonstances dont vous fûtes témoin. Je me laissai vaincre à mon tour par les mêmes instances qui avoient vaincu ma sœur. A la vérité j'en eus honte, lorsque vous me fîtes appercevoir votre chagrin: mais vous aiant vu prendre un air plus tranquille aussi-tôt que vous eûtes entendu M. de Sercine, je me figurai que vous approuviez ses raisons, & que vous nous verriez  
partir

partir sans regret avec un guide tel que lui. Je pris même vos proches pour des conseils, qui regardoient moins le présent que l'avenir. Si vous ne croyez pas ces excuses sinceres, j'étois résolu du moins de retourner si souvent *aux Saisons* pour vous voir, que vous auriez à peine eue le tems de vous appercevoir de mon absence.

Enfin nous nous séparâmes de vous. Il est impossible que vous ayez supporté notre séparation sans ressentiment, puisqu'elle vous a fait prendre aussi-tôt le parti de nous abandonner: mais si vous nous croyez coupables, si vous avez souhaité peut-être que le Ciel renversât nos desseins, & qu'il nous fît sentir par quelque châtiment la legereté de notre conduite, il ne vous a que trop entendu. Vous me voyez ici chargé de mes propres douleurs, & de celles d'un frère & d'une sœur encore plus malheureux, qui vous demandent des secours, qu'ils ne peuvent plus attendre que de vous. George  
au



au fond d'un cachot, pour n'en sortir jamais. Rose dans un cloître, où son penchant ne l'a pas conduite, & que la nécessité néanmoins doit l'empêcher de quitter aussi longtems qu'elle aimera la vertu & l'honneur. Moi dépouillé.... hélas! de tout le bonheur que l'amour m'avoit promis, car je méprise toutes les autres richesses que je n'aurois pas obtenues avec l'unique bien qui me les faisoit aimer. Mais pourquoi chercher d'avance à vous attendre, lorsque mon récit demande plus que jamais votre attention.

En quittant *les Saisons*, nous nous rendîmes à Paris, où le projet de George étoit de faire passer quelques jours à ma sœur, pour la mettre en état de paroître honorablement à la Cour. M. de Sercine avec sa famille & Milord Linch reprit au soir la route de Saint Germain. Nous étions logés chez George, qui s'étoit donné nouvellement une maison propre & commode. Aiant dessein  
de

de rendre ma visite ordinaire à Mademoiselle de L... , je proposai à ma sœur de satisfaire l'impatience qu'elle m'avoit marquée de la connoître , & mon frère lui conseilla de m'accompagner , tandis qu'il alloit s'occuper de quelques autres devoirs. Nous trouvâmes Mademoiselle de L... seule ; & la vue de Rose , que je lui faisois espérer depuis longtems , la combla de plaisir. La vivacité & la joie animèrent longtems notre entretien. Si j'étois charmé de faire connoître à ma Maitresse une sœur si aimable , je ne l'étois pas moins de pouvoir justifier aux yeux de Rose tout le mérite qu'elle m'avoit entendu vanter cent fois dans Mademoiselle de L.... Je me fis même une gloire de la tendresse extrême qu'on avoit pour moi , & m'abandonnant à toute la mienne avec cet air de badinage qui fait le charme d'un amour innocent , j'obtins de Mademoiselle de L... mille nouveaux témoignages d'affection dont

dont il sembloit aussi qu'elle vou-  
 lût se faire un mérite auprès de  
 ma sœur. Jamais deux amans n'a-  
 voient paru si contens l'un de l'au-  
 tre. Rose nous reprocha agréable-  
 ment l'excès de notre passion.  
 Nous lui répondîmes du même  
 ton, que c'étoit cet excès même  
 qui devoit nous servir d'excuse. El-  
 le continua quelque tems à nous  
 faire la guerre, & nous à nous  
 défendre sans paroître disposés à  
 céder à ses raisons. Mais je crus en-  
 fin m'appercevoir que l'enjouement  
 qu'elle affectoit étoit forcé. Je  
 trouvai même un air de pesanteur  
 & de mélancolie dans ses yeux.  
 Pendant qu'elle s'efforçoit de ren-  
 dre la conversation agréable, elle  
 étoit occupée de quelque rêverie,  
 & la moitié de son attention s'arrê-  
 toit sur ce qui se passoit en elle-  
 même. Je craignis que cette sce-  
 ne de tendresse ne lui fût devenue  
 importune, & quoique je ne la  
 crusse point capable de se choquer  
 mal à propos, il me vint à l'esprit  
 qu'une délicatesse excessive pou-  
 voit



voit lui faire trouver mauvais que nous n'eussions pas gardé plus de mesures avec elle dans une première visite. Ses distractions ne faisant ensuite qu'augmenter, jusqu'à lui faire garder le silence & perdre quelquefois le fil de nos discours, je jugeai qu'elle en étoit tout-à-fait fatiguée, & qu'elle souhaitoit de se retirer. Elle y consentit en effet dès la première proposition.

Nous ne trouvâmes point George de retour au logis, & nous reçûmes un Billet de lui à l'heure du souper, par lequel il nous faisoit des excuses de ce qu'il ne pouvoit nous tenir compagnie le jour de notre arrivée. Il se trouvoit retenu malgré lui par M. le Duc de... son ami & son protecteur. Nous en serons plus libres, dis-je à ma sœur; & je souhaitois en effet de l'être, pour m'entretenir naturellement avec elle. Je ne lui avois pas encore fait connoître que je me fusse apperçu du changement de son humeur chez Mademoiselle de L..., & comme je m'étois pro-  
po-

posé de leur faire lier une étroite amitié, dans l'espérance d'en tirer beaucoup d'utilité pour mes intérêts, j'étois véritablement affligé que les apparences eussent répondu si mal à mes intentions du côté de Rose. Je soupai seul avec elle. J'attendois qu'elle s'expliquât sur ce qui avoit pu lui déplaire, ou qu'elle me fit naître du moins quelque ouverture pour l'interroger. Elle se renfermoit dans des éloges vagues de la beauté & de la douceur de Mademoiselle de L . . . ., sans perdre l'air rêveur qu'elle avoit rapporté de notre visite. Enfin voulant être éclairci, je lui demandai précisément ce qui lui avoit causé l'altération dont je m'étois aperçu. Elle balança à me répondre. Je la pressai. Si c'est quelque chose, lui dis-je, qui intéresse Mademoiselle de L . . ., comment pouvez-vous refuser de me l'apprendre? Je vous répons déjà qu'elle vous aime tendrement, & qu'elle n'auroit pas moins de chagrin que moi de vous avoir déplu. Elle m'en a marqué  
de

de l'inquiétude en vous quittant. Je lui fis d'autres instances auxquelles elle résista longtems; cependant je voyois que son cœur étoit plein, & qu'il ne demandoit qu'à se soulager. Je me plaignis de ce qu'elle manquoit de confiance pour moi, qui lui avois toujours porté une affection particulière, & qu'elle avoit toujours aimé aussi avec une espèce de prédilection. Hé bien, me dit elle en cachant d'une main son visage, que me servira-t-il de vous dire que je ne puis aimer Milord Linch, & que j'aimerois autant mourir que de me voir forcée à l'épouser? En aimez-vous un autre, interrompis-je aussi-tôt. Non, reprit-elle, mais je sens que je ne puis être heureuse avec un homme que je n'aimerois pas. Vous me forcez à vous découvrir la foiblesse de mon cœur, ajouta-t-elle en soupirant. Je n'ai pu voir Mademoiselle de L... si contente de sa tendresse & de la vôtre, sans être jalouse d'un bonheur qui n'est pas fait pour moi. Qu'elle



Qu'elle est heureuse, & vous aussi ! Je suis aussi tendre qu'elle, & je n'ai pas le moindre espoir de trouver un peu de douceur dans mes sentimens. On pense à me faire épouser un homme pour lequel je n'aurai jamais de goût. Il faudra donc passer toute ma vie sans l'aimer, gémir de mon sort, m'ennuyer de mon devoir, porter envie à toutes les femmes qui me vanteront leur tendresse, & faire une cruelle violence à la mienne ? Quel tourment continuel ! Et vous, Patrice, qui m'aimez, dites-vous, & qui m'avez arraché cet aveu de mes peines, ne ferez-vous rien pour m'en délivrer ?

Je l'écoutois avec un extrême étonnement. Mais, chere Rose, lui dis-je, qui parle de vous forcer à quelque chose, & de vous faire épouser Linch malgré vous ? Convenez que voilà les premières marques que vous ayez données de votre répugnance. N'est-il pas étrange qu'elle soit née si tard, ou que vous l'avez dissimulée si longtems ? Elle m'assura que sa seule timidité  
lui

lui avoit lié la langue, & qu'après avoir refusé M. des Pesses sous prétexte qu'il manquoit de naissance, elle n'avoit osé rejeter un homme de la considération de Milord Linch. Quoi qu'il en soit, lui répondis-je, moi qui préfère le contentement du cœur à la fortune, je ne balance point à vous promettre que vous ne serez mariée que lorsqu'il vous plaira d'y consentir, & je m'engage à faire entrer George dans les mêmes sentimens. Comme j'achevois de parler, j'entendis du bruit dans un cabinet qui touchoit à la salle où nous étions, & la porte s'étant ouverte avec violence, nous fûmes fort surpris d'en voir sortir Milord Linch. Il étoit revenu à Paris pendant la visite que nous avions rendue à Mlle. de L. . . . , & me voyant arriver seul avec ma sœur, il avoit voulu se faire un plaisir de nous écouter & de nous surprendre. Sa curiosité lui couta cher. Il avoit entendu notre entretien jusqu'au moindre mot. Un juste desespoir ne lui permettant plus

plus de se contraindre, il vint se jeter d'un air furieux dans un fauteuil qui étoit vis-à-vis de Rose. Nous demeurâmes tous trois fort longtems dans un profond silence. Enfin, je pris la parole avec beaucoup d'embarras. Milord, lui dis-je, vous jugez bien qu'on ne vous croyoit pas si proche, & qu'on est fort confus de cette scene. Mais puisque le hazard vous a fait entendre ce qu'on auroit eu quelque peine à vous déclarer, je ne doute pas que vous n'ayez pour ma sœur toute la complaisance qu'un honnête homme doit à son sexe, & que vous ne lui rendiez la liberté qu'elle demande. Il parut quelques momens incertain, mais s'adressant tout d'un coup à elle: Non, Mademoiselle, lui dit-il, je n'aurai pas la sotte complaisance que vous demandez. Vous êtes à moi par votre consentement, par la parole de vos frères, & par l'autorité même du Roi. Je ferai valoir des droits si justes, & je ne me laisserai pas jouer impunément. Rose, perdant toute contenance, se



se leva pour se retirer. Il se présenta brusquement devant elle, en protestant qu'elle ne quitteroit pas la salle jusqu'au retour de mon frère, de qui il vouloit recevoir, disoit-il, l'explication d'un si ridicule procédé. Cette brutalité m'échauffa. Je lui dis d'un ton ferme qu'il suffisoit de moi pour lui donner toutes les explications qu'il desiroit, & que je commençois par prétendre que ma sœur fût libre chez elle. Un reste de considération lui fit calmer apparemment son transport. Il prit un ton plus doux pour me demander si je savois où étoit George. Je lui dis qu'il étoit à souper chez M. le Duc d....; & nous quittant sans repliquer, il se mit en chemin pour l'aller joindre.

Rose ne prévint que trop juste les malheureuses suites de ce démêlé. Elle me pressa avec larmes d'oublier la confiance qu'elle m'avoit faite, & de lui laisser reprendre ses chaînes, dont elle s'efforceroit de cacher la pesanteur jusqu'au tombeau. Je confesse, me dit-elle, qu'il y a eu de l'immodestie

dans mes plaintes. Nous sommes faites pour être les victimes des hommes. Eh! qu'importe en effet au bon ordre de l'Univers, que le cœur d'une femme soit tranquille? Que dites-vous? lui répondis-je. Il me semble au contraire que la foiblesse de votre sexe, qui vous met continuellement dans la dépendance du nôtre, nous oblige à nous faire une étude de votre bonheur, & qu'indépendamment du penchant naturel, la justice & la raison doivent nous porter au soulagement du plus foible. J'emploie cette seule raison, pour vous faire voir que je ne parle point en homme aveuglé par la qualité de frère & par celle d'amant: car si l'on vient à compter vos charmes, & la douceur que votre commerce répand dans la société, il n'y a qu'un barbare qui puisse se plaire à chagriner une femme, ou chercher même la satisfaction de son cœur aux dépens du vôtre. Mais dans quelques principes que soit là-dessus Milord Linch,  
comp-

comptez encore, ajoutai-je, que vos inclinations seront libres, & que je veux vous voir quelque jour aussi heureuse que moi. En effet, l'aimant avec la dernière tendresse, & ne connoissant rien de si doux que le plaisir de se livrer à une passion innocente, j'aurois souhaité à tout prix de lui procurer un bonheur auquel elle paroïssoit si sensible.

Nous étions encore à raisonner sur notre aventure, lorsque nous entendîmes revenir George, qui demandoit avec empressement si nous nous étions retirés. Il vint à nous aussi-tôt; & nous regardant d'un œil inquiet, il nous pria de lui apprendre sans déguisement ce qui s'étoit passé dans son absence. Je le satisfis. Le rapport de Milord Linch avoit été fidelle, puisqu'il s'accordoit exactement avec le mien. George ne balança point à prendre le parti qui convenoit à l'honneur & à l'amitié. Il ne faut plus penser à Milord Linch, nous



dit-il, puisqu'il déplait à Rose; ni se plaindre même qu'elle nous ait caché jusqu'aujourd'hui son dégoût, puisque le passé ne se répare point. Mais l'embarras est de nous dégager honnêtement, du moins aux yeux du Public. Il nous apprit là-dessus que Linch s'étant expliqué avec lui dans des termes fort vifs, il avoit cru devoir l'écouter avec patience, & lui demander le tems de s'éclaircir; qu'il lui avoit promis de lui écrire le lendemain, & de lui marquer naturellement sur quoi il pouvoit compter; que le connoissant vif & fougueux, il ne doutoit pas qu'il ne prît toutes sortes de voies pour se venger, & que le tort étant de notre côté, nous serions obligés par ménagement pour le Public de nous conduire avec modération. Rose nous pressa encore de ne pas nous exposer pour elle aux conséquences qu'elle craignoit: mais mon frère n'étoit pas plus capable que moi de contraindre ses inclinations.

Il écrivit à Linch le jour suivant,

& nous nous attachâmes ensemble à donner un tour civil à nos excuses. Nous fîmes quelques jours sans recevoir de réponse. Ce fut dans cet intervalle que M. des Pesses nous apprit votre départ, avec mille circonstances qui nous firent sentir toute la dureté de notre conduite. Dans l'inquiétude où Rose étoit déjà, cette nouvelle la fit tomber sans connoissance. J'en fus aussi vivement touché qu'elle; & George même en parut si frappé, qu'il auroit pris la poste pour vous suivre & pour vous faire changer de résolution, si nous n'eussions appris en même tems qu'étant parti depuis plus de quatre jours, il y avoit peu d'espérance de vous rejoindre. Avec quelle amertume ne rappellai-je point notre ingratitude & votre tendresse, dans tous les entretiens que j'eus avec ma sœur? J'avois comme elle un pressentiment des malheurs qui nous menaçoient. Les consolations mêmes de Mademoiselle de L...., à qui je fis confidence de mon

chagrin, ne firent point rentrer la tranquillité dans mon cœur. Ce n'est pas qu'elle eût perdu l'empire absolu qu'elle avoit sur mes peines & mes plaisirs. Helas! ma passion n'avoit jamais été si parfaite. Mais elle avoit part elle-même à mes craintes. J'étois agité sans savoir pourquoi; & dans le trouble involontaire de mes sentimens, je croyois devoir trembler pour tout ce qui m'étoit cher.

Ne recevant néanmoins aucune réponse de Linch, nous commençons à croire qu'il avoit pris le parti de se venger par l'oubli, & nous nous disposions à conduire Rose à S. Germain, lorsqu'un Gentilhomme Irlandois qui se fit connoître à nous par son nom, nous remit deux Lettres, l'une adressée à mon frère & l'autre à moi. J'ouvris la mienne avec un mouvement de frayeur, qui ne fit qu'augmenter à la lecture de chaque ligne. Linch, de qui elle étoit, me remercioit avec une amère ironie des bons offices que je lui avois rendus  
auprès



auprès de sa Maîtresse, & m'apprenoit que s'étant cru obligé de me rendre service pour service, il avoit pris de bonnes mesures pour m'empêcher d'être plus heureux avec la mienne. Il m'expliquoit les moyens dont il s'étoit servi, parce qu'il avoit le cœur, disoit-il, incapable de trahison. Il avoit marqué à M. de L..., le soir précédent, toutes les circonstances de mon intrigue avec sa fille; l'état de ma fortune, c'est-à-dire ma pauvreté, qui me faisoit souhaiter avec raison un mariage capable de la réparer; les justes droits que je méritois acquis sur son amitié, en lui suscitant de faux assassins, qui ne lui avoient pas fait courir plus de péril qu'à moi, & qui avoient servi fort heureusement à lui procurer l'honneur de ma connoissance; enfin mille choses qui sous un tour si odieux devoient me ruiner infailliblement dans l'esprit de M. de L... Il ne doutoit pas, ajoutoit-il, que mon esprit & mon adresse ne me fissent tirer beaucoup

d'avantages de tous ces articles; mais il me déclaroit en attendant qu'il falloit se battre. La Lettre adressée à mon frère étoit plus courte. C'étoit un simple appel, où le lieu & l'heure du combat étoient marqués. Aussi George n'eut-il besoin que d'un coup d'œil pour la lire, & se hâtant de répondre avant que j'eusse fini de lire la mienne, il assura le messager que nous serions exacts au rendez-vous.

Il étoit huit heures du matin, & l'on devoit se rencontrer à dix. Mon frere me dit froidement qu'il étoit fâché de cet accident, qui alloit déranger toutes nos affaires. Voyez, lui dis-je, à qui de nous deux le desespoir convient. Je lui fis la lecture de ma Lettre. Il confessa d'un air calme que j'avois tout à craindre pour le succès de mon amour. En effet ma situation étoit si accablante, qu'il m'étoit même impossible de voir Mademoiselle de L..., pour apprendre du moins quel effet la  
ma-

malignité de mon ennemi avoit produit sur son Père; car l'heure pressoit, & nous avions beaucoup de chemin à faire pour nous rendre au lieu du combat. Cependant je fus irrité de la froideur avec laquelle George regardoit mon agitation. Vous ne me plaignez pas, lui dis-je, vous ne plaignez pas Rose, qui va demeurer sans ressource si le sort des armes se déclare contre nous. Il me répondit que dans une occasion de cette nature il ne falloit pas s'attendrir inutilement, & que l'honneur ne nous permettant pas d'arriver tard sur le pré, nous devions remettre tout autre soin après la décision de notre querelle. Une cruelle nécessité me força de suivre son conseil. Nous partîmes après nous être embrassés. Rose, qui étoit encore au lit, n'eut pas la moindre connoissance de notre départ.

Nos ennemis étoient déjà à nous attendre. Ils s'étoient fait accompagner de deux valets,

M 5

qui



qui gardoient leurs chevaux ; & nous étions à pied , fans aucune fuite. Mais l'intrepidité de George ne s'arrêtant point au nombre , il les aborda l'épée à la main , fans favoir encore combien nous en aurions à combattre. Cependant Milord Linch donna ordre à ses gens de s'écarter , & nous voyant à pied : Si vous êtes les plus heureux , nous dit-il , je vous fais présent de mes chevaux pour vous sauver. Ce soin généreux dissipa notre défiance. Il me fit signe de la main , que c'étoit avec moi qu'il vouloit se mesurer. Nous combattîmes vivement , & je parai des coups si furieux , qu'il me fut aisé de comprendre qu'on en vouloit à ma vie. Enfin je fus blessé au bras. Mon frère qui étoit aux prises avec l'autre , aiant vu couler mon sang , ne garda plus de mesures , & s'abandonnant sur son adversaire , il lui porta dans l'estomac un coup qui le fit tomber mort. Je le vis qui accouroit à mon secours ;  
mais

mais soit que la crainte affoiblît Linch, soit que l'envie de vaincre sans secours augmentât mes forces, je lui fis au même moment une blessure si profonde à la cuisse, que ne pouvant plus se soutenir, il fut obligé de s'asseoir à terre & de m'abandonner son épée. Je la lui rendis aussi-tôt. La honte lui fit tenir quelque tems les yeux baissés. Mais nous voyant appeller ses gens pour leur faire prendre soin de lui, il nous renouvela généreusement l'offre de ses chevaux, si nous les croyions nécessaires à notre sûreté.

Dans le besoin qu'il en avoit lui-même, notre propre générosité ne nous permettoit point d'accepter cette proposition. D'ailleurs quelque danger qu'il y eût à craindre, nous étions rappelés à Paris par des raisons trop puissantes, pour nous en éloigner si légèrement. Nous en reprîmes le chemin, lorsque se sentant affoibli par la perte de son

M 6                      sang,

fang, & commençant à croire  
 sa blessure mortelle, il nous fit  
 rappeler par ses gens. L'impac-  
 tience que nous avions de rentrer  
 à Paris, ne nous empêcha pas de  
 retourner d'assez loin, & nous le  
 trouvâmes en effet d'une pâleur  
 & d'une foiblesse qui nous fit  
 mal augurer de sa vie. Ses gens  
 s'étant écartés de quelque pas par  
 son ordre, il nous conjura d'une  
 voix mourante, par la confiance  
 qu'il avoit dans notre honneur,  
 d'être les dépositaires d'un secret  
 dont l'importante étoit égale  
 pour la Religion & pour l'Etat,  
 & qui pouvant même servir à  
 nous faire obtenir grace pour sa  
 mort & celle de *Plunck* (c'étoit  
 le nom de son ami) seroit l'ex-  
 piation de sa haine, & du mal  
 qu'il avoit voulu nous faire.  
*Plunck* & moi, continua-t-il,  
 nous sommes, ou puisque la mort  
 nous met au rang des choses pas-  
 sées, nous étions en possession  
 d'un trésor immense, qui s'est con-  
 servé depuis longtems dans nos,  
 maisons,



maisons , & que mon Père & lui ont augmenté considérablement par leurs propres soins. La principale partie consiste dans les Vases & les Reliques d'or & d'argent qui ont appartenu avant la Réformation à plusieurs Eglises Episcopales d'Irlande, & à quantité de riches Abbaïes. Le tumulte des guerres, & la crainte de tous les maux qui sont arrivés depuis, obligèrent dans ce tems-là un grand nombre de Prélats & de Seigneurs Catholiques de chercher un lieu de sûreté pour tant de richesses ; & la situation des domaines de nos aïeux les rendant propres à ce dépôt, elles furent transportées pendant la nuit dans un souterrain, qu'ils firent creuser au milieu d'une vaste Forêt. Quoique le fait ait été connu de quantité de personnes, le secret du lieu est toujours demeuré dans nos seules maisons. Enfin perdant toute espérance de rétablissement pour la Religion, depuis que la Branche

Protestante est sur le Trône, mon Père & Plunck avoient formé le dessein de faire passer un trésor desormais inutile à l'Irlande, entre les mains du Roi Jaques, pour en faire l'usage qui conviendrait à sa piété & à sa sagesse. Leur zèle les avoit portés en même tems à lever parmi les Catholiques du Pays de grosses sommes, qu'ils destinoient aussi au soutien de la Cour, & qui sont renfermées dans le même souterrain. Ils se dispo-  
soient à faire le voyage de Saint Germain, pour recevoir les ordres du Roi sur les moyens de transporter en France cet amas de richesses, lorsque la mort a interrompu le projet de mon Père. A sa dernière heure il s'est déchargé sur moi de son secret & de son devoir, & c'étoit pour suivre ses vues que j'étois ici avec Plunck depuis quelques mois. Le Roi est informé du motif de notre voyage, & n'attend que des circonstances favorables pour profiter

fiter de nos offres ; mais il ignore dans quel lieu le trésor est caché. En voici les indices , ajouta Linch en tirant un mémoire de sa poche. Je vous le remets. Plunck en a le double. C'est une précaution que nous avons prise contre toute sorte d'accidens. Faites-en l'usage qui conviendra à votre sûreté , à votre fortune , & à votre honneur. Les forces achevant de lui manquer après un si long récit , il nous fit signe de prendre dans la poche de Plunck le double du mémoire , & nous aiant protesté en peu de mots qu'il nous pardonnoit sa mort , il nous laissa la liberté de nous retirer. Nous ne pûmes lui refuser quelques marques de regret & de reconnoissance. Mais nos propres affaires demandant toute notre attention , nous le laissâmes entre les mains de ses gens , pour retourner promptement à Paris.

Quoiqu'étrangers en France , nous n'ignorions pas la rigueur in-



inflexible de la Justice contre les duels, & nous concevions bien que le parti le plus sûr étoit de penser d'abord à nous mettre à couvert. Cependant deux intérêts aussi pressans que ceux de l'amitié & de l'amour devoient marcher avant le nôtre. Rose, qui n'avoit aucune connoissance de notre malheur, ne pouvoit être abandonnée à elle-même sans secours & sans conseils; & j'aurois exposé mille fois ma vie pour ne pas ignorer plus longtems comment j'étois dans le cœur de Mademoiselle de L . . . , & dans l'esprit de son Père. Comme il y avoit peu d'apparence que le bruit de notre combat pût être tout d'un coup répandu, nous nous flatâmes de pouvoir trouver assez de tems pour satisfaire à ces deux soins. Mon frère entreprit de retourner chez lui, tandis que j'irois chez M. de L . . . . Il se proposoit de regler avec Rose de quelle maniere elle devoit se conduire, & de prendre une partie de notre argent, qu'il avoit

avoit apporté *des Saisons* à Paris. Il devoit se rendre ensuite chez M. le Duc de..., où je lui promis de le rejoindre, & où nous remîmes à former d'autres résolutions.

Nous ne nous séparâmes point sans nous être embrassés tendrement, en nous recommandant l'un à l'autre de ne pas perdre de vue le danger, & de mettre à profit tous les momens. Mon frère affectoit encore un air ferme, & je m'efforçois de l'imiter: mais j'étois démenti par le trouble de mon cœur, qui se communiquoit jusqu'à mes regards & au son de ma voix. Outre l'horreur du combat sanglant d'où je sortois, je fremissois de ce que j'avois à craindre dans l'instant où j'allois entrer, & je pressentois toutes mes pertes avant que de les connoître. George qui s'en apperçut, m'exhorta à mieux espérer, & me fit promettre que de quelque manière que les choses pussent tourner, je ne manquerois pas de le rejoindre. Mais il ne prévoyoit  
ni

ni son infortune ni la mienne.

Je me rendis à la porte de M. de M. . . , que je trouvai fermée. Les fenêtres l'étoient aussi, avec toutes les apparences d'une maison déserte. Je frappai timidement. On m'ouvrit, & je vis paroitre un homme dont le visage m'étoit inconnu. Je le pris pour un nouveau domestique. Après m'avoir demandé mon nom, il m'introduisit dans le vestibule où donnoit la porte du coridor qui conduisoit au caveau. J'y trouvai quatre hommes que je ne connoissois pas mieux que le premier, & qui me saisirent les bras, quoique sans violence. Ils m'otèrent mon épée, & m'ayant mené au bout de la galerie, ils me laissèrent alors les bras libres, en me priant civilement de descendre avec eux. Je leur demandai ce que je devois penser de cette reception & de leur dessein. Ils m'exhorterent à ne rien craindre.

Nous descendîmes dans le même caveau où je m'étois trouvé la première fois. Je n'y fus pas longtemps



tems sans voir entrer M. de L...,  
 suivi de sa fille & de Madame Ge-  
 rald. Je commençai à lui dire  
 quelques paroles, qu'il interrom-  
 pit en me recommandant de gar-  
 der un moment le silence. Il y  
 avoit quelques flambeaux allu-  
 més, mais en petit nombre. M.  
 de L... me fit approcher d'une  
 table, autour de laquelle tous les  
 spectateurs se rangèrent. Il plaça  
 sa fille vis-à-vis de moi, & tirant  
 son épée hors du fourreau, il m'en  
 appuya tout d'un coup la pointe  
 sur l'estomac. La crainte & la  
 tendresse firent jeter à sa fille un  
 cri perçant. Il lui ordonna sévé-  
 rement de se taire. Et s'adressant  
 à moi: Vous vous êtes fait un jeu  
 de m'effraier, me dit-il d'un ton  
 brusque, il est juste que je jouisse  
 du même plaisir à mon tour. Mais  
 quoique je n'aie pas dessein de  
 vous oter la vie si vous m'obéis-  
 sez, comptez-vous au nombre  
 des morts qui reposent dans cet-  
 te cave, si vous faites difficulté  
 de me satisfaire. Ensuite m'expli-  
 quant ses volontés: Vous m'avez  
 trompé,

trompé, continua-t-il, vous avez séduit l'esprit de ma fille, vous avez exigé d'elle des sermens de vous aimer & de vous être fidelle, qu'elle m'objecte pour justifier le refus qu'elle fait de m'obéir: je veux que vous la dégagiez sur le champ de toutes ses promesses, & que vous renonciez à toutes sortes de droits sur elle. Vous êtes mort si vous balancez.

Je tournai les yeux vers elle, pour lire le mouvement de son cœur dans les siens. Sa pâleur & ses larmes, que l'obscurité m'avoit d'abord empêché d'appercevoir, me firent trop connoître qu'elle avoit été préparée à cette scene, par des persécutions auxquelles sa tendresse pour moi l'avoit fait résister. Etoit-ce assez de ma vie pour payer ces précieuses marques d'amour & de confiance? J'avois peut-être senti quelque fraieur au premier mouvement de l'épée; mais n'écoutant plus qu'une passion capable de me faire braver la mort & tous les supplices, je répondis avec une fermeté

té

té à laquelle M. de L. . . . ne s'attendoit pas, qu'il étoit le maître de ma vie, puis que je me trouvois sans défense; qu'avec la possession du cœur auquel il vouloit me faire renoncer, la mort n'avoit rien qui me parût terrible, & que je la cherchois volontairement si j'avois le malheur de perdre le seul bien pour lequel je voulois vivre; qu'ainsi dans l'un ou l'autre sort sa vengeance seroit trompée si elle lui faisoit espérer quelque chose de ses menaces; mais que s'il vouloit écouter la raison, il me traiteroit peut-être avec plus d'humanité; que ma naissance, & l'honnêteté de mes vœux & de mes sentimens, ne méritoient pas son mépris ni sa haine. . . .

Il m'interrompit, en jurant de nouveau qu'il alloit m'enfoncer son épée dans le sein: & je ne sai à quoi la violence de son humeur l'auroit porté, si sa fille, à qui la frayeur avoit déjà fait perdre la voix & les forces, ne fût tombée tout d'un coup sans connoissance. Il l'aimoit. Cette vue fit prendre un autre cours à ses esprits. Il s'empressa d'aller



à elle & de la secourir. Peut-être aurois-je pu m'échapper dans ce desordre, qui dura quelques momens. Mais je rejettai une pensée si basse, sur-tout pendant le péril où tout le monde croyoit la vie de Mademoiselle de L... Je me serois bien plutôt efforcé à lui donner tous mes soins sans songer à la mienne, si son Père n'eût eu la barbarie de me repousser lorsqu'il me vit approcher d'elle.

Madame Gerald prit cet intervalle, pour me dire en Irlandois qu'elle étoit surprise de me voir sacrifier ma vie, mettre celle de Mademoiselle de L... en danger pour une chimere Luthérienne, qui n'intéressoit ni mon honneur ni mon amour; qu'étant sûr d'être aimé, je ne risquois rien à renoncer à des droits que rien ne pouvoit me faire perdre, & dont ma Maitresse étoit aussi jalouse que moi: enfin qu'elle remettoit à m'expliquer pourquoi l'on s'étoit retranché dans cette excuse, & ce qu'on avoit souffert toute la nuit pour se conserver à moi; mais qu'elle m'avertif-  
soit

soit sérieusement, que le seul moyen  
 de calmer l'orage étoit de céder  
 aux emporremens de M. de L....  
 En effet, il ne vit pas plutôt sa fil-  
 le hors de danger, qu'il reprit son  
 épée avec la même furie. C'est vous,  
 s'écria-t-il, qui me causez des pei-  
 nes que je n'avois jamais senties ;  
 mais si vous vous obstinez, je vous  
 perce le cœur à ce moment. Il  
 allongoit le bras, en me regardant  
 d'un air qui confirmoit sa menace.  
 Sa fille, prête à retomber dans  
 l'évanouissement dont elle sortoit,  
 me dit d'une voix foible & trem-  
 blante : Eh ! Monsieur, ne pensez-  
 vous pas à votre vie ? J'avoue que  
 mon agitation étoit extrême. Je  
 voulois suivre l'avis de Madame  
 Gerald, ne fut-ce que pour déli-  
 vrer Mademoiselle de L.... de  
 la mortelle situation où je la vo-  
 yois : mais mon cœur & ma langue  
 se refusoient également à une dé-  
 claration qui me paroïssoit honteu-  
 se, parce qu'elle étoit forcée. J'é-  
 tois sûr à la vérité de la constance  
 de ma Maitresse ; mais c'étoit ma  
 propre

propre délicatesse que j'avois à vaincre: sans compter que ce qui m'étoit arraché avec une si affreuse violence, ne pouvoit me paroître aussi peu important que Madame Gerald vouloit me le persuader. Cependant je ne résistai point aux quatre mots que j'avois entendus. Je les regardai même comme un ordre, auquel toutes mes difficultés devoient céder. Vous l'emportez, dis-je à son Père, je consens à tout ce que vous exigez. Il ne se contenta pas d'une déclaration si vague. Il me fit répéter après lui les mêmes termes qu'il avoit déjà employés, & il m'obligea de les confirmer par un serment. Ensuite se tournant vers sa fille: Vous êtes libre, lui dit-il, j'en prends toute l'assemblée à témoin. Au reste, reprit-il s'adressant à moi, si vous pensiez à me trahir pour vous venger, je vous déclare qu'ayant toujours respecté les Ordonnances du Roi, & n'ayant jamais fait ici d'autre acte de Religion que l'enterrement de quelques morts, je crains  
peu



peu votre ressentiment. Je me contentai de lui répondre qu'il connoissoit mal mes principes. Les mêmes personnes qui m'avoient introduit, me prièrent aussi-tôt de me retirer. A peine eus-je le tems d'exprimer à Mlle. de L..... par quelques regards, que la fidélité qu'on m'avoit fait violer extérieurement s'étoit réfugiée au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais. Je fus reconduit à la porte, où l'on me rendit mon épée avec la liberté de sortir.

Quoique rien ne pût égaler ma consternation après une aventure si triste, j'emportoïs du moins la douceur de croire ma maitresse fidelle, & l'espérance de la revoir bientôt malgré tous les obstacles; car c'est une promesse que Madame Gerald avoit trouvé le moyen de me faire secrettement. D'ailleurs plus je vins à réfléchir sur la renonciation bizarre qu'on m'avoit arrachée, moins j'y trouvai de sujet de me chagriner. Dans quelque sens que M. de L.... voulût l'expliquer, & quelque idée

*Tome I.*                      N                      mé-

même que je pusse me former de ses vues, il étoit certain que mon serment ne m'engageoit à rien pour l'avenir, & qu'en rendant à sa fille les droits que j'avois sur son cœur, je ne m'étois pas privé de ceux qu'elle recommenceroit à m'accorder par la constance de son affection. Au premier instant que je la reverrai, disois-je, j'obtiendrai d'elle mille nouveaux témoignages de tendresse & de fidélité. Nous ressererons nos chaînes, nous en formerons de nouvelles, si l'on se flate d'avoir rompu les premières; & nous aurons pour dernière ressource, comme nous nous le sommes toujours proposé, d'attendre la mort de son Père, ou l'âge qui rend une fille maîtresse d'elle-même.

„ Ce fut le Ciel qui tourna ainsi mes réflexions du côté le plus favorable. Sa bonté suspendit les noirs pressentimens qui m'avoient agité pendant plusieurs jours, pour me laisser la liberté d'es-

d'esprit qui m'alloit être nécessaire dans le plus grand de tous nos malheurs. J'avois promis à mon frère de le rejoindre chez M. le Duc de... , dont nous espérons que l'Hôtel nous serviroit quelque tems d'azile. Il y avoit environ deux heures que je l'avois quitté, & je ne doutois pas qu'il ne s'y fût déjà rendu. Cependant comme les dernières idées dont j'étois rempli me faisoient presqu'oublier le péril, je ne pus passer proche de la rue où étoit sa maison sans être pressé de l'envie d'y entrer. Je serois même allé directement chez lui, dans l'espérance de l'y trouver encore, si je n'eusse rencontré M. des Pesses, qui me fit sortir de ma rêverie en me tirant par le bras. Ciel ! où allez-vous, me dit-il ; que je suis heureux de vous avoir aperçu ! Et sans me laisser le tems de lui répondre, il me pressa d'entrer dans un carrosse de louage qui avoit déjà ses ordres. Nous marchâmes aussi-



tôt. Que je suis heureux ! répéta-t-il en m'embrassant. J'avois jugé que vous pourriez reparoître dans cette rue, & j'y suis depuis une demie heure à vous attendre.

La confiance que j'avois dans son amitié m'auroit porté à lui découvrir notre embarras, s'il n'en eût pas été informé ; mais son discours me faisant connoître qu'il l'étoit déjà, je me hâtai de lui demander s'il avoit vu mon frère. Hélas ! non, me répondit-il. Mais avant que de me demander des explications, souffrez que je vous mette dans un lieu où vous puissiez les entendre sans danger. Cette réponse & le refus qu'il fit de me conduire chez M. le Duc de... me firent juger de notre malheur. Mon frère est arrêté, lui dis-je. Il ne put le desavouer. La tendresse fraternelle me fit jeter un cri douloureux, qu'il me fut impossible de retenir. Je voulois sortir du carosse, courir à son secours, sans savoir néanmoins à qui je de-

devois m'en prendre, ni de quel côté je devois tourner. Des Pestes eut une peine extrême à m'arrêter. Enfin m'ayant fait comprendre que les secours violens étoient désormais inutiles, il m'apprit que George, dénoncé apparemment par les gens de Milord Linch, avoit été surpris dans sa maison, où il avoit eu l'imprudence de demeurer plus d'une heure, & qu'il avoit été conduit à la Bastille. Il avoit obtenu en partant, la liberté de faire avertir M. le Duc. . . de son infortune. Ce Seigneur qui savoit où étoit sa maison s'y étoit rendu aussi-tôt, pour offrir ses premiers soins à Rose; mais sa visite & ses propositions avoient déplu sans doute à ma sœur, puisque malgré les raisons qui pouvoient lui oter l'envie de s'adresser à M. des Pestes, elle avoit pris le parti de lui écrire & de lui marquer sa situation. C'étoit proprement la seule connoissance qu'elle eût à Paris. Des Pestes,

en me faisant ce récit, ne pouvoit me cacher sa joie. Mon bonheur a donc voulu, me dit-il, qu'elle ait pensé à moi. J'ai volé chez elle. J'y ai trouvé M. le Duc, mais peu content, puisque sur quelques froids remerciemens qu'elle lui a faits à mon arrivée, il s'est déterminé à se retirer. On avoit déjà mis le scellé sur tout ce qui nous appartient, & quatre Gardes étoient demeurés dans la maison. J'ai proposé d'abord à votre aimable sœur, continua des Pesses, de le laisser conduire chez une Dame de mes amies, où elle recevra toutes sortes de soins & de respects: mais elle a voulu que j'aie commencé par vous chercher; & dans la crainte que vous ne retournassiez à la maison, où les Gardes sont peut-être uniquement pour vous attendre, j'ai cru devoir veiller avec un carosse à l'entrée de la rue.

Je le remerciai de son zèle, & concevant que tous les momens que



que je passerois à m'affliger étoient perdus pour nos intérêts, j'écartai tout ce qui pouvoit partager l'attention que je devois à des embarras si pressans. Et arrivant au lieu que des Pesses m'avoit choisi pour azile, je le renvoyai chez ma sœur. Il la consola beaucoup en lui apprenant que j'étois en sûreté, mais il ne put lui faire accepter une autre retraite qu'un Couvent. Loin de condamner cette résolution, je la regardai comme le seul parti qui convenoit à son honneur, sur-tout lorsqu'ayant appris que M. le Duc lui avoit offert une maison, un équipage, & des richesses, je compris à quels périls sa sagesse seroit exposée dans tout autre lieu que le Cloître. Des Pesses la conduisit dans un Monastère Anglois, où il eut la générosité de payer d'avance une partie de sa pension. S'étant rendu de-là à la Bastille, il ne put obtenir la permission de voir mon frère; cependant on

ne lui en ôta point l'espérance, aussi-tôt qu'on auroit reçu les ordres de la Cour. Il revint chez moi le soir avec ces nouvelles. Je le conjurai de mettre le comble à ses bienfaits, en se rendant à Saint Germain sans perdre un moment. J'avois conçu qu'il étoit d'une importance extrême que tous nos amis fussent prévenus en notre faveur, par un récit sincere de notre aventure. J'écrivis même à M. de Sercine, pour l'engager à nous rendre ses bons offices auprès du Roi, & je recommandai à des Pesses de s'assurer jusqu'à quel point nous pouvions compter sur la protection de ce Prince.

Je demurai en proie à mes craintes jusqu'à son retour. Il ne revint que le lendemain au soir. Sa tranquillité me parut de bon augure. En effet je reçus de son récit toute la consolation dont j'étois capable parmi tant d'inquiétudes. Il avoit vu non seulement M. de Sercine & tous  
nos

nos amis, mais le Roi même, à qui les circonstances de notre malheur avoient inspiré plus de compassion que de colere. Et ce qui me fit reprendre encore plus d'espérances, il m'assura que Milord Linch, quoiqu'extrêmement affoibli par la perte de son sang, n'étoit dans aucun danger. Malgré la mort de Plunck, je ne doutois point qu'ayant été forcés de nous battre, & nous étant défendus avec honneur, le Roi Jaques ne nous eût fait grace aisément, si nous eussions été en Angleterre: mais nous étions en France; le bien que nous y avions acquis nous soumettoit aux Loix du Pays, & c'étoit à la Cour de Versailles que nous avions besoin de protection. Cependant je m'étois imaginé que si celle de Saint Germain nous étoit favorable, nous trouverions plus de faveur à celle de France avec une recommandation si puissante. C'étoit dans cette vue que j'avois jugé à propos de com-

N 5 men-



mencer nos sollicitations de ce côté-là. Ensuite pour ne rien négliger, je priai M. des Pesses de voir Mr. le Duc de..., que je ne croyois point assez refroidi par les refus de ma sœur, pour refuser de s'employer pour nous. Il y alla sur le champ, & les assurances de zèle & d'amitié qu'il en reçut, servirent encore à me rendre l'esprit plus tranquille. Nous convinmes d'écrire à mon frère, pour le délivrer d'une certaine inquiétude, en lui apprenant que nos affaires avoient déjà pris un heureux cours. M. des Pesses se chargea de ce soin, parce que la vue de mon caractère pouvoit m'exposer à quelque nouveau peril.

Cet intervalle d'espérance étoit encore une faveur du Ciel, qui ne vouloit pas que ses épreuves surpassassent mes forces, & qui me ménageoit ainsi quelques instans de repos après les plus violentes agitations. Si j'avois attendu de moment en moment

le

le retour de M. des Pesses, j'avois mille autres raisons d'impatience avec le desir de savoir le succès de son voyage. L'état où j'avois laissé Mademoiselle de L..., l'envie de la revoir, celle d'apprendre tout ce que Madame Gerald m'avoit promis de m'expliquer, étoient autant de sujets d'inquiétude, qui m'avoient fait balancer plus d'une fois si je ne sortirois pas de mon azile au mépris du danger, pour satisfaire ma curiosité & mon amour. Enfin comme je m'étois proposé de charger des Pesses de cette commission, je n'eus pas plutôt fini ce qui concernoit mon frère, que je lui confiai une partie des embarras de mon cœur. Il n'étoit question d'abord que de voir Madame Gerald, de lui apprendre dans quelles circonstances je me trouvois, & de savoir d'elle si je pouvois l'entretenir la nuit suivante chez M. de L..., ou dans quelque'autre lieu. Rien n'étoit tant difficile au zèle de des Pesses,

ses, il me promit que je serois satisfait de sa diligence, & je le vis revenir effectivement beaucoup plutôt que je ne l'attendois. Mais au lieu d'avoir vu Madame Gerald, il ne m'apportoît qu'une Lettre d'elle, qui m'apprenoit en quatre lignes qu'elle étoit partie le même jour avec Mademoiselle de L.... sous la conduite de deux hommes, & que n'ayant point le tems de s'expliquer davantage, elle remettoit à m'écrire du premier endroit où elle auroit la liberté de s'arrêter. Elle ajoutoit en finissant, qu'elle étoit trompée si on ne les menoit en Allemagne; mais que dans quelque lieu qu'on les forçât de vivre, elle me promettoit de m'écrire, & Mademoiselle de L.... de m'aimer avec une constance qu'elle proposoit pour modèle à la mienne.

Helas! mon cher Frère; la piété vous rend trop tranquille, & votre esprit est trop supérieur aux foiblesses de l'amour, pour concevoir



voir tout ce qu'il y avoit de cruel & d'accablant pour moi dans cette nouvelle. Vous n'y voyez qu'un départ, un voyage, des marques même de souvenir & de fidélité, & vous me demanderez pourquoi je me livrai au dernier desespoir. Mais vous ne savez pas que le souverain bien d'un amant est la présence de ce qu'il aime. Vous ignorez qu'il n'y a point de repos pour un cœur loin de l'objet dans lequel il vit & respire; que sans la douceur du moins de le voir, sans un soulagement si nécessaire, la vie est une langueur, l'ennui un poison, l'impatience un martire: ah! vous ne connoissez ni les délices ni les tourmens de l'amour. Et puis ne comprenois-je pas bien que Madame Gerald me flatoit d'une vaine espérance? Ne prévoyois-je pas que la même rigueur qui les avoit forcées de partir contre leur attente, sauroit bien les empêcher de m'écrire, ou moi de recevoir de leurs Lettres; que je ne par-

viendrois pas même à découvrir le lieu de leur demeure; que j'étois par conséquent abandonné, trahi, perdu sans ressource & sans consolation.

Je sentis en un instant toute l'étendue de mon malheur. En vain demandai-je à des Pesses des éclaircissements que je ne pouvois recevoir de lui, ni du valet même qui lui avoit remis la Lettre. Toute la maison de M. de L... étoit dans mes intérêts; mais cette raison, qui lui avoit fait prendre soin d'écarter ses gens la veille pour le dessein qu'il avoit exécuté dans sa cave, l'avoit encore porté à cacher le voyage de sa fille jusqu'au moment de son départ. Madame Gerald avoit à peine eu le tems de m'écrire deux mots. Elle avoit confié sa Lettre à un garçon dont elle connoissoit l'adresse & la fidélité, & qui avoit eu l'attention d'être continuellement à la porte pour me recevoir ou ceux qui se présenteroient de ma part. Je le vis la  
 nuit

nuit suivante, mais je n'en tirai point d'autres lumieres. Près de quatre mois qui se sont écoulés depuis, sans que tous mes soins & les empressements de des Pesses aient pu me faire sortir d'une si funeste obscurité, vous feroient trouver mon sort digne de votre plus tendre compassion, si vous pouviez prendre quelque idée de mes peines.

Je ne m'étendrai pas inutilement sur toutes les circonstances de notre démêlé avec la Justice. Le premier effet du credit de nos Protecteurs fut de faire suspendre les procédures, qui avoient été commencées vivement dès le premier jour. Milord Linch s'étant rétabli heureusement, George, que M. des Pesses eut enfin la liberté de voir dans sa prison, nous crut obligés par l'honneur, de lui renvoyer les deux mémoires qu'il nous avoit confiés. Il fut si touché de cette générosité volontaire, qu'il devint un de nos plus ardens défenseurs. Cepen-

dant



dant l'amour eut la meilleure part à son zèle. A peine étoit-il revenu de la première chaleur de son ressentiment, que se trouvant plus passionné que jamais, il avoit fait faire à ma sœur des excuses fort soumises de l'excès auquel il s'étoit emporté, avec une offre sans bornes de son bien & de ses services. Il n'avoit osé néanmoins se présenter à elle aussi-tôt que la santé s'étoit rétablie; mais prenant occasion du retour des deux mémoires pour se louer hautement de notre procédé, & pour se reconnoître obligé de nous servir à tout prix, il se figura qu'après cette profession d'estime & d'amitié, elle pourroit consentir à recevoir sa visite. Son espérance fut trompée plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ayant pris le parti de lui écrire, & de lui rendre compte de ce qu'il faisoit effectivement en notre faveur, il obtint enfin la liberté de l'entretenir. Rose trembloit pour nous, & s'attendoit à tous  
mo-

momens de voir la tête de George sur un échaffaut. Ce sentiment qui étouffoit tous les autres, lui fit faire assez de violence à son cœur pour promettre à Linch que s'il réussissoit à nous sauver la vie & à nous faire obtenir la liberté, sa main seroit la récompense d'un si grand service. Un motif si capable d'animer un amant, ne lui permit plus de rien ménager. Il prodigua ses richesses pour gagner nos Juges, & il s'employa jour & nuit à nous faire des Protecteurs avec tout le zèle de l'amour.

Cependant notre mauvaise fortune a rendu tant de soins inutiles. Les sollicitations des deux Cours, & le voyage que le Roi même a fait à Versailles, n'ont pu ébranler la fidélité que le Roi de France croit devoir à ses sermens. Il s'est retranché sur cette loi inviolable, qu'il s'est imposée à lui-même, & que nulle considération ne lui a jamais fait violer. L'unique grace qu'il ait  
ac.

accordée à tant d'instances, est de souffrir que notre procès demeure suspendu, & que mon frère acheve sa vie à la Bastille. J'aurois sans doute le même sort, si j'étois arrêté; mais me croyant d'autant plus à couvert par cette espèce d'indulgence, que Plunck n'a point laissé de parens qui sollicitent la vengeance de sa mort, je n'ai pas fait difficulté de reparoître à Paris sous un nom différent du mien, & de visiter même mon malheureux frère dans sa prison.

Je voyois beaucoup plus souvent ma sœur. Le plaisir de la revoir après tant d'inquietudes & d'allarmes, me faisoit oublier une partie de mes peines. Helas cette chere Rose! je ne la quittois gueres sans être arrosé de ses larmes. Elle se reprochoit d'être la cause de tous nos malheurs, & c'étoit pour s'en punir, disoit-elle, qu'elle avoit promis sa main à Milord Linch. Je flatois son cœur, en lui représentant que sa promesse ne l'obligeoit à rien, puisque nous ne

te-



tenions point le prix dont elle l'avoit fait dépendre; & si la reconnoissance pouvoit l'engager à quelque chose, je lui parlois de des Pesses, qui méritoit bien de balancer son rival par l'ardeur & le desintéressement de ses services. Elle sentoit tout, car le cœur de Rose est un composé de générosité & de tendresse; mais je voyois que l'amour ne parloit point en faveur de des Pesses ni de Linch. Je trouvois aussi de la douleur à faire tomber souvent l'entretien sur mes propres tourmens. Je lui demandois si elle étoit encore jalouse d'une malheureuse & inutile tendresse qui remplissoit mon cœur d'amertume, & qui ne devoit pas rendre Mademoiselle de L... plus heureuse si le sien m'étoit aussi fidelle. En dépit du sort qui me séparoit de mon amante, elle prétendoit que nous étions dignes d'envie; & que des peines causées par la fidélité & la tendresse, méritoient le nom du plus charmant bonheur.

Quand je lui parlois de la reconnoissance dont nous étions redevables

vables à M. des Pesses, je n'entendois pas seulement celle qu'il méritoit par ses soins & par mille démarches pénibles auxquelles l'amitié & l'ainour l'avoient engagé. Dans le besoin où nous nous étions trouvés depuis le commencement de notre malheur, il avoit fourni libéralement à notre dépense, & il continuoit de nous aider avec la même générosité. Aussi longtems que nous avons eu l'espérance de rentrer en possession de notre *Terre des Saisons* & de notre argent, nous avons accepté ses bienfaits sans honte. Mais nos amis aiant oublié de demander à la Cour la restitution de nos biens, qu'ils auroient obtenue plus facilement que notre liberté, il falloit de nouvelles sollicitations pour nous faire accorder cette faveur, & le succès en étoit incertain; de sorte que nous trouvant chargés de ce que nous lui devions déjà, & forcés de nous engager tous les jours dans de nouvelles dettes, cette nécessité étoit de-

devenue un de nos maux les plus insupportables. Je vous avois écrit au fort du danger de George, dans le seul dessein de vous le communiquer, & je n'avois point reçu de réponse. Votre silence ne me rebuta point. J'aimai mieux l'attribuer à toute autre cause qu'à votre indifférence. Je vous écrivis de nouveau, & je m'efforçois sur-tout de vous attendrir pour l'intérêt de ma sœur, que l'honneur seul devoit vous porter à secourir, lorsqu'elle n'avoit plus pour ressource que vous & sa vertu. Vous ne m'avez pas répondu. Toutes mes Lettres ont péri sans doute: que seroient-elles devenues, puisque vous m'assurez qu'il n'en est parvenu aucune jusqu'à vous? Enfin dans l'extrémité du besoin & de la douleur, accablé du malheur de mon frère dont je ne prévois pas la fin, des larmes de Rosé qui augmentent tous les jours, pressé du desespoir d'autrui & du mien, j'ai pris le parti de faire le voyage d'Irlande, sûr de réveiller plus heureusement



vosre bonté & vosre affection par ma présence. Il a fallu recourir encore à la libéralité de des Pesses pour les frais d'une si longue route.

Il y a huit jours que passant rapidement à Londres, je vous écrivis encore pour vous annoncer mon arrivée. J'ai fait le reste du chemin avec l'ardeur d'une vive impatience. Le vaisseau qui m'a apporté de Holyhead faisant voile à Cork, c'est de ce port que j'ai pris ma route par terre avec beaucoup d'incommodités & de fatigue. Hier au soir la pluye & l'obscurité me forcèrent de m'arrêter à l'entrée de la nuit, & m'étant souvenu de Fincer notre ancien ami, dont la maison n'étoit qu'à cent pas du chemin, je me déterminai à m'y mettre à couvert du mauvais tems. Je n'y trouvai que sa fille. Elle me reçut avec une timidité & des marques d'embarras qui m'auroient fait naître quelques soupçons, si la froideur de cet accueil n'eût été réparée aussi-tôt par ses civilités. Mais aiant reconnu facilement que j'i-  
gno-

gnorois le malheur de son Père, ou que je ne l'accufois pas d'avoir eu part au vôtre, elle n'épargna rien pour me persuader qu'elle me voyoit avec plaisir. Ma tristesse apparemment, & l'air attendri que doit me donner le sentiment continuel de mes peines, augmentèrent tellement cette disposition, qu'elle me fit appercevoir par mille témoignages, que nous ne devons pas la compter parmi nos ennemis. Elle m'apprit la fâcheuse aventure de son Père, l'adresse avec laquelle il s'est défendu, & le bonheur qu'il a eu dans sa fuite. Elle ne me déguisa pas le chagrin qu'il vous a causé, ni le péril auquel ses accusations m'exposent en Irlande. C'est par son conseil que j'ai attendu aujourd'hui la fin du jour pour entrer à Killerine.

Patrice me demanda en finissant ce récit, si je ne le croyois pas plus malheureux que coupable, & si l'amitié étoit si éteinte dans mon cœur qu'elle n'y pût être rappelée par la compassion. Je l'embrassai, en le serrant de toute ma force. Mes lar-

larmes, que j'avois eu peine à retenir pendant son discours, s'ouvrirent un passage malgré moi ; & ne pouvant résister à tous les mouvemens qui s'élevoient dans mon ame : ô Patrice ! lui dis-je , ô cher objet de mon inquiétude & de ma tendresse ! qu'avez-vous fait de votre sagesse & de mes conseils ? Qu'avez-vous fait du secours du Ciel , qui n'a jamais pu vous manquer ? Hélas ! qu'avez-vous fait de vous-même ? George , Rose , malheureuse famille ! voilà donc le terme où votre folle prudence & votre avide ambition devoient vous conduire. O Dieu ! profiteront-ils de cet exemple , pour sentir le besoin qu'ils ont de vous ? J'ajoutai mille choses avec la même amertume de sentimens. Cependant ne voulant pas augmenter son chagrin par des reproches , & remettant à délibérer sur tant d'événemens dans une situation d'esprit plus tranquille, je me fis violence , pour songer à lui faire prendre les rafraichissemens & le repos qui devoient lui être



être nécessaires. Nous nous mêmes à table. Mais tous mes efforts ne purent m'empêcher de retomber continuellement sur ce que je venois d'entendre. Je recommençois sans cesse à faire des questions, à demander des éclaircissimens sur toutes les circonstances, lorsque nous entendîmes frapper brusquement à ma porte. Elle fut ouverte aussi-tôt, parce que mes domestiques étoient sans défiance. Au même moment huit hommes armés, avec un Officier à leur tête, s'introduisirent dans le lieu où nous étions, & reconnoissant sans peine que Patrice étoit celui qu'ils cherchoient, ils déclarèrent qu'ils l'arrêtoient par l'ordre du Viceroi, pour le conduire au Château de Dublin. L'Officier étoit un homme civil. Voyant mon faisissement & ma douleur, il me dit avec beaucoup d'excuses, qu'il ne pouvoit m'expliquer des ordres dont il ignoroit la cause; mais qu'après l'affaire de Fincer j'en devois juger mieux que personne: que si mon

frère avoit quelque chose à se reprocher, il y avoit eu beaucoup d'imprudence à confier au papier le dessein de son voyage; qu'on avoit sans doute intercepté toutes les Lettres qui étoient à mon adresse, & qu'il savoit du moins que c'étoit d'une Lettre de Patrice même qu'on avoit appris si juste le tems de son arrivée.

*Fin de la Première Partie.*

S

AB 106693

WISSEN (1/2.)

X2583723

WISSEN 2

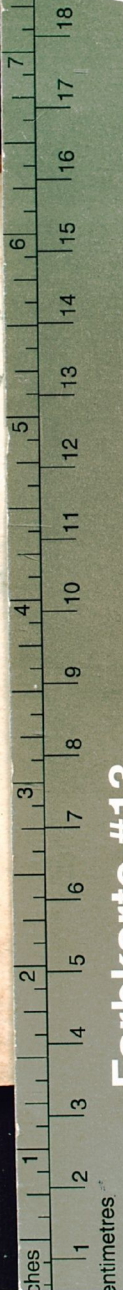
112





Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color



LE DOYEN

DE

KILLERINE,

HISTOIRE MORALE

Composée sur les Mémoires d'une Illustre Famille d'Irlande, & ornée de tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

Par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM;

Chez Z. CHÂTELAIN.

MDCCXLII.